

U d'of OTTAWA



39003001730653



710-10-05

L'ÉVANGILE

EXPLICATION LITTÉRALE

I

NIHIL OBSTAT :

Parisiis, die 12^a octobris 1913.

DAN. LE HIR, Can. Præb.

Censor deputatus.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 27^a octobris 1913.

P. FAGES, Vic. Gen.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1913.

1973
ce

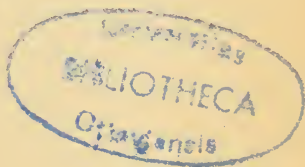
L'ÉVANGILE

EXPLICATION LITTERALE

Par H. LESÈTRE

CURÉ DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

TOME PREMIER



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

BS

2555

.643

1913

v.1

INTRODUCTION A L'ÉVANGILE

I. SENS DU MOT « ÉVANGILE ». — Le mot *évangile* vient de deux mots grecs qui signifient « bien » et « annoncer » ; le substantif « évangile » veut donc dire « bonne annonce » ou « bonne nouvelle ». Notre-Seigneur appelle lui-même « évangile » sa prédication. (s. MATTHIEU, 24, 14 ; 26, 13 ; s. MARC, 8, 35 ; 10, 29 ; 13, 10 ; 14, 9 ; 16, 15.) Cette prédication est en effet une bonne annonce, puisqu'elle est celle de la rédemption du genre humain. Par extension, on donne le nom d'Évangile à l'ensemble des récits qui racontent la vie et reproduisent les paroles du Sauveur. Comme ces récits ont été composés par quatre auteurs différents, on appelle aussi évangile l'écrit de chacun de ces auteurs. Mais alors on distingue ces quatre écrits en les qualifiant ainsi, d'après le nom de leurs auteurs : évangile selon saint Matthieu, — selon saint Marc, — selon saint Luc, — ou selon saint Jean. Tels sont, en effet, les quatre écrivains qui nous ont conservé le récit des actes principaux du Sauveur.

II. SAINT MATTHIEU. — Saint Matthieu, connu aussi d'abord sous le nom de Lévi (s. MARC, 2, 14 ; s. LUC, 5, 27), était un publicain de Capharnaüm,

que Notre-Seigneur choisit pour en faire l'un de ses Apôtres. (s. MATTHIEU, 9, 9 ; 10, 2, 3). Il resta quelques années en Palestine après la Pentecôte ; mais l'on ne sait rien de certain ni sur sa prédication ni sur son genre de mort. Un disciple de saint Jean, l'évêque Papias, mort en 130, dit que « Matthieu écrivit en langue hébraïque les choses dites » par le Seigneur, témoignage qui, croit-on, vise l'évangile selon saint Matthieu. Saint Irénée de Lyon dit également, vers la fin du II^e siècle, que « Matthieu rédigea parmi les Hébreux, en leur propre langue, le livre de l'évangile ». Dès le I^{er} siècle, le pape saint Clément, mort en 101, et ensuite saint Ignace d'Antioche, mort probablement en 107, et saint Polycarpe de Smyrne, dernier disciple de saint Jean, mort en 155, citent déjà des passages de l'évangile selon saint Matthieu.

III. SAINT MARC. — Cet évangéliste, appelé aussi Jean Marc, était neveu de saint Barnabé et appartenait à une famille dévouée à saint Pierre. Peut-être faut-il voir en lui le héros d'un incident qu'il est seul à raconter (s. MARC, 14, 51- 52). Il accompagna Paul et Barnabé dans leur mission de Chypre, mais refusa d'aller avec eux en Asie Mineure. Aussi Paul ne voulut pas l'accepter dans sa mission suivante. Barnabé se sépara alors de Paul et retourna en Chypre avec Marc. Celui-ci s'attacha ensuite à saint Pierre, qu'il suivit à Rome et sur l'ordre duquel il alla fonder l'église d'Alexandrie en Égypte. On ne sait ni quand ni comment il mourut.

Papias rapporte en ces termes l'origine de l'évangile selon saint Marc : « Marc, interprète de Pierre, mit par écrit avec grand soin, mais non dans leur ordre, les choses que le Christ a dites ou faites, autant qu'il s'en souvint. Lui-même n'avait ni entendu ni suivi le Seigneur, mais plus tard seulement Pierre, qui faisait des instructions selon le besoin, sans aucune idée cependant de reproduire par ordre les paroles du Seigneur. » Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, mort en 220, et Origène, mort en 254, parlent dans le même sens. Nous avons donc dans l'évangile de saint Marc l'écho direct et fidèle de ce que saint Pierre racontait au sujet du Sauveur.

IV. SAINT LUC. — Il était d'Antioche et n'appartenait pas à la religion juive, sinon peut-être en qualité de prosélyte. Il exerçait la profession de médecin. Converti au christianisme, il s'attacha à saint Paul qu'il suivit dans plusieurs de ses missions et qu'il accompagna jusqu'à Rome. Après la mort de l'Apôtre, il prêcha la foi chrétienne en différents pays voisins de la Méditerranée et dut mourir martyr. Outre son évangile, il écrivit les *Actes des Apôtres*, qui rapportent les principaux faits de l'histoire primitive de l'Église, jusqu'à l'arrivée de saint Paul à Rome.

Saint Irénée dit de cet évangéliste : « Luc, compagnon de Paul, mit dans un livre l'évangile que celui-ci prêchait ». Saint Justin de Palestine, martyrisé vers l'an 166, cite souvent l'évangile de saint Luc.

Mais ce ne fut pas à saint Paul seul que l'évan-

géliste emprunta les éléments de son livre. Il déclare lui-même qu'il a fait de soigneuses recherches avant d'écrire, et laisse à penser qu'il s'est adressé aux témoins directs de la vie du Sauveur (s. LUC, 1, 2, 3). Il se rencontra certainement avec saint Pierre à Antioche, et probablement aussi à Rome. A Jérusalem, il vit saint Jacques le Mineur, parent du Sauveur, par lequel il put connaître beaucoup de détails sur Notre-Seigneur, particulièrement pour la période de son enfance. Peut-être même eut-il occasion d'entrer en relation, à Jérusalem ou à Éphèse, avec la sainte Vierge et avec saint Jean, ce qui expliquerait la richesse de certains de ses récits.

V. SAINT JEAN. — Le quatrième évangéliste s'appelle lui-même « le disciple que Jésus aimait » (s. JEAN, 13, 23 ; 19, 26 ; 20, 2 ; 21, 7, 20). Il reposa sur la poitrine de Jésus à la dernière Cène, et, à la croix, reçut la garde de la Sainte Vierge Marie, près de laquelle il vécut à Jérusalem ou à Éphèse. C'est en cette dernière ville qu'il passa les dernières années de sa longue vie, exhortant surtout les chrétiens à la pureté de la foi et à la pratique de la charité fraternelle. Sous Domitien, saint Jean fut quelque temps relégué dans l'île de Pathmos. Il y composa le livre de visions prophétiques intitulé *Apocalypse*. On a encore de lui trois épîtres, dont la première est la préface de son évangile.

Saint Justin connaît déjà l'évangile de saint Jean et y fait allusion. Vers 160-170, son disciple Tatien harmonise ensemble les quatre évangiles

sous le nom de *Diatessaron*. A la même époque, un catalogue romain des livres du Nouveau Testament, connu sous le nom de canon de Muratori, consacre une assez longue notice au quatrième évangile, et dit que saint Jean « se présente non seulement comme celui qui a vu et entendu, mais encore comme celui qui a écrit dans leur ordre toutes les merveilles du Seigneur ».

VI. INSPIRATION. — Comme toute la sainte Écriture, les évangiles sont des livres inspirés. Selon la définition des conciles de Trente et du Vatican, « écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur ». Cette définition ne fait du reste que résumer l'enseignement invariable de l'Église depuis son origine. Par l'inspiration, Dieu agit sur la volonté d'un homme pour le déterminer à écrire, et sur son intelligence, soit pour lui révéler les choses qu'il ne pourrait connaître par des moyens naturels, soit pour l'empêcher de se tromper sur les choses qu'il peut connaître par lui-même. Il suit de là que les évangiles ne peuvent contenir d'erreur et qu'ils sont en toute vérité la parole même de Dieu. C'est pourquoi on les emploie, pour établir les vérités de la foi ou les règles de la morale, comme des textes dont l'autorité est absolument indiscutable. Dans le langage ordinaire, on rend hommage à ce principe quand on dit d'une chose très assurée qu'elle doit être crue « comme parole d'évangile ».

VII. ÉTENDUE DE L'INSPIRATION. — L'inspiration divine ne s'étend pas seulement à ce qui, dans

les évangiles, se rapporte à la foi et aux mœurs. Elle porte sur tous les récits et sur tous les détails. Il faut donc admettre que les pensées exprimées par l'écrivain sacré sont les pensées mêmes que Dieu a voulu communiquer aux hommes. Bien que ces pensées aient été nécessairement inspirées par l'intermédiaire de mots usuels, on n'est pas obligé de croire que Dieu a inspiré même les mots dont les évangélistes se sont servis ; il a pu les laisser libres de choisir leurs expressions et de rendre la pensée sous une forme ou sous une autre. C'est ce qui ressort de la différence qu'on remarque, quant à l'expression, entre les passages où plusieurs évangélistes rapportent les mêmes faits ou les mêmes paroles. On en a un exemple saillant dans les paroles sacramentelles de la consécration, reproduites avec des variantes par saint Matthieu (26, 26-28), saint Marc (14, 22-24), saint Luc (22, 19-20), et saint Paul (1 COR., 11, 24-25), sans compter la formule légèrement différente conservée par la tradition de l'Église dans le canon de la Messe.

VIII. LA PART DE L'ÉCRIVAIN DANS LES ÉVANGILES. — Dieu est l'inspirateur des textes sacrés, mais l'écrivain est comme un instrument dont Dieu se sert pour faire connaître ses révélations aux hommes. La manière dont ces révélations sont formulées dépend en partie des qualités particulières de l'instrument employé. Aussi chaque évangéliste a-t-il son style personnel, sa manière de présenter les faits, de résumer les discours et de composer son livre. L'inspiration ne dispense

pas l'écrivain de faire des recherches et d'apporter à son œuvre tout le soin qui dépend de lui. Saint Luc (1, 3) déclare qu'avant d'écrire il « a fait des recherches diligentes sur toutes choses depuis leur origine ». En un mot, la part que Dieu prend à la composition d'un écrit inspiré ne diminue en rien la personnalité de l'auteur humain dont il se sert. Celui-ci n'est qu'un instrument, il est vrai, mais un instrument intelligent dont Dieu respecte le caractère, sans qu'il soit nécessaire pourtant que cet instrument ait pleinement conscience de la part prépondérante que Dieu prend à son œuvre.

IX. VALEUR HISTORIQUE DES ÉVANGILES. — Les évangiles ont été composés en pleine époque historique et mis immédiatement sous les yeux d'hommes qui pouvaient en contrôler les témoignages. Deux d'entre eux ont eu pour auteurs des témoins oculaires, saint Matthieu et saint Jean, et deux autres ont été écrits par des disciples et des compagnons des Apôtres, qui avaient entendu très fréquemment les récits de ces derniers, et qui pouvaient, comme le fit saint Luc, puiser aux sources mêmes les plus sûrs renseignements. Les événements que racontent les évangélistes se rattachent à des faits connus par les historiens profanes et s'harmonisent avec eux. Les coutumes sociales auxquelles ils font allusion sont précisément celles dont les auteurs juifs nous ont laissé de multiples descriptions. Les idées religieuses qu'ils supposent chez leurs contemporains représentent vraiment celles du

temps et du pays où vivait Jésus-Christ, ainsi que l'attestent les monuments de l'époque. D'autre part, jamais livres n'ont été, depuis dix-neuf siècles, étudiés avec autant d'attention, attaqués avec autant d'âpreté que les évangiles, et ils sont sortis triomphants de toutes les épreuves. Leur valeur historique présente donc toutes les garanties désirables. Cette valeur établie, on est en droit d'accepter sans hésitation leur autorité dogmatique. Les faits qu'ils racontent sont la base solide des vérités qu'ils contiennent et ces vérités, tombées des lèvres de celui qui s'est dit Fils de Dieu et qui a prouvé son affirmation par ses miracles, deviennent à bon droit les éléments constitutifs de la religion révélée.

X. L'ÉVANGILE NE CONTIENT PAS LA RÉVÉLATION TOTALE. — Saint Jean (20, 30 ; 21, 25) déclare formellement que tous les actes du Sauveur sont loin d'avoir été consignés dans les évangiles. Il faut en dire autant des vérités qu'il a enseignées. La veille même de sa mort, Notre-Seigneur disait à ses Apôtres : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Toutefois, lorsqu'il sera venu, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira en toute vérité. » (s. JEAN, 16, 12, 13). Si Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres tout ce qu'il avait à dire, la révélation n'est donc pas toute dans l'Évangile. Il suit de là que l'Évangile ne saurait être l'unique base de la religion ; en dehors du livre, il y a un enseignement que le Saint-Esprit a donné aux Apôtres et à l'Église et

qui constitue la tradition. D'ailleurs, Notre-Seigneur ne semble nullement avoir ordonné à ses Apôtres d'écrire. S'ils ont pris la plume, c'est, sans nul doute, par l'inspiration divine, mais assez longtemps après la Pentecôte pour prouver que la religion de Jésus-Christ pouvait être fondée et se développer sans le secours d'un livre.

XI. UTILITÉ DE L'ÉVANGILE. — L'Évangile n'en est pas moins, pour les chrétiens, d'une très précieuse utilité. Il renferme le principal de la vie et de la doctrine de Jésus-Christ, ce que les Apôtres jugeaient à propos d'en faire connaître pour convertir et instruire le monde. Il fait revivre sous nos yeux le Sauveur lui-même, nous révèle les merveilleux exemples de vertu qu'il a donnés, et livre à notre admiration et à nos méditations l'histoire des plus grands mystères de la religion. Enfin il présente la doctrine de vérité sous cette forme concrète, vivante et historique que Notre-Seigneur a lui-même employée et qui la met si bien à portée de toutes les intelligences.

XII. CONCORDANCE DES QUATRE ÉVANGILES. — Chacun des quatre écrivains sacrés a fait de son récit un tout complet et indépendant. Le meilleur est donc de lire et d'étudier chaque évangile à part, en le comparant aux trois autres dans les passages parallèles. Mais, comme ce travail n'est pas à la portée de tous, il y a profit pour beaucoup de lecteurs à avoir les quatre textes fondus en un seul, de manière à former une vie continue de Notre-Seigneur, avec toute la suite de ses actes et de ses instructions. C'est là précisément

ce que nous présentons dans ce livre. Les quatre évangiles y ont été combinés de telle sorte qu'aucun des traits particuliers à chacun ne soit laissé de côté. La suite des événements a été disposée conformément aux conclusions les plus probables des interprètes du Nouveau Testament. Car, pour un certain nombre de faits, il est impossible d'arriver à un ordre absolument certain.

On remarquera que plusieurs enseignements du Sauveur se répètent à différentes époques. Il n'est pas étonnant qu'il ait redit plusieurs fois les mêmes choses, puisqu'il s'adressait à des auditeurs différents.

Les quelques mots imprimés en *italique* ont été ajoutés au texte sacré pour fournir des explications indispensables.

Le commentaire qui s'ajoute ici au texte n'a d'autre but que d'aider le lecteur à en bien saisir le sens littéral. On y trouvera les renseignements historiques et archéologiques nécessaires pour donner toute leur valeur à beaucoup de passages. Les discours du Sauveur, surtout dans S. Jean, ont été synthétisés, de manière à ce qu'on puisse se rendre compte de la suite des idées. Quelques sobres réflexions, des rapprochements de faits ou de textes, quelques citations de l'Ancien Testament complètent cette explication littérale.

Au lecteur de l'Évangile de méditer le saint livre, d'en approfondir les enseignements, et d'en tirer pour son compte les conclusions morales. Plus se multiplieront les lectures et

les méditations, plus on tirera de richesses de cet inépuisable trésor.

XIII. ESPRIT DANS LEQUEL IL FAUT LIRE L'ÉVANGILE. — Pour que la lecture de l'Évangile soit profitable, on doit s'en tenir aux règles que donne l'auteur de l'IMITATION, liv. 1, chap. 5.

« Ce qu'il faut chercher dans les Saintes Écritures, c'est la vérité, non l'éloquence.

« Toute l'Écriture Sainte doit se lire avec l'esprit qui l'a inspirée.

» Ne vous arrêtez pas aux qualités de l'écrivain, pour vous demander s'il est ou s'il n'est pas un homme de lettres ; c'est l'amour de la pure vérité qui doit vous porter à lire.

» Notre curiosité devient souvent pour nous un obstacle dans la lecture des Écritures ; nous voulons comprendre et discuter, là où il faudrait passer avec simplicité.

» Si vous voulez en tirer profit, lisez avec humilité, simplicité et fidélité, sans jamais vouloir vous acquérir une réputation de science.

» Interrogez volontiers, pour apprendre en silence ce qu'ont dit les saints. »

PRIÈRE DE S. AUGUSTIN

Que vos Saintes Écritures soient mes plus pures délices. Faites, Seigneur, que je n'en tire l'erreur ni pour moi ni pour les autres. Exaucez-moi et ayez pitié de moi, Seigneur mon Dieu, lumière des aveugles et force des faibles, et bientôt lumière des voyants et force des forts.

Puissé-je vous rendre grâces de tout ce que je trouverai dans vos Livres !

Voyez, Père, jetez les yeux sur moi et soutenez-moi. Qu'il plaise à votre miséricorde de me faire trouver grâce auprès de vous, afin qu'à mon appel, les secrets de vos paroles me soient découverts. Je vous en prie par votre Fils unique, qui est assis à votre droite, qui intercède pour nous et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science.

(*Confessions*, XI, 2.)

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE
DE NOTRE-SEIGNEUR

I

LA PRÉPARATION

I. PRÉFACE DE SAINT LUC. — Beaucoup déjà se sont efforcés de mettre en ordre le récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, sur le rapport qui nous en a été fait par ceux qui les ont vus depuis le commencement et qui ont été les ministres de la parole. Aussi m'a-t-il paru bon, à moi aussi, de tout reprendre avec soin depuis l'origine et de te l'écrire par ordre, excellent Théophile, afin que tu connaisses la vérité des choses dont tu as été instruit.

s. LUC, 1, 1-4.

— Saint Luc, qui est un historien et un écrivain de mérite, n'a pas connu personnellement le Sauveur. En commençant son récit, il juge bon de renseigner le lecteur sur son intention, les sources auxquelles il a puisé et la méthode qu'il entend suivre.

Les *ministres de la parole* sont les apôtres et les prédicateurs de l'Évangile. Saint Luc a été pendant plusieurs années le disciple et le compagnon de saint Paul ; il a été en rapports avec saint Jacques à Jérusalem et l'évangéliste Philippe à Césarée. Il a probablement connu saint Pierre et saint Barnabé à Antioche. Peut-être même a-t-il pu communiquer avec la Sainte Vierge elle-même. En tous cas, il est entré en relations avec bon nombre de person-

nages qui avaient été témoins des faits évangéliques.

Très au courant de l'évangile oral qui constituait le fond de la prédication apostolique, saint Luc recueillit avec soin les divers écrits dans lesquels on s'efforçait déjà de consigner les actes et les paroles du Sauveur. En dehors des deux évangiles antérieurs, celui de saint Matthieu et celui de saint Marc, ces écrits n'avaient pas la garantie de l'inspiration. Ils disparurent d'ailleurs devant les quatre évangiles reconnus officiellement par l'Église.

Saint Luc utilisa ces divers documents en contrôlant leurs assertions. Il se proposa surtout de disposer par ordre ce qu'il empruntait à ses diverses sources, soit orales, soit écrites. Il réussit de la sorte à composer un récit des mieux documentés et des plus attachants.

Le *Théophile*, « ami de Dieu », auquel saint Luc dédie son évangile, est appelé *excellent*, ce qui suppose un personnage de haut rang. Il est d'ailleurs absolument inconnu.

Les trois autres évangiles n'ont pas de prologue littéraire comme celui de saint Luc. Les deux apôtres, saint Matthieu et saint Jean n'avaient pas à justifier leur entreprise ; ils étaient assez connus de toute l'Église comme formés par le Sauveur lui-même. Quant à saint Marc, il est manifestement l'écho fidèle de la catéchèse apostolique.

2. LE VERBE ÉTERNEL. De toute éternité était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est dès le commencement qu'il était en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des

hommes, cette lumière qui brille au milieu des ténèbres et que les ténèbres n'ont point comprise.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui avait le nom de Jean. Il vint en témoignage, pour rendre témoignage au sujet de la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas lui-même la lumière, mais avait à rendre témoignage au sujet de la lumière.

Lê Verbe était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, dans ce monde qui a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la convoitise de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu lui-même. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père. Il est venu plein de grâce et de vérité.

S. JEAN, 1, 1-14.

Saint Jean met en tête de son évangile un prologue théologique, qui résume toute la doctrine du Verbe incarné.

Le Verbe, l'Intelligence divine et la Parole divine qui la manifeste. Le Verbe n'est pas ici un simple attribut ni une créature supérieure, analogue au *Logos* des Grecs ; c'est une personne divine, comme le montre la suite du texte.

Le Verbe est éternel, il est en Dieu en tant que

seconde personne de l'indivisible Trinité, il est Dieu lui-même, en tant que Fils du Père ; sa divinité et sa filiation sont éternelles.

En dehors de la Trinité, il est le créateur de toutes choses, et particulièrement la vie et la lumière des hommes. Cette lumière, *les ténèbres ne l'ont point comprise*, elle n'a pas été saisie par les esprits des hommes plongés dans les ténèbres de l'erreur. Le verbe employé ici, tant en grec qu'en latin, permet de traduire, comme saint Jean Chrysostome et d'autres : « Les ténèbres ne l'ont point arrêtée. » Voir S. Jean, 12, 35. Mais cette impuissance des ténèbres était chose toute naturelle. L'évangéliste note un fait bien autrement surprenant : les hommes n'ont pas voulu de la lumière divine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu. Jean ne venait que pour préparer les hommes à recevoir la lumière ; il n'était pas lui-même la lumière, bien que quelques-uns l'aient pris pour le Messie. S. Jean, 1, 20 ; S. Luc. 3, 15.

Le monde ne l'a pas connue. L'évangéliste note le fait avec insistance. Le Verbe se manifestait de trois manières : dans la conscience, illuminant tout homme qui vient en ce monde ; dans la nature, étant dans ce monde fait par lui ; dans l'incarnation, venant visiblement au milieu des siens. Le plus grand nombre des hommes l'ont méconnu et ne l'ont pas reçu, mais bien par leur faute, après sa triple manifestation. Dans tout son évangile, saint Jean montrera des hommes rebelles à toutes les démonstrations que Jésus-Christ fera de sa divinité.

Par contre, le mystère de la grâce s'est accompli en tous ceux qui l'ont reçu : ils sont devenus *enfants de Dieu*, non par nature, comme le Fils unique, mais par adoption. Ce mystère est en dehors du cercle de toute action humaine ; on ne devient pas enfant de

Dieu par naissance naturelle, ni par un effort de la volonté, mais seulement par l'intervention de Dieu. L'évangéliste citera également de nombreux exemples d'hommes arrivant à la participation de cette filiation divine.

Le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire homme, en s'unissant une âme et un corps. Sa chair seule est nommée parce qu'elle est le terme extrême du composé et qu'elle est seule visible.

Il a habité parmi nous, vivant au milieu des hommes et à leur manière, pour les convaincre de son humanité, mais faisant des merveilles, en actes et en paroles, merveilles qui ont manifesté en lui la glorieuse puissance du Père, afin de démontrer sa divinité.

3. ANNONCIATION DE SAINT JEAN. — Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia. Sa femme était de la descendance d'Aaron et s'appelait Élisabeth. Tous deux étaient justes aux yeux de Dieu et vivaient en tout selon les préceptes et les enseignements du Seigneur, et sans reproche. Ils n'avaient point d'enfants ; car Élisabeth était stérile, et les deux époux étaient avancés en âge.

Or, un jour, Zacharie s'acquittait de ses fonctions sacerdotales devant Dieu. C'était le tour de sa famille, et, conformément à l'usage des prêtres, il fut désigné par le sort pour offrir l'encens. Il entra donc dans le temple du Seigneur. Toute la multitude du peuple était dehors et y priait pendant la durée de l'encensement. L'ange du Seigneur lui apparut debout, à la droite de l'autel des parfums. Zacharie fut troublé à cette vue et

la crainte le saisit. Mais l'ange lui dit : « Ne crains pas, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, auquel tu donneras le nom de Jean. Tu seras dans la joie et dans l'allégresse, et beaucoup se réjouiront à sa naissance, car il sera grand aux yeux du Seigneur. Il ne boira ni vin ni rien qui puisse enivrer, et il sera rempli du Saint Esprit dès le sein de sa mère. Il ramènera au Seigneur leur Dieu beaucoup des enfants d'Israël, et il le précédera lui-même avec l'esprit et la vertu d'Élie, pour réconcilier le cœur des pères avec les fils, donner aux incrédules la sagesse des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Zacharie dit à l'ange : « Comment en aurai-je l'assurance ? Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge ? »

L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel, et ma place est devant Dieu même. J'ai été envoyé pour te parler et te faire cette heureuse annonce. Mais voici que tu seras muet, sans pouvoir dire un mot, jusqu'au jour où ces choses arriveront, pour n'avoir pas cru à mes paroles, qui auront leur accomplissement en leur temps. »

Cependant le peuple attendait Zacharie, et l'on s'étonnait qu'il restât si longtemps dans le temple. Il sortit enfin, mais sans pouvoir parler aux autres. On reconnut par là qu'il avait eu une vision dans le temple. Lui-même ne pouvait que faire des signes, et il resta muet. Lorsque les jours de son ministère furent écoulés, il s'en retourna dans sa maison. Dans les jours qui

suivirent, sa femme Élisabeth conçut. Mais elle se tint cachée pendant cinq mois : elle disait : « Voilà l'œuvre accomplie par le Seigneur en ma faveur, au jour où il a jeté les yeux sur moi pour faire cesser mon deshonneur aux yeux des hommes. »

s. LUC, 1, 5-25.

Aux jours d'Hérode. Hérode régna en Judée de l'an 717 à l'an 750 de Rome, ce qui correspond à l'an 37 av. J.-C. jusqu'à l'an 4 ap. J.-C. On sait que le calcul de l'ère chrétienne par Denys le Petit a été défectueux et qu'il retarde la naissance du Sauveur d'au moins quatre ans.

Un prêtre nommé Zacharie. Les prêtres juifs, descendants d'Aaron, étaient divisés en 24 classes. Chaque classe faisait le service du temple, à tour de rôle, d'un sabbat à l'autre. Tous les matins, on tirait au sort le nom de ceux qui devaient remplir les différentes fonctions.

Au sacrifice du matin, le prêtre désigné pour cet office pénétrait dans la partie du temple appelée le Saint et séparée du Saint des saints par un rideau. Il y brûlait l'encens sur l'autel des parfums, pendant que l'assistance se tenait en prières en avant de l'autel des sacrifices.

L'ange du Seigneur lui apparut. Zacharie était alors seul dans le Saint, qu'un autre rideau séparait de la cour des prêtres. Il fut naturellement fort troublé en voyant l'ange.

Ta prière a été exaucée. Zacharie et sa femme Élisabeth, avancés en âge, avaient désiré en vain d'avoir des enfants ; chez les Juifs, c'était une sorte de malédiction que d'être privé de postérité. Voir Ps. 126, 3.

Auquel tu donneras le nom de Jean. Ce nom signifie

« grâce de Iahvé », *Johanán*. Il est choisi par Dieu, comme le sera celui de Jésus, et il indique déjà la proximité du salut. L'enfant ne boira pas de vin ; il mènera la vie mortifiée des naziréens, qui s'abstenaient de tout breuvage enivrant, ne se coupaient pas les cheveux et évitaient avec soin toute souillure.

Jean sera le précurseur du Messie, un nouvel Élie, qui ramènera les âmes à Dieu et montrera aux enfants le rédempteur promis à leurs pères.

Zacharie, étonné de la promesse qui lui est faite, ne croit guère à sa réalisation. Alors l'ange se nomme, pour accréditer davantage sa parole. C'est Gabriel, le « héros de Dieu », celui qui a déjà annoncé à Daniel la venue du Messie, et qui bientôt portera à Marie le message définitif. D'autre part, il faut un signe extérieur qui soit pour Zacharie et pour tous la preuve de l'intervention divine ; ce signe est le suivant : le prêtre hésitant restera muet jusqu'à l'accomplissement de la promesse de l'ange.

On s'étonnait dans le temple que Zacharie demeurât si longtemps dans le Saint. Quand il sortit enfin, sans pouvoir proférer un mot, on reconnut qu'il avait eu une vision. Sa semaine terminée, il retourna dans sa maison située dans un bourg des montagnes de Juda.

Élisabeth fut très heureuse de la faveur divine dont elle était l'objet ; elle y vit la fin de son « deshonneur » aux yeux des hommes, et demeura cachée dans sa maison pendant cinq mois, en compagnie de son mari devenu muet. Tous deux goûtaient dans le silence la joie tardive que Dieu leur avait accordée.

4. ANNONCIATION DU SAUVEUR. — Six mois après, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès

d'une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David. La vierge s'appelait Marie. L'ange entra auprès d'elle et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes ! »

En entendant ces paroles, elle fut troublée de son langage et se demandait ce qu'était cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein et enfanter un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. »

Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. D'ailleurs, voilà que, dans sa vieillesse, Élisabeth votre parente a conçu un fils, elle aussi, et celle qui passe pour stérile en est à son sixième mois. Rien n'est donc impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange la quitta.

s. LUC, 1, 26-38.

Auprès d'une vierge fiancée. Chez les Juifs, les fiançailles donnaient les mêmes droits que le mariage. Seulement la fiancée restait chez ses parents et n'en-

trait définitivement dans la maison de son époux qu'au jour des noces solennelles.

A un homme nommé Joseph. Si la fiancée avait alors seize ans ou environ, Joseph devait en avoir de vingt à vingt cinq au plus. Il était loin d'être un vieillard, comme on le représente quelquefois. Dieu ne voulait pas, pour la mère de son Fils, un mariage qui eût paru ridicule aux yeux du monde. La vertu de Joseph était d'ailleurs éminente.

La vierge s'appelait Marie. Ce nom, qui est celui de la sœur de Moïse, n'apparaît plus dans l'Ancien Testament. Sa forme hébraïque est *Miryâm*. On a donné de ce nom bien des explications. D'après la plus probable, il signifierait « bien portante » et par conséquent, dans les idées orientales, « belle ». Il pourrait aussi venir de l'égyptien, puisque la sœur de Moïse était née en Égypte, et alors vouloir dire « chérie ».

A cette époque, les parents de Marie, Joachim et Anne, n'existaient probablement plus. Les textes évangéliques ne les mentionnent pas. En tous cas, Marie avait quitté sa maison natale de Jérusalem et était venue se fixer à Nazareth où demeurait Joseph, son fiancé.

L'ange Gabriel lui apparut un jour et la salua *pleine de grâce*, c'est-à-dire très-gracieuse, formule qui, dictée par Dieu même, suppose une âme enrichie des dons divins et y correspondant avec fidélité.

Le Seigneur est avec vous, vous avez toute sa faveur, *vous êtes bénie entre les femmes*, comme celle qui, entre toutes, a su plaire au Seigneur, et dont il veut se servir pour l'exécution du plan rédempteur.

Marie est troublée, mais beaucoup moins que Zacharie, et elle se demande en silence ce que peuvent signifier les paroles de l'ange. Celui-ci s'explique. Marie va avoir un fils qui sera appelé *le Fils du Très-*

Haut, c'est-à-dire qui le sera en réalité, selon le sens de cette locution dans le langage hébraïque. Il occupera à jamais le trône de David et réalisera ainsi, mais d'une manière transcendante, la promesse faite au premier roi de l'illustre dynastie.

Marie oppose une difficulté dont la solution lui échappe. Elle est fiancée, sans doute, et doit un jour se marier. Mais, sous l'inspiration de la grâce, elle se prépare à un sacrifice inouï parmi les filles de Juda : sans renoncer à un mariage qu'imposent les coutumes juives, elle restera uniquement consacrée à Dieu. Ainsi en a-t-il probablement été déjà réglé avec son pieux fiancé.

L'ange lui explique alors ce qu'elle a droit de savoir, car Dieu réclame d'elle un concours intelligent et volontaire. Le fils qui lui est promis doit être appelé *Fils de Dieu* ; il n'aura donc d'autre père que Dieu et cette paternité divine écartera toute paternité humaine. C'est là une œuvre qui n'excède nullement les moyens dont dispose la souveraine puissance. L'ange en donne un exemple décisif : Elisabeth, bien qu'avancée en âge, va avoir un fils, contrairement aux lois ordinaires de la nature. Rien n'est donc impossible à Dieu, même dans l'ordre des choses dont il est ici question.

Élisabeth votre parente. Élisabeth appartenait à la descendance d'Aaron, Luc, 1, 5. C'est donc du côté de sa mère qu'elle pouvait être apparentée à Marie. Les prêtres avaient le droit de prendre leur femme dans toutes les tribus ; le prêtre, père d'Élisabeth, s'était donc marié avec une femme de Juda, de la famille de Joachim ou d'Anne.

Les explications de l'ange permettent à Marie de tirer ses conclusions. Elle sait que Dieu peut tout, elle connaît maintenant ce qu'il veut et elle constate que le vœu inspiré par lui ne subira aucune atteinte.

Il ne lui reste donc plus qu'à acquiescer humblement et docilement à la volonté divine.

Qu'il me soit fait selon votre parole, c'est-à-dire que s'accomplisse, par la puissance divine, l'événement voulu par le Seigneur et annoncé par l'ange. Cet événement, c'est l'incarnation du Verbe : elle s'accomplit sur-le-champ et Marie, seule sur la terre, en est encore informée.

5. LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. —

En ces mêmes jours, Marie se leva et se hâta de partir pour la ville de Juda, dans les montagnes. Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein : Élisabeth fut remplie de l'Esprit Saint, et, poussant une vive exclamation, elle dit : « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient donc que la mère de mon Seigneur arrive à moi ? Car sitôt que votre voix s'est fait entendre à mes oreilles pour me saluer, mon enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein. Que vous êtes heureuse d'avoir cru ! Car les choses qui vous ont été dites par le Seigneur s'accompliront. »

Marie dit alors :

« Mon âme glorifie le Seigneur.

Et mon esprit tressaille en Dieu mon Sauveur.

Car il a jeté les yeux sur la petitesse de sa servante,
Et voici que, de ce jour, toutes les générations me
diront bienheureuse.

Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes
choses,

Lui dont le nom est saint,
Et dont la miséricorde, d'âge en âge.
Se répand sur ceux qui le craignent.
Il a déployé la force de son bras,
Il a dispersé ceux qui sont orgueilleux dans les pen-
sées de leur cœur ;
Il a renversé les puissants de leur siège,
Et il a élevé les humbles ;
Il a comblé de biens les affamés,
Et a renvoyé les riches privés de tout.
Il a relevé Israel son serviteur,
En se souvenant de sa miséricorde,
Selon la parole donnée à nos pères,
A Abraham et à sa race, pour toujours. »

Marie demeura environ trois mois avec elle ;
ensuite elle retourna dans sa maison.

s. LUC, 1, 39-56.

En ces mêmes jours, peu de jours après l'annoncia-
tion. Si la date traditionnelle de Noël répond à la
réalité, la visite de l'ange à Marie aurait eu lieu aux
environs de la Pâque juive. Marie aurait alors accom-
pagné Joseph à Jérusalem, où l'on aurait retrouvé
Zacharie, et de là elle se serait rendue dans la bour-
gade de Juda où demeurait Élisabeth.

Elle n'y allait pas pour contrôler la parole de l'ange,
mais pour féliciter sa cousine et se réjouir avec elle
de ce qui allait arriver.

Son enfant tressaillit dans son sein. La présence du
Verbe incarné se faisait ainsi sentir à son précurseur.
Élisabeth ignorait encore ce qui s'était passé pour
Marie. L'Esprit de Dieu l'en informa. *Vous êtes bénie
entre les femmes*, s'écrie-t-elle, en reprenant les der-
nières paroles de l'ange. Elle sait à présent pourquoi
son fils a tressailli dans son sein et comment Marie,

plus docile que Zacharie, a cru à ce que Dieu lui faisait annoncer. Elle l'appelle la *mère de mon Seigneur*, comprenant que l'enfant qu'elle porte sera même au-dessus de son propre fils, miraculeusement accordé.

Marie répond par un cantique d'actions de grâces, le *Magnificat*. Les termes n'en sont sans doute pas improvisés. La bienheureuse Vierge, habituée à la méditation des Saintes Écritures, leur empruntait les pensées qui, dans leur simplicité, expriment le mieux sa reconnaissance et sa joie.

Elle commence par tout rapporter au Seigneur, contrairement à Ève dont l'orgueil avait voulu s'assurer toute grandeur et toute indépendance. Elle rappelle à Dieu *la petitesse de sa servante*, de son esclave, comme elle s'est déjà qualifiée en répondant à l'ange.

Toutes les générations me diront bienheureuse, prophétie que réalisent chaque jour les âmes chrétiennes, en répétant l'*Ave Maria*.

Marie rappelle la puissance et la miséricorde de Dieu, qui viennent d'opérer en elle leur plus grande merveille. Les riches orgueilleux vont être renversés, et les humbles qui pâtissent seront relevés, et spécialement le peuple d'Israël, asservi par les nations étrangères, mais sur le point de voir se réaliser les promesses faites à ses pères.

Marie parle à mots couverts, pour ne révéler son secret à aucun de ceux qui entendent son cantique. Mieux que ces derniers, nous comprenons maintenant la pensée de la sainte Vierge. Ces orgueilleux, ce sont tous ceux qui s'élèvent contre le règne de Dieu sur la terre, les démons d'abord, puis tous les méchants que ceux-ci inspirent. Les humbles sont ceux qui s'inclinent fidèlement devant la volonté divine. Ils seront relevés, non par ces bénédictions tempo-

relles que rêvaient alors la plupart des enfants d'Abraham, mais par des bénédictions spirituelles, celles de la rédemption, de la grâce et du salut.

Marie demeura environ trois mois avec elle. C'est faire entendre qu'elle assista à la naissance de Jean-Baptiste, qui devait arriver au bout de ce temps. Autrement cette remarque serait sans intérêt.

Joseph avait-il accompagné Marie et resta-t-il les trois mois avec elle? Le texte sacré n'en dit rien. Cette compagnie était la plus naturelle pour la jeune Vierge. On peut objecter que Joseph ne savait rien de l'incarnation et que les paroles de Marie et d'Élisabeth l'auraient renseigné. Mais il se peut que Joseph, même présent dans la maison, ne les ait pas entendues, ou bien qu'il n'en ait pas saisi tout le sens, assez vague pour ceux qui n'étaient pas initiés. D'ailleurs, son attention devait se porter tout entière sur la faveur extraordinaire dont Élisabeth et Zacharie avaient été l'objet. Il ne soupçonnait rien de tel pour sa fiancée.

6. LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. —
 Quand le temps d'enfanter fut arrivé pour Élisabeth, elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, informés que le Seigneur avait exercé envers elle la grandeur de sa miséricorde, la félicitèrent à l'envi. Au huitième jour, on vint pour circoncire l'enfant, et on l'appelait Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère prit la parole et dit : « Non, il s'appellera Jean. » — « Mais, lui fit-on observer, il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de ce nom. » Alors on s'adressa par signes au père, pour savoir comment il voulait le nommer. Zacharie demanda des

tablettes et écrivit ces mots. « Son nom est Jean. » Tous furent dans l'étonnement. Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue put parler et il bénissait Dieu. La crainte saisit alors tous les voisins, et le bruit de ces choses se répandit dans toutes les montagnes de la Judée. Tous ceux qui en entendirent parler les recueillirent dans leur cœur et disaient : « Qu'en pensez-vous? que sera cet enfant? car la main du Seigneur est avec lui. » Quant à Zacharie, son père, il fut rempli de l'Esprit Saint, et fit entendre ces paroles prophétiques :

« Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël,
 Parce qu'il a visité et racheté son peuple.
 Il a dressé pour nous une corne de salut
 Dans la maison de David, son serviteur.
 C'est ce qu'il avait promis par la bouche
 De ses saints prophètes des siècles passés :
 Il nous sauverait de nos ennemis,
 Et de la main de tous ceux qui nous haïssent ;
 Il exercerait la miséricorde à l'égard de nos pères,
 Il se souviendrait de sa sainte alliance,
 Et du serment juré à notre père Abraham ;
 Il ferait en sorte que, délivrés de la main de nos
 ennemis,
 Nous le servions sans crainte,
 Et que nous vivions sous ses yeux dans la sainteté
 Et dans la justice jusqu'à la fin de nos jours.
 Quant à toi, enfant, tu seras appelé le prophète du
 Très-Haut,
 Car tu marcheras devant la face du Seigneur
 Pour préparer ses voies,
 Et donner à son peuple la science du salut,
 Pour la rémission de leurs péchés.

C'est à cause des entrailles de la miséricorde de notre Dieu.

Qu'est venu nous visiter celui qui se lève d'en haut,
Pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et
à l'ombre de la mort,

Pour diriger nos pas dans le chemin de la paix. »

Cependant l'enfant croissait et son esprit se fortifiait ; il demeurait dans le désert jusqu'au jour où il devait se montrer à Israël.

S. LUC, 1, 57-80.

Ses voisins et ses parents, informés. Élisabeth s'était tenue cachée. La présence de Marie lui avait fourni sa seule compagnie pendant les trois derniers mois. L'entourage n'apprit donc la naissance qui se préparait que quand elle se fut produite.

Au huitième jour, on opérait la circoncision de l'enfant mâle, ordinairement à la synagogue, un matin, même le jour du sabbat, tellement ce rite, caractéristique de la race d'Abraham, était regardé comme important.

En même temps, on imposait un nom à l'enfant. La famille trouvait tout naturel d'appeler le fils d'Élisabeth Zacharie, comme son père. Celle-ci, informée par son mari, déclara qu'il s'appellerait Jean. Zacharie, consulté, écrivit sur des tablettes que son fils porterait le nom de Jean, bien que ce nom fût étranger à sa famille.

Cette entente des deux époux étonna ; la surprise devint bien plus grande, quand Zacharie, muet depuis neuf mois, se mit à parler. On reconnut à tous ces événements une intervention du Seigneur, et on en conclut que l'enfant qui venait de naître aurait à remplir un rôle important.

Le premier usage que fit Zacharie de sa parole

subitement recouverte fut pour chanter sa reconnaissance.

Il a visité et racheté son peuple. Le vieux prêtre en dit plus long que Marie, en apparence. Il rappelle, comme elle, la puissance et la miséricorde de Dieu, et les promesses de salut faites aux anciens et sur le point d'être réalisées. La *corne de salut* est la puissance rédemptrice qui va être mise en action par Dieu en faveur de son peuple.

Zacharie parle de la visite de Dieu, de la rédemption, de la lumière apportée à ceux qui sont assis à l'ombre de la mort. Peut-être l'Esprit divin qui l'inspire lui a-t-il révélé quelque chose du grand mystère. A part Marie et Élisabeth, tous ne voient dans ces expressions qu'une allusion aux événements actuels. Mais ces allusions n'ont leur complète signification que si on sous-entend les grandes merveilles de l'incarnation et de la rédemption.

Le vieux prêtre, interpellant son enfant, annonce le rôle de précurseur qui lui est destiné. Il ne fait ici que rappeler ce que l'ange Gabriel lui a dit dans le temple.

L'enfant croissait. Il dut perdre de bonne heure ses parents déjà avancés en âge. Il vécut au désert, dans la pratique des plus rudes vertus, et dans la méditation des communications célestes. Il ne convenait pas qu'il devînt le disciple d'aucun docteur humain. Son rôle était nettement délimité et il s'y prépara dans la solitude.

7. GÉNÉALOGIE DU SAUVEUR. — Liste de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.

Abraham engendra Isaac ; Isaac engendra Jacob ; Jacob engendra Juda et ses frères ; Juda

engendra Pharès et Zaram, par Thamar ; Pharès engendra Esron ; Esron engendra Aram ; Aram engendra Aminadab ; Aminadab engendra Naasson ; Naasson engendra Salmon ; Salmon engendra Booz ; Booz engendra Obed, par Ruth ; Obed engendra Jessé ; Jessé engendra le roi David.

Le roi David engendra Salomon, par la femme d'Urie ; Salomon engendra Roboam ; Roboam engendra Abias ; Abias engendra Asa ; Asa engendra Josaphat ; Josaphat engendra Joram ; Joram engendra Ozias ; Ozias engendra Joatham ; Joatham engendra Achaz ; Achaz engendra Ézéchias ; Ézéchias engendra Manassé ; Manassé engendra Amon ; Amon engendra Josias ; Josias engendra Jéchonias et ses frères, à la déportation de Babylone.

Après la déportation de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel ; Salathiel engendra Zorobabel ; Zorobabel engendra Abiud ; Abiud engendra Éliacim ; Eliacim engendra Azor ; Azor engendra Sadoc ; Sadoc engendra Achim ; Achim engendra Éliud ; Éliud engendra Éléazar ; Éléazar engendra Mathan ; Mathan engendra Jacob ; Jacob engendra Joseph, époux de Marie de laquelle naquit Jésus, qui est appelé le Christ.

Toutes ces générations sont donc, d'Abraham à David, au nombre de quatorze ; de David à la déportation de Babylone, au nombre de quatorze ; de la déportation de Babylone au Christ, au nombre de quatorze.

Saint Matthieu donne la généalogie de Jésus en descendant d'Abraham à Joseph, le père légal du Sauveur. Il montre ainsi en Jésus le fils d'Abraham, de David et des anciens rois.

Sa liste n'est pas complète, Il l'abrège de manière à former trois séries de 14 générations chacune. Les autres généalogies bibliques sont souvent écourtées de la même manière. L'important était moins de fournir la liste intégrale des ascendants que de jalonner la descendance pour en indiquer sûrement la ligne directe.

Il termine en mentionnant *Joseph, époux de Marie, de laquelle naquit Jésus*. C'est donc à proprement parler la généalogie de Joseph. Elle est également valable pour Marie, soit parce que l'enfant né d'elle était légalement fils de Joseph et entré dans sa descendance, soit parce qu'il y avait parenté entre les deux époux. Marie, en qualité d'héritière, avait dû, selon la loi, Num., 36, 6-12, prendre un époux dans sa parenté pour que l'héritage ne sortît pas de la famille.

En conséquence, Jésus passait pour fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Melchi, fils de Janné, fils de Joseph, fils de Mathathias, fils d'Amos, fils de Nahum, fils d'Hesli, fils de Naggé, fils de Mahath, fils de Mathathias, fils de Séméï, fils de Joseph, fils de Juda, fils de Joanna, fils de Résa, fils de Zorobabel, fils de Salathiel, fils de Néri, fils de Melchi, fils d'Addi, fils de Cosan, fils d'Elmadan, fils de Her, fils de Jésus, fils d'Éliézer, fils de Jorim, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Siméon, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Jona, fils d'Éliakim, fils de Méléa,

filis de Menna, filis de Mathatha, filis de Nathan, filis de David, filis de Jessé, filis d'Obed, filis de Booz, filis de Salmon, filis de Naasson, filis d'Aminadab, filis d'Aram, filis d'Esron, filis de Pharès, filis de Juda, filis de Jacob, filis d'Isaac, filis d'Abraham, filis de Tharé, filis de Nachor, filis de Sarug, filis de Ragau, filis de Phaleg, filis de Héber, filis de Salé, filis de Caïnan, filis d'Arphaxad, filis de Sem, filis de Noé, filis de Lamech, filis de Mathusalé, filis de Hénoch, filis de Jared, filis de Malaléel, filis de Caïnan, filis de Hénos, filis de Seth, filis d'Adam, filis de Dieu.

s. LUC, 3, 23-38.

Saint Luc donne de Jésus, qui *passait pour fils de Joseph, fils d'Héli*, une généalogie ascendante, qui comprend plus de termes que celle de saint Matthieu, et des termes qui diffèrent pour la plupart entre Joseph et David. Pour expliquer ces dissemblances, on suppose une triple intervention de la loi du lévirat, en vertu de laquelle une veuve sans enfants devait épouser son beau-frère non marié, pour que le premier enfant né de cette union fût considéré légalement comme le fils du frère défunt. Saint Luc donnerait donc ici une descendance légale, aboutissant aux mêmes termes importants que la descendance naturelle consignée par saint Matthieu. Cette interprétation est encore la plus généralement accréditée.

Cependant, déjà du temps de saint Hilaire, beaucoup pensaient que la généalogie transcrite par saint Luc représentait celle de la Sainte Vierge, par conséquent celle de son père, appelé Héli. Ce nom peut être un abrégé d'Éliachim, équivalent à Joachim, que la tradition attribue au père de Marie.

Alors que saint Matthieu, dans ses premiers chapitres, s'occupe plus spécialement de Joseph, saint Luc porte surtout son attention sur Marie. Au lieu de transcrire une généalogie purement légale, dont les gentils, pour lesquels il écrivait, n'auraient pas compris la valeur, il aurait donc préféré consigner la généalogie de Marie, la seule qui pouvait, étant donné le mystère de la naissance virginale, démontrer la filiation naturelle qui reliait Jésus à David et à Abraham.

Cette seconde interprétation serait certainement à préférer, sans la difficulté qu'on a à expliquer littéralement le texte. Au lieu de lire que Jésus « était fils, comme on le croyait, de Joseph, qui l'était d'Héli... », il faudrait pouvoir lire que Jésus, « fils, comme on le croyait, de Joseph, l'était d'Héli... », non pas immédiatement, sans doute, mais de même qu'il était fils de David et d'Abraham. La difficulté n'est d'ailleurs pas insurmontable.

8. L'AVERTISSEMENT A SAINT JOSEPH. — Voici donc comment le Christ vint au monde. Marie, sa mère, était fiancée à Joseph. Mais avant qu'ils n'habitassent ensemble, on put s'apercevoir que Marie portait dans son sein ce qui lui venait du Saint Esprit. Comme Joseph, son époux, était juste, il se refusait à la dénoncer, mais il avait l'intention de la renvoyer en secret.

Pendant que Joseph agitait ces pensées, l'ange du Seigneur lui apparut pendant son sommeil et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse ; ce qui est né en elle vient du Saint Esprit. Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus : car c'est lui

qui sauvera son peuple de ses péchés. » Or, tout ceci arriva pour l'accomplissement de ce qu'avait dit le Seigneur par la voix de son prophète : « Voici qu'une Vierge portera dans son sein et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, qui signifie Dieu avec nous. »

Quand Joseph se leva de son sommeil, il fit comme l'ange du Seigneur lui avait commandé, et reçut son épouse ; mais il respecta sa virginité. Quand ensuite Marie enfanta son fils premier-né, il l'appela du nom de Jésus.

S. MATTHIEU, 1, 18-25.

On put s'apercevoir que Marie portait dans son sein. On s'en aperçut quelque temps après le retour du voyage dans les montagnes de Juda. Personne ne s'en étonna. Joseph seul en fut profondément ému, à cause de ce qu'il savait et à cause de ce qu'il ignorait.

Sa fiancée ne lui avait rien révélé. Une chose si extraordinaire devait d'ailleurs se prouver et Marie pensait sagement que Dieu seul pouvait à la fois éclairer son fiancé et la justifier elle-même.

En face de ce silence, Joseph, trop délicat pour poser des questions qui eussent pu paraître des soupçons, réfléchit douloureusement au parti à prendre. Il ne voulait pas dénoncer celle dont il connaissait la haute vertu, et qui, moins sainte, eût certainement pris les devants pour s'expliquer. D'autre part, il jugeait impossible de demeurer avec elle. Il prit donc la résolution de la renvoyer en secret.

L'épreuve fut rude et prolongée. Au moment voulu quand Joseph allait mettre sa décision à exécution et ainsi faire obstacle à la réalisation du plan divin,

une révélation lui fut envoyée pour le renseigner et le rassurer.

Joseph apprit ainsi ce que la puissance de Dieu avait opéré. Il comprit qu'il était appelé à couvrir le mystère et même à passer pour le père de l'enfant aux yeux des hommes. Il allait avoir à exercer cette paternité tout d'abord en imposant à l'enfant le nom venu du ciel.

Singulièrement honoré par une telle marque de confiance, l'humble Joseph n'hésita pas. Simplement fiancé jusqu'à ce jour, il célébra son mariage avec Marie et la prit avec lui dans sa maison, encore plus rempli pour elle de déférence, d'estime, d'affection et de dévouement. Ce que la révélation lui avait appris ne fit que le confirmer davantage dans la résolution de respecter religieusement le vœu de sa sainte épouse.

II

L'ENFANCE ET LA VIE A NAZARETH

9. **NAISSANCE DU SAUVEUR.** — Il parut un édit de César Auguste ordonnant le dénombrement de tout l'univers. En Palestine, ce premier dénombrement fut fait par le légat de Syrie, Cyrinus.

Tous s'en allaient donc, chacun dans sa ville, pour y faire leur déclaration. Joseph partit de la ville de Nazareth, en Galilée, et monta en Judée, dans la ville de David qui s'appelle Bethléem. Il était en effet de la maison et de la famille de David, et il devait faire sa déclaration avec Marie, son épouse, sur le point de devenir mère.

Il parut un édit. Il y eut trois recensements sous l'empereur Auguste, en 726, 746 et 767, mais seulement pour les citoyens romains. Toutefois, les historiens latins affirment que l'empereur possédait aussi le recensement des peuples alliés en hommes, en armes et en tributs. Des documents positifs relatent qu'un recensement eut lieu en Orient et dans les Gaules. Ce serait quelque temps après le recensement romain de 746 qu'aurait été fait celui de Palestine, royaume allié régi par Hérode.

Ce premier dénombrement fut fait par le légat de Syrie, Cyrinus. Cyrinus, plus exactement Quirinius, eut à faire un recensement en Syrie en 759. Mais ce

personnage avait été une première fois légat en 751 et avait alors terminé un premier recensement commencé par ses prédécesseurs, peut-être avec son concours, et auquel il donna son nom.

Chacun dans sa ville. On sait que les généalogies juives étaient conservées avec grand soin dans la ville à laquelle chacun appartenait par les origines de sa famille. Joseph et Marie durent donc se rendre à Bethléem, patrie de David, le premier comme chef de famille et Marie comme fille unique et héritière. Bien que ces détails historiques ne soient fournis que par saint Luc, l'autorité de l'évangéliste est assez grande pour qu'on n'hésite pas à admettre les faits qu'il raconte, après s'être assuré lui-même de leur exactitude.

L'abri des voyageurs. Marie était sur le point d'enfanter quand elle arriva à Bethléem. Sans doute, elle ne connaissait personne dans la ville, et d'ailleurs toutes les maisons étaient occupées par les parents ou amis des habitants. C'était vraisemblablement dans la soirée. Joseph et Marie se dirigèrent vers le *khan*. On appelle ainsi en Orient une enceinte carrée, plus ou moins vaste, entourée de murailles, le long desquelles sont ménagés à l'intérieur un certain nombre de réduits assez sommaires. Les voyageurs de passage se réfugient dans le *khan*, parquent leurs animaux dans l'espace central et passent eux-mêmes la nuit dans les réduits ouverts à tout venant. Il existait un *khan* à proximité de chaque centre tant soit peu important. Celui de Bethléem se trouvait naturellement encombré ce soir-là, à cause de la grande affluence des étrangers. Il faut convenir, du reste, qu'une telle promiscuité répugnait au caractère de l'événement qui allait s'accomplir.

Pendant qu'ils étaient là, arriva le terme au-

quel Marie devait enfanter. Elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'abri des voyageurs.

Cependant il y avait à quelque distance des bergers qui veillaient, et qui, pendant les heures de la nuit, restaient à garder leur troupeau. Tout à coup l'ange du Seigneur apparut auprès d'eux, et la clarté de Dieu les illumina. Ils furent saisis d'une grande frayeur, mais l'ange leur dit : « Ne craignez rien. Je viens vous annoncer une grande joie, qui sera aussi pour tout le peuple. Il vient de vous naître aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de Bethléem. En voici pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et soudain se joignit à l'ange la multitude des esprits célestes qui louaient Dieu et disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Dans une crèche. Cette expression peut désigner deux choses distinctes. C'est d'abord une étable, abri servant à mettre les animaux. Il y avait, dans les rochers sur lesquels la ville est construite, un bon nombre de grottes naturelles, utilisées comme étables. L'une d'elles fut choisie. S'y trouvait-il des animaux? La tradition croit au bœuf et à l'âne. Peut-être a-t-elle été inspirée par deux textes anciens, l'un d'Isaïe, 1, 3 : « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître », et l'autre d'Habacuc, 3, 2 : « Tu seras reconnu au milieu de deux animaux », l'hébreu disant différemment que l'œuvre de Dieu

sera reconnue « dans le cours des âges ». La présence des deux animaux dans l'étable n'est pas invraisemblable ; l'âne avait porté la sainte Vierge pendant le voyage, et le bœuf avait été laissé par quelque habitant auprès de sa mangeoire.

La crèche désigne en outre l'ustensile dans lequel on plaçait la nourriture des animaux. Des homélies de saint Jérôme, prêchées à Bethléem même et retrouvées en 1897, il ressort que la crèche du Sauveur était d'argile. Cette matière, communément employée en Palestine et en Égypte, assurait un service moins coûteux et plus durable que le bois. Le saint Docteur se plaint de la dévotion de ceux qui ont remplacé l'ancienne crèche d'argile par une autre en argent. A Rome, où la basilique de Sainte-Marie Majeure conserve les reliques de la crèche, un examen technique, pratiqué en 1893, a permis de constater que ces reliques consistent en restes de supports de bois, autrefois assemblés en X, et servant à soutenir la crèche elle-même à une certaine hauteur.

L'enveloppa de langes. Marie avait tout préparé à Nazareth pour recevoir dignement le divin Enfant. Obligée de quitter subitement son pays, elle n'avait emporté que le strict nécessaire. La crèche et la paille suppléèrent aux objets qui manquaient.

Des bergers qui veillaient. Même en hiver, il était possible aux bergers de rester dans la montagne pendant la nuit pour y garder leurs troupeaux.

L'ange du Seigneur apparut. Il le fallait pour faire connaître ce qui venait d'arriver dans l'étable obscure et solitaire. L'annonce n'est pas portée aux gens de Bethléem, qui dorment ou sont affairés, mais aux bergers, qui veillent et mènent une vie simple.

Un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Le nouveau-né est un être surhumain, le Messie promis, le Seigneur Dieu. Les bergers ne se rendent pas compte

de tous ces titres, mais ils comprennent que cette naissance, malgré son humble appareil, n'est pas celle d'un enfant ordinaire.

La multitude des esprits célestes. Ils chantent à la terre le salut que la terre ignore. Quel contraste entre l'humilité de l'étable et les clartés célestes du champ des pasteurs !

Gloire à Dieu. C'est tout le programme de l'incarnation, la gloire de Dieu, le salut des hommes. Les *hommes de bonne volonté* sont ceux qui répondront aux avances de l'amour divin, mais aussi tous les hommes en général, objets de la bonne volonté, de la bienveillance, de la faveur de Dieu. C'est pour eux tous que le Verbe de Dieu s'est incarné.

Quand les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se disaient l'un à l'autre : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a indiqué. » Ils accoururent donc et trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant placé dans la crèche. A cette vue, ils se rendirent compte de ce qu'on leur avait dit de cet Enfant.

Tous ceux qui l'apprirent en furent dans l'admiration, ainsi que des paroles qui leur avaient été dites par les bergers. Quant à Marie, elle recueillait toutes ces choses et les repassait dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit.

s. LUC, 2, 1-20.

Passons jusqu'à Bethléem. Les bergers en étaient à quelque distance. Ils n'hésitent pas à laisser leurs troupeaux, comme à la garde des anges, et se rendent

à l'étable où ils trouvent l'Enfant *enveloppé de langes et couché dans une crèche*. Après Marie et Joseph, eux, les simples, sont les premiers adorateurs du Dieu fait homme. Ils représentent aussi à la crèche leurs compatriotes, les Juifs, qui avaient quelque droit d'être appelés, avant tous les autres peuples, auprès du Messie sorti de leur race.

Les bergers s'en retournèrent. Émerveillés de ce qu'ils ont vu, à travers la simplicité des apparences, et bien récompensés de la démarche qu'ils ont faite, les bergers s'en retournent, le cœur plein de joie et de reconnaissance, et déjà disposés à s'attacher au Messie, quand il se manifesterait au monde.

Tous ceux qui l'apprirent. Les bergers n'avaient pas consigné de garder pour eux le secret de ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils en parlèrent autour d'eux avec admiration, et bientôt la nouvelle de cette naissance signalée par les anges se répandit de proche en proche, à Bethléem et les environs. Les étrangers venus dans la ville pour le recensement l'emportèrent avec eux, comme l'espérance d'un meilleur avenir. A Jérusalem, les préoccupations avaient un autre cours. Malgré la faible distance de Bethléem, on n'y connut guère ce qui venait d'arriver et le souvenir s'en perdit bientôt. Le Sauveur voulait qu'on prît acte de sa naissance, mais il se proposait d'attendre encore de longues années avant de se manifester.

Elle recueillait toutes ces choses. Marie connut sans doute par les bergers l'apparition des anges, car rien ne la révéla dans l'étable. Elle gravait profondément dans son cœur et méditait toute cette série d'événements inattendus et mystérieux. Elle en parla par la suite, pour la gloire de son divin Fils. Saint Luc s'informa directement soit auprès d'elle, soit auprès de ceux qui l'avaient souvent entendue.

10. LA CIRCONCISION. — Lorsqu'au bout de huit jours fut arrivé le temps de circoncire l'Enfant, on l'appela du nom de Jésus, qui avait été indiqué par l'ange avant son incarnation.

s. LUC, 2, 21.

On l'appela du nom de Jésus. Ce nom veut dire « Sauveur ». Porté déjà par d'autres, il ne devait avoir sa pleine signification qu'en Jésus-Christ. Son Père le lui avait lui-même attribué.

11. LA PRÉSENTATION AU TEMPLE. — Quand furent écoulés les jours après lesquels Marie devait se purifier, conformément à la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Car il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout fils premier-né de sa mère sera consacré au Seigneur. Ils devaient aussi, comme il est marqué dans la loi du Seigneur, offrir pour le sacrifice une paire de tourterelles ou deux petites colombes.

Il y avait alors à Jérusalem un homme nommé Siméon. Cet homme était juste et craignant Dieu. Il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était en lui. Il avait reçu avis du Saint Esprit qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il vint donc dans le temple guidé par cet Esprit, et quand les parents de l'Enfant Jésus l'amènèrent afin d'accomplir à son sujet ce qui était prescrit d'ordinaire, il le prit dans ses bras, et bénit Dieu en disant :

« Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur
Aller en paix suivant votre parole ;

Car mes yeux ont vu
Le Sauveur que vous nous donnez,
Celui que vous avez préparé
En vue de tous les peuples,
Lumière pour éclairer les nations,
Et gloire pour votre peuple Israël. »

Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration sur tout ce qu'on disait à son sujet. Siméon les bénit et dit à Marie, sa mère : « Cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël ; il sera un signe auquel on contredira, et quant à vous, un glaive transpercera votre âme : par là seront révélées les pensées qui sont dans bien des cœurs. »

Il y avait là aussi Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était fort avancée en âge. Elle n'avait vécu que sept ans dans le mariage, et ensuite était restée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne quittait point le temple, et servait Dieu jour et nuit par les jeûnes et les prières. Survenue elle aussi à cette même heure, elle rendait gloire au Seigneur et parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Conformément à la loi de Moïse. Il y avait une première loi concernant l'enfant. Tout mâle premier-né appartenait au Seigneur et devait être racheté, le service auquel il était tenu étant rempli par les lévites. Num. 7, 17 ; 18, 16-17. Le prix du rachat était de cinq sicles d'argent, soit environ 17 fr. 50, pour les pauvres comme pour les riches, qu'on remettait au prêtre quand l'enfant atteignait l'âge d'un mois. Il n'était pas nécessaire pour cela de se

rendre au temple. Mais, depuis la captivité, l'usage s'était établi d'y amener l'enfant ; c'était naturel, pour ne pas le séparer de la mère qui le nourrissait. Il n'y avait rien à offrir pour lui en dehors des cinq sicles. C'est par suite d'une lecture défectueuse du texte que saint Augustin et d'autres interprètes, suivis par la liturgie, ont dit qu'on avait offert deux oiseaux pour le rachat de l'Enfant Jésus.

La seconde loi obligeait la mère de l'enfant mâle à venir offrir au temple un sacrifice de purification, quarante jours après la naissance. Lev. 12, 2-4. Le sacrifice à offrir réclamait deux victimes, un agneau d'un an et un pigeon ou une tourterelle. Les pauvres pouvaient remplacer l'agneau par un second oiseau. C'est ce que fit la Sainte Vierge, avec une obéissance et une humilité parfaites. En droit, elle n'était pas plus obligée à la purification que son Fils ne l'était au rachat.

Il vint donc dans le temple. La présence dans le temple du Créateur et de la plus sainte des créatures eût passé tout à fait inaperçue, sans l'arrivée de deux pieux personnages. Un saint vieillard, nommé Siméon, survint d'abord. Il attendait la rédemption et avait reçu la promesse de voir le Messie avant de mourir. L'Esprit de Dieu lui révéla ce qu'était le divin Enfant, et, le pressant dans ses bras, il chanta un cantique d'actions de grâces.

Lumière pour éclairer les nations. Siméon rappelle un trait important sur lequel ont jadis appuyé les prophètes. Le Messie ne vient pas exclusivement pour la gloire d'Israël ; « en vue de tous les peuples », il sera en même temps la « lumière pour éclairer les nations ». Cette idée est radicalement opposée au particularisme étroit qui hantait alors l'esprit de la plupart des pharisiens.

Il sera un signe auquel on contredira. Siméon est

aussi envoyé à Marie ; à l'heureuse mère, il fait entrevoir un avenir terrible. A cause même de sa mission, dont beaucoup se refuseront à comprendre le caractère spirituel, le Messie se heurtera à de violentes oppositions : les uns croiront et seront sauvés, les autres seront rebelles et se perdront. Marie subira le contre-coup de cette lutte, quand elle verra son Fils méconnu, persécuté et mis à mort. Ces choses ne lui sont révélées qu'à demi-mot ; les faits ne vont pas tarder à lui en apprendre davantage.

Par là seront révélées les pensées. La guerre faite au Christ, parfois même au nom de Dieu, fera connaître les vrais sentiments de chacun à l'égard du Dieu suprême : comme ils traitent son envoyé, ils le traiteront lui-même, malgré les apparences de zèle et de piété.

Survenue elle aussi. Une sainte veuve, Anne, prophétesse, c'est-à-dire inspirée de Dieu, vint après Siméon. Elle glorifia Dieu à la vue de l'Enfant et parla de ce qu'il devait opérer pour le salut des hommes. Elle reçut en ce jour une première récompense de sa longue vie de pénitences et de prières.

Il ne semble pas que le souvenir de ce qui s'était passé la nuit de la naissance ait accompagné la sainte Famille à Jérusalem. De même, on ne constatera pas trace, parmi les gens importants de la ville, de ce qu'ont révélé Simon à Anne au jour de la présentation. Jésus doit être ignoré, jusqu'au jour de sa manifestation à Israel.

Quand ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans la ville de Nazareth.

Ils retournèrent en Galilée. Saint Luc, qui donne ce renseignement, ne peut ignorer ce que saint Matthieu a raconté de la venue des mages et de la fuite en Égypte. Son récit peut s'interpréter de deux manières.

Ne voulant pas revenir sur des faits déjà suffisamment exposés par le premier évangéliste, il les passe totalement sous silence, sans que ce silence puisse, à aucun titre, être pris comme une hésitation sur la valeur du récit de saint Matthieu.

Ou bien le retour en Galilée est en effet immédiat. Après les jours de la purification, Joseph et Marie pensent que l'Enfant, providentiellement amené à Bethléem pour sa naissance, doit y être élevé. Ils s'en retournent donc de Jérusalem à Nazareth, pour y faire leurs préparatifs de départ définitif, puis ils reviennent se fixer à Bethléem. Telle était si bien l'idée de Joseph, qu'à son retour d'Égypte, il songe tout d'abord à revenir en Judée. Matth., 2, 22. Dans les deux cas, saint Matthieu et saint Luc ne sont pas inexacts, mais seulement incomplets ; le premier omet les récits de la naissance et de la présentation, le second ceux de la venue des mages et de la fuite en Égypte.

12. L'ADORATION DES MAGES. — Quand donc Jésus fut venu au monde à Bethléem de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem et dirent : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

A cette annonce, le roi Hérode fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

Il assembla les princes des prêtres et les scribes

du peuple, les pressant de lui faire savoir où le Christ devait naître, et ils lui dirent : « C'est à Bethléem de Juda. Voici en effet ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les principales villes de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui doit gouverner mon peuple Israël. »

Alors Hérode, faisant venir les mages en secret, s'enquit d'eux minutieusement du temps où l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il dit : « Allez et prenez des informations exactes sur l'Enfant, et quand vous l'aurez trouvé, annoncez-le moi, afin que moi aussi j'aie l'adorer. »

Aux jours du roi Hérode. Hérode mourut vers la fin de mars de l'an 750(-4). L'arrivée des mages fut nécessairement antérieure de quelques semaines à cette date. Elle n'eut pas lieu entre la naissance de l'Enfant et sa présentation, car elle fut immédiatement suivie par le départ pour l'Égypte. D'autre part, le séjour dans ce dernier pays eut quelque durée et se prolongea peut-être deux ou trois ans. Averti d'avoir à revenir, à la mort d'Hérode, Joseph apprit le règne d'Archélaüs à Jérusalem. Celui-ci ne fut d'ailleurs mis en possession du pouvoir qu'au bout de plusieurs mois.

Ces considérations obligent à reporter, plusieurs années avant la mort d'Hérode, la naissance du Sauveur, afin de laisser le temps nécessaire au séjour en Égypte, à l'arrivée des mages, peut-être à un voyage à Nazareth et à la présentation. On sait d'ailleurs que la date liturgique du 6 janvier n'a pas de valeur chronologique, surtout si on la place 13 jours après la naissance.

Des mages arrivèrent d'Orient. Ce nom de mages, sans autre explication, ne peut désigner que les membres d'une caste prépondérante chez les Mèdes, au sein de laquelle se recrutaient les ministres du culte, et qui comptait des sages, des hommes de vertu, et aussi des magiciens. Leur influence persista, bien qu'amoindrie, sous la domination des Perses. Ils pratiquaient le culte du feu. A l'époque de la captivité et par la suite, les mages s'étaient trouvés en rapports avec les Juifs, et les plus réfléchis d'entre eux avaient pu s'initier aux doctrines et aux espérances messianiques d'Israël. Rien n'autorise ni à fixer le nombre des mages venus à Jérusalem, ni à chercher leur origine dans des races ou chez des peuples divers.

Où est le roi des Juifs ? Les mages arrivent à Jérusalem et posent une question à laquelle, leur semble-t-il, le premier venu doit pouvoir répondre. Celui qu'ils recherchent est le Messie, et ils lui donnent le nom de « roi des Juifs », par lequel on désignait communément le Messie attendu. Ils savent qu'il est né récemment et ils viennent lui apporter leurs hommages.

Nous avons vu son étoile en Orient. Les mages étaient grands observateurs des astres, dans un pays où ils brillent avec une si merveilleuse clarté. Ils ont vu apparaître une étoile, cette étoile les a frappés et ils ont su que c'était son étoile. Il n'y a pas à chercher cette étoile parmi celles de la sphère céleste, dont les mouvements sont incompatibles avec la marche signalée par l'évangéliste. Il s'agit bien plutôt d'un météore lumineux, ayant apparence d'étoile, et montré spécialement aux mages par la puissance divine. Ceux-ci ne pouvaient reconnaître physiquement que ce météore indiquait la naissance du Messie. Il leur a donc fallu une illumination intérieure pour leur

révéler un fait dont le signe céleste ne pouvait à lui seul donner l'indication suffisante.

Le roi Hérode fut troublé. Étranger monté sur le trône de David, il sentait peser sur lui la défiance et l'antipathie de tout un peuple. Et voilà qu'on venait du fond de l'Orient, pour lui apprendre la naissance d'un roi des Juifs qui n'était pas son fils à lui ! Jérusalem ne fut pas moins troublée ; l'annonce des mages agitait tous les cœurs de crainte, d'espérance et des sentiments les plus divers.

Il assembla les princes des prêtres. Hérode convoque le sanhédrin, la grande autorité religieuse de la nation. La réponse ne se fait pas attendre. Cette naissance, ignorée dans le présent, a été prédite dans le passé. Michée a écrit qu'elle aurait lieu à Bethléem. C'est là qu'on envoie les mages.

Faisant venir les mages en secret, Hérode, soupçonneux, rusé et sanguinaire, a aussitôt tiré son plan. Il feint devant les mages. Lui aussi, il veut aller adorer l'Enfant. Qu'ils s'informent *minutieusement* et le renseignent à leur retour : il les suivra.

Quand ils eurent entendu le roi, ils s'en allèrent. Or voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle arrivât au lieu où était l'Enfant, et s'arrêtât au-dessus. A la vue de l'étoile, ils furent transportés d'une joie extrême.

Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent. Ils ouvrirent ensuite leurs trésors et lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens, et de la myrrhe. Puis, ayant reçu avis, dans leur sommeil, de ne pas retourner vers Hérode, ils

repartirent pour leur pays par un autre chemin.

S. MATTHIEU, 2, 1-12.

L'étoile qu'ils avaient vue en Orient. Elle ne les avait donc pas accompagnés à travers le désert. Ils n'avaient pas besoin d'elle pour trouver Jérusalem. Elle apparaît de nouveau et marche en avant jusqu'au dessus de la demeure de l'Enfant. Le météore se meut dans une région assez basse pour pouvoir fournir une indication précise. A cette vue, les mages sont remplis de joie ; ils ne se sont donc pas trompés, comme eût pu le leur persuader la singulière ignorance d'Hérode et de ses sujets. Le retour du météore les préparait d'ailleurs à ne pas se troubler du spectacle si simple qu'ils allaient avoir sous les yeux.

Ils entrèrent dans la maison. Ce n'était plus l'étable, dès le lendemain de sa naissance, l'Enfant avait dû être recueilli dans un asile moins sommaire. L'hospitalité orientale le commandait impérieusement. Depuis lors, il s'était passé bon nombre de jours, peut-être des mois, surtout si l'on suppose un voyage de la sainte Famille à Nazareth. De fait, les plus anciennes représentations du mystère figurent l'Enfant déjà un peu grandi et sur les genoux de sa mère.

Ils lui offrirent des présents. Tout est symbolique en Orient ; les hommages prennent la forme de présents précieux. Le symbolisme de l'or, de l'encens et de la myrrhe est multiple. Les mages n'y ont probablement pas vu tant de mystères. Ces objets exprimaient les sentiments de vénération dont ils étaient sincèrement animés envers le roi des Juifs. Il y a trois présents ; il ne s'en suit pas qu'il y ait eu trois mages. Les anciens en comptaient deux, le plus ordinairement trois, puis quatre, huit ou douze. Leurs noms sont de pure fantaisie. Il ressort du récit

évangélique qu'ils ont été des hommes de foi, d'énergie, de persévérance, de générosité et de piété.

Ils repartirent pour leur pays par un autre chemin. On peut retourner directement de Bethléem à la vallée du Jourdain sans repasser par Jérusalem. La ruse d'Hérode sera déçue. Il a voulu faire de mages ses espions inconscients. Dieu intervient pour que le trompeur soit trompé, comme le mérite son hypocrisie.

13. L'EXIL EN ÉGYPTÉ. — Quand ils furent partis, l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Égypte ; sois-y jusqu'à ce que je te le dise. Voici en effet ce qui va arriver : Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. » Joseph se leva, prit l'Enfant et sa mère la nuit même et se retira en Égypte. Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, pour l'accomplissement de ce que le Seigneur avait dit par un prophète en ces termes : J'ai rappelé mon fils d'Égypte.

Quant à Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, il entra dans une violente colère, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléem et dans tous ses environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était informé auprès des mages.

Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : « Une voix s'est fait entendre dans Rama ; ce sont des pleurs et des sanglots sans nombre : Rachel pleure ses fils et ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

L'ange du Seigneur apparut à Joseph. Dieu intervenait directement pour la conduite de l'Enfant, chaque fois que Joseph ne pouvait se décider par ses propres lumières.

Fuis en Égypte. Le voyage était d'environ 400 kilomètres, par le désert du sud et le rivage de la mer, La sainte Famille devait trouver des compatriotes établis en Égypte. Philon en compte un million. Ils avaient à Léontopolis un temple bâti depuis 160 ans et encore subsistant alors. On ne cessa de l'utiliser que 73 ans plus tard. Joseph se fixa probablement dans les environs. L'or des mages et peut-être aussi son travail pourvurent à la subsistance des exilés. Dieu fait connaître à Joseph la raison du brusque départ qui lui est imposé et, pour le délivrer de toute inquiétude, il promet de l'avertir quand le moment du retour sera arrivé.

Selon le temps dont il s'était informé auprès des mages. C'est en conséquence de ce renseignement qu'Hérode fait massacrer les enfants de deux ans et au-dessous. Cette remarque n'oblige pas à croire que l'Enfant Jésus avait alors deux ans. A supposer que l'étoile ait apparu aux mages à l'époque même de la naissance, il ne leur a pas fallu deux ans pour se décider, faire leurs préparatifs et accomplir un voyage de 14 à 1.500 kilomètres. Il est donc à croire que, pour plus de sûreté, Hérode a voulu atteindre les enfants jusqu'à l'âge de deux ans, pour ne pas manquer le seul qu'il visait. Un tel massacre ne pouvait étonner de sa part ; il avait à son compte bien d'autres crimes plus retentissants. Le nombre des enfants mâles qui périrent atteignit à peine une vingtaine pour une population d'environ 2.000 âmes.

Ainsi fut accompli ce qui avait été dit. Le tombeau de Rachel était voisin de Bethléem. La malheureuse épouse de Jacob semblait s'intéresser, du fond de sa

tombe, au sort de ses enfants, les Israélites. A ce titre, Jérémie, **31**, 15, dit qu'elle pleure quand les Israélites sont sous le coup du malheur. Saint Matthieu emprunte les paroles du prophète, non pas pour faire entendre que la massacre a eu lieu afin d'accomplir une prophétie, ni même pour donner à croire que l'événement qu'il mentionne est le seul qui réponde vraiment à la prophétie, mais seulement pour signaler une occasion où les paroles de Jérémie sont d'une application saisissante.

De même, quand il cite le texte : *J'ai rappelé mon fils de l'Égypte*, il applique un texte d'Osée, **10**, 1, qui concerne directement la délivrance des Hébreux de la terre d'Égypte, à un autre fait qui n'est pas sans analogie avec le premier. Ces applications étaient conformes à l'exégèse du temps et courantes parmi les docteurs juifs.

14. RETOUR EN GALILÉE. — Hérode mort, l'ange du Seigneur apparut en Égypte à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël ; car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. » Il se leva donc, prit l'Enfant et sa mère, et vint sur la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller, et, averti pendant son sommeil, il se retira dans le pays de Galilée. Il vint habiter dans la ville appelée Nazareth, pour que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : « Il sera appelé Nazaréen. »

Pendant son sommeil. C'est toujours en songe que Joseph est averti du parti qu'il doit prendre. Quand il redoute de rentrer en Judée, où règne le fils d'Hérode, Dieu lui fait encore savoir qu'il doit se rendre en Galilée.

Il sera appelé Nazaréen. Dans Isaïe, **11**, 1, le Messie est appelé *netser*, la tige qui sortira du tronc de Jessé. D'autres prophètes lui donnent les noms équivalents de rameau, Ezech., **17**, 22, 23, et de germe. Jer., **23**, 5; Zach. **3**, 8. D'autre part, le nom de la ville de Nazareth vient de *netser*, et le Sauveur est très souvent appelé le « Nazaréen », Marc., **1**, 21; Luc, **4**, 34; Joa., **18**, 5, 7; Act., **2**, 22. Le Talmud le nomme *ben Netser*, le fils de Netser, le Nazaréen. Saint Matthieu rassemble toutes ces idées pour y trouver une allusion au séjour de Jésus à Nazareth. C'est une application large et conforme à l'exégèse juive de ce qu'ont dit les prophètes.

15. JÉSUS A DOUZE ANS DANS LE TEMPLE.

— L'Enfant grandissait et se fortifiait; il était plein de sagesse et la grâce de Dieu était en lui.

Ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la solennité de la Pâque. Lors donc qu'il fut âgé de douze ans, ses parents montèrent à Jérusalem, comme on avait coutume de le faire au jour de la fête.

Quand les jours de la fête furent passés, tandis que Marie et Joseph s'en retournaient, l'Enfant Jésus resta à Jérusalem, à l'insu de ses parents. Pensant qu'il était dans la caravane, ils marchèrent tout un jour; ils le cherchaient ensuite parmi ceux de leur parenté et de leur connais-

sance. Ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem en le cherchant.

Il était plein de sagesse. La divinité qui était en lui agissait sur son humanité, et faisait paraître au dehors, proportionnellement à son âge, la sagesse, l'amabilité, les vertus dont il était rempli.

Ses parents allaient chaque année à Jérusalem. Les Juifs avaient à paraître au temple aux trois grandes fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles. Ceux qui étaient trop éloignés de la ville pouvaient se contenter d'assister à la première de ces trois solennités. Leurs fils étaient astreints au pèlerinage à partir de l'âge de douze ans. Les femmes y prenaient part, sans y être obligées, par simple dévotion.

On partait par groupes plus ou moins nombreux et, chemin faisant, on chantait de temps en temps des psaumes appropriés à la circonstance. Les habitants des villages avaient d'ailleurs à tout disposer pour faciliter le passage des pèlerins. Ceux-ci campaient en route quand leur voyage durait plus d'un jour. A Jérusalem, on restait pendant toute l'octave de la fête. On mangeait l'agneau pascal et on profitait du séjour pour aller prier au temple et y offrir divers sacrifices.

Ses parents montèrent à Jérusalem. La ville sainte était bâtie dans la montagne, à une altitude de 740 à 760 mètres au-dessus de la Méditerranée. Quand on arrivait par Jéricho, il fallait ajouter à cette altitude les 394 mètres de la dépression dans laquelle s'encaissait la vallée du Jourdain. C'est pourquoi, de quelque côté qu'on arrivât, on parlait toujours de « monter à Jérusalem ».

L'Enfant resta à Jérusalem. Il fit pour la première fois acte d'initiative personnelle, mais de la manière

la plus inattendue et sans prévenir ses parents. Il lui était facile, au milieu de la multitude des pèlerins, de se dérober sans attirer tout d'abord l'attention de personne.

Ils marchèrent tout un jour. Marie et Joseph, partis de Jérusalem le matin, crurent que l'Enfant se trouvait en avant ou en arrière dans la longue caravane. Ils ne s'inquiétèrent nullement de ne pas l'apercevoir. Ils savaient que leurs concitoyens, les Nazaréens, le connaissaient bien, l'estimaient, l'aimaient et ne manqueraient pas de prendre soin de lui. D'ailleurs il était déjà d'âge à se tirer d'affaire.

Le soir, à l'heure du campement, l'Enfant ne se retrouva pas. L'inquiétude de Marie et de Joseph dut être terrible, tempérée pourtant pas la connaissance qu'ils avaient de la personnalité de Jésus.

Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'entendaient étaient dans la stupéfaction, à cause de sa sagesse et de ses réponses. A cette vue, ses parents furent étonnés, et sa mère lui dit : « Pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard ? Voilà que votre père et moi, fort en peine, nous vous cherchions. » Et il leur dit : « Qu'aviez-vous donc à me chercher ? ne saviez vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Quant à eux, ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

s. LUC, 2, 40-50.

Ils revinrent à Jérusalem. Ils ne purent rebrousser chemin que le lendemain matin, et cette seconde journée fut employée tout entière à parcourir en

sens contraire la route de la veille. Ils arrivèrent pour coucher à la ville. Le troisième jour seulement, ils se mirent à la recherche dans les rues de la cité et dans le temple. C'est là enfin qu'ils trouvèrent Jésus.

Assis au milieu des docteurs. A l'intérieur des portiques qui entouraient la vaste enceinte du temple se trouvaient des locaux abrités, dans lesquels les docteurs se réunissaient pour converser et discuter entre eux et avec leurs disciples. L'Enfant était assis au milieu de ces hommes, non pour les instruire, ce qui n'était pas de son âge, mais pour les écouter et les interroger. Il y a des interrogations qui, à elles seules, décèlent la supériorité d'une intelligence. D'ailleurs, Jésus répondait aussi à ce que les docteurs lui demandaient, et il le faisait, sans étalage d'une science qui n'eût pas été à sa place, mais avec une sagesse, un à-propos, une mesure qui stupéfiaient les auditeurs.

Ses parents furent étonnés. Heureux, sans doute, de l'avoir retrouvé et fiers de le voir manifester tant de sagesse, ils attendirent la fin de l'instruction. Alors Marie fit entendre sa plainte maternelle, en vertu d'une autorité qu'elle sentait plus accusée, en la circonstance, que celle du père adoptif. Le pourquoi de Marie ne tombe pas sur l'attitude de l'Enfant au temple, elle a des raisons pour ne pas s'en étonner, mais sur la soustraction de sa présence depuis trois jours, sans nul avertissement préalable.

Votre père et moi. Avec une parfaite délicatesse, Marie fait intervenir celui qui passe aux yeux de tous pour le père de l'Enfant, et dont la vertu, le dévouement et la peine, aux heures d'angoisse, sont à la hauteur d'une telle paternité.

Aux affaires de mon Père. Marie a parlé d'un père, Jésus parle d'un autre. Ce Père, celui du ciel, a ses

affaires ; il a envoyé son Fils sur la terre pour les traiter. En vertu de ce mandat, Jésus se dérobera, quand il le faudra, à la tutelle de sa mère et de son père adoptif. Il vient de le faire, bien qu'encore enfant, dès sa première apparition légale dans la maison de son Père. En s'entretenant avec les docteurs, Jésus s'est donc occupé des affaires de son Père. C'est dire que l'entretien n'a pas été banal, mais que le divin Enfant, par ses interrogations et ses réponses, a dû attirer l'attention des sages d'Israël sur les questions qui intéressaient la gloire de Dieu, ses volontés, ses desseins, ses promesses et ce qu'il accomplirait un jour par son Messie.

Cette remarque de l'Enfant Jésus dénote en lui la pleine possession de se qu'on appelle sa « conscience messianique ». L'idée d'être le Messie ne lui est pas venue sur le tard. Dès ses premières années, il savait parfaitement ce qu'il était, pourquoi il vivait et ce qu'il avait à faire.

Ils ne comprirent pas. C'est Marie qui a livré ce détail avec une profonde humilité. Ni elle, ni Joseph n'ont compris alors la conduite de l'Enfant, pas plus que le sens de sa réponse. Après un tel aveu, la prétention de vouloir tout comprendre dans la conduite de Dieu serait bien naïve.

16. LA VIE DE JÉSUS A NAZARETH. — Jésus descendit avec eux, il vint à Nazareth et il leur était soumis. Sa mère conservait toutes ces choses en son cœur. Pour Jésus, il avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

s. LUC, 2, 51-52.

Il leur était soumis. Pendant près de vingt ans

encore, Jésus sera soumis à ses parents, dans la maison de Nazareth, comme il l'a été précédemment. L'incident de Jérusalem n'aura pas été une soustraction d'obéissance et d'égards, mais un acte de soumission à une autorité plus haute. Le Sauveur, continuant le rôle si brillamment inauguré au temple, pourrait désormais répandre sur le monde les trésors de sa divine sagesse, émerveiller l'humanité et travailler à la ramener à son Créateur. Il a mieux à faire, c'est d'obéir obscurément durant trente ans et de vivre dans un labeur pénible. Le Père en sera plus glorifié, les hommes plus utilement instruits et plus affectueusement encouragés.

Sa mère conservait toutes ces choses. Saint Luc le répète pour la seconde fois. Marie n'oubliait rien, méditait tout et raconta plus tard ce qui devait contribuer à l'honneur de son Fils.

Il avançait en sagesse. Il manifestait, en porportion de son âge, la sagesse que la divinité communiquait à sa sainte âme, mais il avançait réellement dans la connaissance expérimentale des choses. Il progressait effectivement en âge, ce qui n'est que normal, mais plus probablement en taille, suivant le texte grec. Enfin il devenait de plus en plus gracieux et aimable, aux yeux de Dieu, par les vertus qu'il pratiquait, et aux yeux des hommes, par sa manière de se comporter à leur égard. Comme dit saint Paul, il faisait paraître « sa bonté et son amour pour les hommes ». Tit., 3, 4.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE PUBLIQUE
DE NOTRE-SEIGNEUR

DÉBUTS DU MINISTÈRE PUBLIC

17. PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. —

La quinzième année de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant procurateur de Judée, Hérode tétrarque de Galilée, Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias tétrarque d'Abilène, sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur descendit sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert.

Il se mit à parcourir toute la région du Jourdain, prêchant un baptême de pénitence pour la rémission des péchés et disant : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. » Il était celui dont le prophète a dit : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face, pour préparer le chemin devant toi ; c'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers ; que toute vallée soit comblée, que toute montagne et toute colline soit abaissée ; que les chemins tortueux deviennent droits, que les sentiers raboteux s'aplanissent : tout homme verra alors le salut qui vient de Dieu. »

Il avait un vêtement en poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins ; pour nourriture, les sauterelles et le miel des bois. Les

hommes se rendaient vers lui de tout le pays de Judée, de Jérusalem et de toute la contrée qui avoisine le Jourdain. Ils étaient baptisés dans l'eau du Jourdain et confessaient leurs péchés.

La quinzième année de l'empire de Tibère César, Tibère, associé à l'empire en 765 (13 ap. J.-C.), ne succéda à Auguste qu'en 767 (15). Il datait ordinairement son règne de son association. Sa quinzième année tombe donc en 29 ou 30. Ponce Pilate était procureur de la Judée depuis l'an 26. Il y commandait des troupes auxiliaires, sous la haute autorité du légat de Syrie, rendait la justice avec droit de vie et de mort et surveillait la perception des impôts. — La Galilée, au nord de la Judée, l'Iturée, l'Abilène et la Trachonite, à l'est du Liban et au nord du Jourdain, formaient quatre divisions de royaume ou tétrarchies, gouvernées, la première par Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, deux autres par Philippe, son frère, et une dernière par Lysanias, descendant d'anciens princes du pays. — Le pouvoir religieux était aux mains d'Anne, ancien grand-prêtre de 6 à 15, et de Caïphe, son gendre, grand-prêtre en activité depuis l'an 18. Sous Hérode, le souverain pontificat avait abusivement cessé d'être à vie.

La parole du Seigneur descendit sur Jean. Pendant que Jésus préludait à son ministère par la vie obscure de Nazareth, Jean se préparait au sien dans le désert. C'est là qu'à la date si solennellement indiquée par saint Luc, l'ordre de commencer sa prédication lui fut donné par Dieu. Il s'en alla donc dans la vallée du Jourdain, non loin de Jéricho, à portée du fleuve et des sources, dans des lieux de facile accès pour les foules.

Un baptême de pénitence. Le grand obstacle au salut est le péché. Jean prêchait donc la pénitence,

c'est-à-dire le repentir, l'expiation des fautes et la correction des vices. Pour rendre sa parole plus significative, il l'accompagnait d'un acte symbolique. Il puisait l'eau et la versait sur les coupables repentants, signifiant par là que la pénitence doit purifier l'âme comme l'eau purifie le corps.

Le royaume des cieux est proche. Cette expression, le « royaume des cieux », représente toute une série d'idées qui d'ailleurs se rattachent intimement l'une à l'autre. Le royaume des cieux, c'est donc 1^o la manifestation du Messie sur la terre ; 2^o son règne spirituel sur les âmes ; 3^o la société fondée par lui pour procurer le service de Dieu en ce monde et le salut des âmes ; 4^o enfin le séjour céleste promis aux âmes fidèles. Jean parle ici de l'apparition imminente du Messie.

Voici que j'envoie mon ange. Isaïe, **40**, 3-5 et Malachie, **3**, 1, ont prédit le précurseur et décrit sa mission. De même que, pour faire une route, on redresse, on comble, on abaisse, on aplanit, selon le relief du sol, ainsi, pour que la grâce du salut arrive aux âmes, il faut supprimer devant celles-ci les obstacles qui viennent du péché et de tous les vices.

Il avait un vêtement. L'extérieur de Jean répondait bien à l'austérité de sa mission. L'étoffe de son vêtement était en poils de chameau. Cette étoffe s'appela cilice, parcequ'on la fabriquait surtout en Cilicie. Rude et solide, elle servait à vêtir les plus pauvres. Une ceinture de cuir retenait ce grossier vêtement.

La nourriture du précurseur était à l'avenant : du miel sauvage, recueilli dans le creux des arbres, et des sauterelles, mets dont les nomades se contentent en Orient, à défaut de mieux. Menant une telle vie, Jean avait droit de prêcher la pénitence. L'attente de grands événements, dans laquelle on vivait alors, rendait les hommes attentifs à la voix de Jean. On

accourait à lui de tous côtés et on se confessait publiquement coupable en se soumettant humblement au baptême symbolique. L'ébranlement n'était pas circonscrit ; il atteignait tout le pays, les régions à l'est du Jourdain et Jérusalem même.

Jean vit un grand nombre de pharisiens et de sadducéens qui venaient à son baptême, et il leur dit : « Race de vipères ! qui donc vous a appris à fuir devant la colère qui approche ? Faites de dignes fruits de pénitence, sans dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. Car je vous le dis : Dieu a le pouvoir de faire surgir de ces pierres des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Un grand nombre de pharisiens et de sadducéens. Ils représentaient deux grandes sectes juives. Les pharisiens outraient la loi religieuse, prétendaient l'observer méticuleusement, détestaient la domination romaine et attendaient un Messie qui fût un libérateur temporel. Les sadducéens, matérialistes et jouisseurs, accaparaient les honneurs et les profits et s'accommodaient fort bien d'un régime politique qui garantissait leur situation. Amenés par divers sentiments, un grand nombre de ces sectaires venaient au baptême de Jean.

Race de vipères. Jean ne craint rien, et son zèle ne ménage aucun orgueil. Les fourrés des bords du Jourdain fourmillent de redoutables vipères qui, pour échapper aux crues subites du fleuve, s'enroulent aux branches, à une grande hauteur, et se cachent dans les troncs. Jean remarque que, comme

ces reptiles, les sectaires cherchent à se dérober au jugement qui les menace. Qu'ils fassent une sincère pénitence, s'ils veulent être sauvés.

Nous avons Abraham pour père. Les Pharisiens escomptaient cette filiation comme une garantie assurée de salut, comme si les vertus du patriarche avaient dû suffire à préserver toute sa race. Les promesses faites par Dieu à Abraham ne pouvaient profiter qu'à ceux qui imitaient la fidélité d'Abraham. Dieu avait le droit de les transférer à d'autres, comme de fait il l'a exécuté. Montrant à l'assistance les galets qui couvraient le rivage, Jean signifiait à ses orgueilleux compatriotes que Dieu pouvait changer ces pierres en enfants d'Abraham ; à plus forte raison pouvait-il en faire autant de ces païens tant méprisés des Juifs. Le samedi saint, l'Église remercie Dieu d'avoir fait passer l'humanité entière à l'état de fils d'Abraham et à la dignité israélite. *Or. 4^e proph.*

La cognée est à la racine, le jugement divin approche, l'arbre israélite va être abattu, et ceux-là seuls échapperont qui produiront de bons fruits de vertu.

Les foules l'interrogeaient aussi et disaient : « Qu'avons-nous donc à faire? » Il leur répondait : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas, et que celui qui a des vivres fasse de même. »

Des publicains vinrent pour être baptisés et lui dirent : « Maître, qu'avons-nous à faire? » Et il leur dit : « N'allez pas au delà de ce qui vous est prescrit. » Des soldats l'interrogeaient aussi en ces termes : « Et nous, qu'avons-nous à faire? » Et il leur dit : « Ne vous permettez ni

violence, ni délation envers qui que ce soit, et contentez-vous de votre solde. »

Le peuple se persuadait et tous pensaient en eux-mêmes que Jean était peut-être le Christ. Mais à tous Jean adressait ces paroles : « Pour moi, je donne avec l'eau un baptême de pénitence ; mais celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi. Je ne suis pas digne de porter ses chaussures, ni d'en délier la courroie. C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu. Il a son van en main ; il nettoiera son aire et amassera le froment dans son grenier ; mais il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint pas. » Il adressait encore au peuple beaucoup d'autres exhortations.

S. MATTHIEU, 3, 1-12 ; S. MARC, 1, 1-8 ; S. LUC, 3, 1-18.

Qu'avons-nous donc à faire? Jean répond par un conseil de charité fraternelle. Cette charité, comme le rappellera le Sauveur dans la sentence du jugement, suppose à la fois l'amour de Dieu et l'amour du prochain, c'est-à-dire les deux commandements fondamentaux de la loi, et par voie de conséquence, tous les autres commandements. Elle ruine l'égoïsme, cause de tant de maux dans la vie morale et dans la vie sociale.

Des publicains vinrent pour être baptisés. Les publicains étaient les fonctionnaires chargés de percevoir les impôts de toute nature. Ils étaient odieux aux Juifs, bien que recrutés parmi eux pour la plupart. On leur en voulait de leurs malversations, si coutumières en Orient, et surtout de leur charge exercée au nom et au profit d'une puissance étrangère.

Qu'avons-nous à faire? Il y avait de bons publicains ; l'Évangile en mettra en scène un certain nombre. Ceux qui viennent à Jean veulent être de ceux-là. Le précurseur n'est ni un théoricien ni un révolutionnaire. Il recommande aux publicains de ne rien exiger au-delà de ce qui leur est prescrit. Tel est leur devoir d'état, et Dieu sera satisfait s'ils s'en tiennent là.

Des soldats l'interrogeaient aussi. Les Juifs d'Orient étaient exemptés du service militaire depuis Pompée, à cause de leur opposition au culte idolatrique prescrit aux soldats. En Judée, les garnisons se composaient donc d'étrangers, assez habituellement de Syriens, servant à titre d'auxiliaires. Les soldats qui viennent à Jean ne sont donc pas des Juifs, mais des étrangers désireux de servir le vrai Dieu, peut-être même de ceux qu'on appelait des prosélytes, et qui se rattachaient d'une certaine manière à la croyance et au culte des Juifs.

Contentez-vous de votre solde. Le conseil est analogue à celui qui a été adressé aux publicains : le simple devoir d'état, par conséquent, pas de ces violences auxquelles sont facilement portés les gens armés ; pas de délations, fructueuses aux dénonciateurs mais pernicieuses et souvent injustes envers les dénoncés ; pas de tentatives malhonnêtes pour augmenter aux dépens d'autrui une solde trouvée toujours trop faible.

Jean était peut-être le Christ. Sévère aux riches, indulgent aux petits, juste pour tous, le précurseur s'imposait à tous par sa grande autorité, au point qu'on se demandait s'il n'était pas le Christ, à cette époque où la nation l'attendait. Mais Jean ne permettait pas qu'on s'y trompât. Il en annonçait un autre tellement plus grand que lui, qu'il se jugeait indigne de remplir à son égard l'office du plus humble esclave.

C'est lui qui vous baptisera. Jean se regardait, non comme un maître, mais comme un préparateur. Son baptême avait grande vogue et portait d'heureux fruits. Il le déclarait être un simple baptême physique, *dans l'eau*, et il préconisait le baptême de celui qui allait venir, baptême spirituel, *dans l'Esprit Saint et dans le feu*, c'est-à-dire dans la grâce qui purifie, élève et sanctifie les âmes en les unissant à Dieu.

Il a son van en main. Le Messie sera en même temps souverain justicier ; il séparera le bien du mal, les justes des méchants, sur cette aire du monde et particulièrement de la Judée, où tout est confondu et où ceux qui devaient éclairer les autres ne savent que les égarer.

18. BAPTÊME DU SAUVEUR. — Alors Jésus vint de Nazareth, en Galilée, jusqu'au Jourdain, auprès de Jean qui baptisait tout le peuple, afin d'être aussi baptisé par lui. Jean s'en défendait en disant : « C'est à moi d'être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi ! » Mais Jésus lui répondit : « Fais comme je dis, car il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Jean le laissa faire. Quand Jésus fut baptisé, il remonta aussitôt de l'eau et se mit en prière. Alors les cieux s'ouvrirent, et il vit le Saint Esprit descendre sur lui sous la forme corporelle d'une colombe, et s'y arrêter. En même temps, une voix du ciel disait : « Tu es mon Fils bien-aimé, c'est en toi que je me complais. »

A ce début, Jésus avait environ trente ans.

s. MATTHIEU, 3, 13-17 ; s. MARC, 1, 9-11 ; s. LUC, 3, 21-23.

Alors Jésus vint de Nazareth. Jean prêchait et

baptisait depuis plusieurs mois déjà, quand Jésus quitta Nazareth, parut au bord du Jourdain, confondu avec tout le peuple, et demanda à Jean le baptême de pénitence. Le précurseur le reconnut parfaitement, ce qui donne à penser que tous deux s'étaient déjà rencontrés les années précédentes, peut-être à l'occasion des fêtes de la Pâque. Le premier mouvement de Jean fut de se refuser à baptiser Jésus, en qui il reconnaissait un supérieur bien au-dessus de lui. Mais il céda aussitôt très humblement, quand Jésus lui eut indiqué qu'il y avait là une chose juste, sage et bonne à accomplir, et un utile exemple à donner.

Alors les cieux s'ouvrirent. L'humiliation volontaire du Sauveur, qui se met officiellement au rang des pécheurs, est aussitôt suivie d'une glorification. Du ciel entr'ouvert descend le Saint Esprit, sous la forme visible d'une colombe, et il s'arrête au-dessus de Jésus. De son côté, le Père fait entendre sa voix, pour attester qu'il y a là son Fils bien-aimé. Ainsi la Sainte Trinité se manifeste dans ses trois personnes, pour accréditer la mission du Verbe incarné et répandre à nouveau tous ses dons sur sa sainte humanité.

Jean est seul témoin de cette manifestation. Une preuve sensible et authentique lui est ainsi fournie du caractère de Jésus. Il va s'en servir désormais pour attester au peuple que celui qu'il promettait est là, qu'il l'a vu et que, sous ses yeux, Dieu lui a rendu témoignage. La sagesse divinée ménage ainsi par degrés la lumière, afin que les cœurs soient préparés peu à peu à la recevoir sans être éblouis.

19. JÉSUS AU DÉSERT. — Jésus revint tout aussitôt du Jourdain, et l'Esprit Saint, dont il était rempli, le poussa au désert où il devait être

tenté par le démon. Il y jeûna pendant quarante jours et quarante nuits, et vécut au milieu des bêtes sauvages. Au bout de ce temps, il eut faim. Alors le tentateur s'approcha et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites à ces pierres de devenir des pains. » Mais Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Le démon le transporta alors dans la ville sainte, à Jérusalem, le plaça sur le pinacle du temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a donné des ordres à ses anges à votre sujet, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied à la pierre. » Mais Jésus lui dit : « Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Le démon le transporta encore sur une montagne élevée ; il lui montra en un instant tous les royaumes du monde avec leur splendeur, et il lui dit : « Je vous donnerai toute leur puissance et toute leur gloire ; car tout cela m'appartient et je le donne à qui je veux. Je vous donnerai tout, si vous vous prosterner devant moi et si vous m'adorez. » Jésus lui dit alors : « Arrière, Satan ! car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. »

Alors, quand toute la tentation fut terminée, le démon s'éloigna de lui pour un temps ; les anges s'approchèrent et se mirent à le servir.

S. MATTHIEU, 4, 1-11 ; S. MARC, 1, 12-13 ; S. LUC, 4, 1-13.

L'esprit Saint le poussa au désert. Jésus ne s'attarda pas aux bords du fleuve. Conduit par l'Esprit, c'est-à-dire par la volonté divine qui dirigeait sa conduite, il se rendit au désert de Juda, austère solitude à l'ouest du Jourdain, qu'habitaient seules les bêtes sauvages. Il avait ordre de s'y mesurer avec le démon. Il commença par s'y livrer à un jeûne absolu durant quarante jours, passant tout son temps dans la prière et la contemplation. Après ces quarante jours, son humanité affaiblie ressentit le tourment de la faim. Il permit alors au tentateur de s'approcher et de profiter de son épuisement physique pour entrer en lutte avec lui.

Si vous êtes le Fils de Dieu. En quel sens Satan entend-il ces paroles? S'agit-il pour lui du Fils même de Dieu, seconde personne de la Sainte Trinité, ou seulement d'une créature éminente dont Dieu veut se servir comme d'un instrument de choix pour l'accomplissement de ses desseins? Le Sauveur, qui a révélé sa tentation aux apôtres, ne l'a point expliqué. Il n'importe d'ailleurs. Satan sait que son empire doit être détruit. Divers indices lui donnent même à penser que le temps de sa défaite approche. Sa perspicacité naturelle ne le trompe pas sur ce point, bien que Dieu ne lui laisse pas tout voir ni tout entendre. Il craint néanmoins que ce Jésus de Nazareth ne soit l'envoyé de Dieu qu'il redoute, qui a été prédit par les prophètes et dont l'apparition imminente a été annoncée par Jean. Il va donc déployer toute sa ruse pour savoir s'il a en face de lui un homme ordinaire ou quelque être d'ordre supérieur, plus ou moins proche de la divinité.

Dites à ces pierres de devenir des pains. Le désert était rempli de pierres de toutes formes; quelques-unes ressemblaient à des pains. Si Jésus a la puissance divine à sa disposition, il n'a qu'un mot à dire et ces

pierres deviendront des pains pour rassasier la faim qui le tourmente. Jésus devait faire un miracle analogue et bien plus grand aux deux multiplications des pains. Ici, il se contente d'opposer au tentateur une parole du Deutéronome, **8, 3**. Quand le pain fait défaut, comme au désert du Sinaï, la parole de Dieu, sa puissance, peut fournir à l'homme la nourriture dont il a besoin. La réponse ne peut éclairer Satan sur la question qu'il a posée.

Le pinacle du temple. Au sud de l'esplanade du temple, le portique royal avait son sommet à 180 mètres au-dessus du Cédron, dont 68 mètres de constructions à pic. Josèphe dit qu'on ne pouvait regarder de cette hauteur sans être pris de vertige. C'est là probablement que Satan transporta le Sauveur. Lui rappelant que, selon la promesse divine, les anges devaient le porter dans leurs mains pour l'empêcher de souffrir de la chute, Ps. **90, 11, 12**, il l'invita, s'il était le Fils de Dieu, à se jeter en bas avec confiance. Il oubliait que Dieu n'a pas promis son secours à celui qui se jette présomptueusement et sans raison dans le péril. Jésus l'éconduisit en lui opposant une autre sentence des Écritures qui défend de tenter Dieu. Deut., **6, 16**, c'est-à-dire de le provoquer, en comptant sur ce qu'il n'a pas promis, pour agir follement ou méchamment.

Sur une montagne très élevée. Il n'y a pas de montagne du haut de laquelle on puisse voir en un instant tous les royaumes du monde. Mais Satan supplée par ses prestiges à ce qu'il ne peut montrer physiquement. Il ment effrontément quand il dit que toutes ces splendeurs lui appartiennent et qu'il les accorde à qui il veut. Sans doute, il a un certain pouvoir sur l'humanité dégénérée ; mais ce pouvoir est limité et il ne va pas jusqu'à évincer Dieu de son souverain domaine. « Au Seigneur est la terre et tout

ce qu'elle renferme, le monde et tous ceux qui l'habitent. » Ps. 23, 1.

Je vous donnerai tout. Satan ne fait plus allusion à la qualité de Fils de Dieu. Il semble renoncer à toute idée d'une présence de la divinité en Jésus ; autrement il n'aurait pas l'audace de lui adresser sa troisième proposition. Celui qu'il tente vient de refuser par deux fois de faire appel à la puissance divine. Est-ce sagesse ? Est-ce défiance ? En tout cas, peut-être serait-il l'instrument dont Dieu veut se servir pour restaurer son empire, ce Messie auquel il a été dit : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » Ps. 2, 8. Satan prend les devants ; il imagine que Jésus consentirait à être Messie pour son compte : « Je vous donnerai tout, lui dit-il, si vous vous prosternez devant moi et si vous m'adorez ». La proposition peut tenter une âme ambitieuse ; d'autres âmes ont capitulé à moins.

Arrière, Satan ! Cette fois, Jésus répond avec indignation, car Satan a attenté à la majesté divine. Sans s'en livrer lui-même, il emprunte encore sa réplique aux textes sacrés. Elle est décisive. Deut., 6, 13. Il n'y a pas à insister. Satan se retire, pas mieux renseigné qu'avant, mais profondément humilié. Il ne peut que se promettre de revenir à la charge ; on le verra fréquemment intervenir jusqu'à la mort du Sauveur.

La tentation ne pouvait aboutir. En Notre Seigneur, elle n'atteignait pas l'âme, mais restait au dehors. Néanmoins, le Sauveur voulut la subir pour humilier son ennemi, partager en tout notre condition et nous apprendre à nous-mêmes le secret de la résistance et de la victoire.

Les anges s'approchèrent. Jésus ne voulut pas recourir à eux pour l'entreprise téméraire que lui suggérait Satan. Il les laissa approcher quand la

lutte fut terminée. Ils servirent celui qui n'avait voulu servir que Dieu ; ils apportèrent la nourriture à celui qui avait refusé de changer les pierres en pain pour son seul usage.

20. TÉMOIGNAGES DE JEAN. — Voici le témoignage que Jean rendait sur Jésus ; il disait bien haut : « C'est celui dont je vous ai dit : Celui qui va venir après moi a été mis au-dessus de moi, car il était avant moi. »

Pour nous, nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce sur grâce. La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont l'œuvre de Jésus-Christ. Personne n'a jamais vu Dieu ; son Fils unique, qui habite dans le sein du Père, l'a lui-même fait connaître.

Voici ce que Jean attesta, quand les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui poser cette question : « Qui es-tu ? » Il fit sa déclaration sans détour. Il déclara : « Je ne suis pas le Christ. » On l'interrogea alors : « Quoi donc ? Es-tu Élie ? » Il dit : « Je ne le suis pas. » — « Es-tu le prophète ? » Il répondit : « Non. »

Ils lui dirent donc : « Qui es-tu ? afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés ; que dis-tu de toi-même ? » Il dit : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Dressez le chemin du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. » Or ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.

Le témoignage que Jean rendait sur Jésus. Pendant

que Jésus était au désert, Jean poursuivait son œuvre en rendant son témoignage sur Jésus. Il le faisait entendre bien haut. Celui qu'il annonçait lui était très supérieur, car il existait avant lui, non dans son humanité, postérieure à celle de Jean, mais dans sa personnalité divine, antérieure à tous les temps. Le précurseur se contentait d'affirmer, sans éclaircir un mystère qu'il n'avait pas mission de dévoiler.

Nous avons tous reçu de sa plénitude. Ici, l'évangéliste saint Jean jette un coup d'œil d'ensemble sur la vie du Sauveur pour en résumer les bienfaits. En Jésus est la plénitude de la vie divine ; de lui ont découlé sur les hommes des grâces sans nombre. Moïse a donné la loi, sans doute ; Jésus-Christ a donné ce qui est d'un tout autre prix, la grâce et la vérité, qui viennent directement de Dieu et associent les âmes à sa vie. Dieu est invisible à tout œil humain ; cependant, en se montrant et en se faisant connaître, le Verbe incarné a montré et fait connaître le Père, autant qu'il est possible. En sa personne, dit l'Église dans la préface de Noël, « nous connaissons Dieu visiblement ».

Voici ce que Jean attesta. A Jérusalem, on s'inquiétait du mouvement religieux suscité par Jean. Le sanhédrin avait droit d'en connaître. Il députa des prêtres et des lévites pour l'interroger ; car le précurseur était de famille sacerdotale. En lui demandant « Qui es-tu ? » on avait en vue la grande question qui préoccupait alors tous les esprits en Israël, celle du Messie ou Christ, l'Oint du Seigneur qui devait venir sauver le peuple. Jean alla droit au but : « Je ne suis pas le Christ ». S'il se fût donné pour tel, il aurait dû fournir des preuves ; mais quand un si saint homme répondait négativement, il n'y avait qu'à l'en croire sur parole.

Es-tu Élie ? Ce premier point élucidé, on tenait à

savoir qui il était. Élie, enlevé vivant, devait revenir « avant le jour de Iahvé, grand et redoutable ». Mal., 4, 5. Jean déclara n'être point Élie. Moïse avait dit : « Dieu te suscitera, du milieu de toi, un prophète tel que moi ». Deut., 18, 15. Jean déclara n'être point ce prophète. Il n'était qu'une voix, celle du précurseur annoncé par Isaïe, 40, 3. Ces questions s'expliquent, parce que les envoyés, en qualité de pharisiens, faisaient profession d'attendre anxieusement le libérateur promis.

Ils l'interrogèrent et lui dirent : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni le prophète? » Jean leur répondit : « Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se trouve quelqu'un que vous ne connaissez pas ; c'est celui qui doit venir après moi. Il a été mis au-dessus de moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. »

Ces choses se passèrent à Bethanie, de l'autre côté du Jourdain, où Jean baptisait.

Le lendemain, Jean vit venir à lui Jésus, et il dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais il fallait qu'il fût manifesté en Israël, et c'est pour cela que je suis venu baptiser dans l'eau. »

Et Jean rendit témoignage en ces termes : « J'ai vu l'Esprit descendre du Ciel sous forme de colombe, et il s'est reposé sur lui. Pour moi, je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a

envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : Celui sur qui tu verras descendre l'Esprit, celui sur qui il se reposera, c'est lui qui baptise dans le Saint Esprit. Or j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu. »

S. JEAN, 1, 15-34.

Pourquoi donc baptises-tu? Ils posent cette question parceque, se figurant le Messie comme un libérateur temporel, ils ne comprennent pas pourquoi son précurseur perd son temps à initier à la pénitence. A leur sens, il eût mieux fait de soulever les foules, pour préparer le mouvement politique qu'on attendait. Jean se contente de rappeler le caractère physique de son baptême, et révèle la présence, encore ignorée, de ce personnage supérieur avec lequel, s'il le juge bon, le sanhédrin se mettra en rapport. Jean baptisait alors non loin de Jéricho, en un endroit appelé Bethanie, « maison de la barque », où beaucoup plus probablement Bethabara, « maison du passage ».

Voici l'Agneau de Dieu. Quand Jésus se présente au Jourdain, Jean le désigne au peuple en l'appelant l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire celui que Dieu a envoyé au monde pour être la victime immolée en expiation des péchés des hommes. Voir Isaïe, 53, 7. C'est là sa caractéristique. Il s'est incarné pour racheter ; il sera un Messie souffrant et mis à mort.

Je ne le connaissais pas. Jean ne connaissait Jésus que d'une connaissance humaine, insuffisante pour lui rendre un témoignage officiel. Mais Jésus est venu à son baptême, et là, Dieu a manifesté sa présence et consacré ostensiblement la mission messianique qu'il conférait à son Fils. Jean a vu et entendu. Il

raconte maintenant ce dont il a été témoin et il atteste en conséquence que Jésus est le Fils de Dieu, le Sauveur qu'on attend.

21. VOCATION DES PREMIERS DISCIPLES. —

Le jour suivant, Jean se trouvait encore là avec deux de ses disciples. En voyant s'avancer Jésus, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples l'entendirent parler ainsi et suivirent Jésus. Mais Jésus se retournant et les voyant à sa suite, leur dit : « Que cherchez-vous? » Ils lui dirent : « Rabbi (ce qu'on traduit par ce mot : Maître), où demeurez-vous? » Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils allèrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.

Or André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui, après avoir entendu la parole de Jean, avaient suivi Jésus. Il rencontra tout d'abord son frère Simon, et lui dit : « Nous avons trouvé le Messie ! » (ce qui signifie : le Christ), et il le mena à Jésus. Jésus le regarda et lui dit : « Tu es Simon, fils de Jona : tu t'appelleras Céphas » (ce qui signifie : Pierre).

s. JEAN, 1, 35-42.

Le jour suivant. Il faut remarquer avec quel soin l'évangéliste saint Jean note les jours et les heures de ces premières rencontres avec le Sauveur. Ses souvenirs, même au déclin de l'âge, n'ont rien perdu de leur vivacité.

Venez et voyez. Jean est au bord du fleuve, quand Jésus arrive. Il le désigne comme l'Agneau de Dieu à deux de ses disciples, André et Jean, le futur évan-

géliste, qui aussitôt s'attachent à lui avec une simplicité parfaite. En le faisant, ils obéissent à l'indication du précurseur et aussi à une inspiration intérieure de Dieu. Peu après, André rencontre son frère, Simon, lui dit sans hésiter : « Nous avons trouvé le Messie » et le mène à Jésus. Ces hommes, de simples pêcheurs, sont donc préoccupés eux aussi de la grande question qui agite les plus doctes d'Israël. Ils vont droit au Sauveur dès qu'il leur est montré. Jésus, qui a la science des cœurs et de l'avenir, sait dès cet instant ce qu'il fera de Simon, le troisième seulement de ceux qui se mettent à sa suite. « Tu es Simon, lui dit-il ; tu t'appelleras Céphas », c'est-à-dire Pierre. Il change son nom avec autorité, pour le mettre en harmonie avec la fonction qui sera un jour attribuée au nouveau disciple.

22. DU JOURDAIN EN GALILÉE. — Le lendemain, il voulut s'en aller en Galilée, et il rencontra Philippe ; et Jésus lui dit : « Suis-moi. » Or Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre.

Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : « Nous avons trouvé celui dont il a été écrit par Moïse, dans la loi, et par les prophètes : c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. » Mais Nathanaël lui dit : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » Philippe lui dit : « Viens et vois. » Jésus vit venir à lui Nathanaël, et il dit de lui : « Voici un véritable Israélite, un homme sans artifice. » Nathanaël lui dit : « D'où me connaissez-vous ? » Jésus lui répondit : « Avant que Philippe t'appelât, tandis que tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »

Nathanaël lui répondit : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » Mais Jésus repartit : « Parce que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses. » Et il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. »

S. JEAN, 1, 43-51.

Il voulut s'en aller en Galilée. Les foules étaient venues à Jean au bord du Jourdain ; Jésus doit aller aux foules, et il part pour commencer son ministère en Galilée. Chemin faisant, il rencontre Philippe, un compatriote d'André et de Pierre. « Suis-moi », dit-il, et Philippe obéit.

Philippe, instruit par les autres disciples de ce qu'est Jésus, cherche à son tour à gagner Nathanaël, « Dieudonné », plus communément appelé Barthélemy ou « fils de Tholmaï ». Il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie, Jésus, fils de Joseph, de Nazareth ». Les disciples ignorent et ignoreront longtemps le secret de la naissance de Jésus ; mais ils sauront qu'il est de Nazareth. La petite ville n'avait pas été féconde en illustrations ; d'où la remarque primesautière de Nathanaël. Mais Philippe, pour le convaincre, emploie le bon argument : « Viens et vois. »

A cet homme hésitant, il faut un appel plus convaincant. Jésus le lui adresse sous forme de compliment gracieux : « Voilà un véritable Israélite, un homme sans artifice. » Nathanaël a conscience de mériter l'éloge et il s'étonne à bon droit d'être si bien connu d'un homme qu'il ne connaît pas.

Jésus lui répond : « Avant que Philippe t'appelât,

tandis que tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Nathanaël se rend compte que Jésus ne pouvait voir naturellement ce qui se passait sous le figuier, et cette clairvoyance surhumaine le convainc. Sa conclusion est aussitôt tirée : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël », c'est-à-dire le Messie attendu.

Tu verras de plus grandes choses. Nathanaël a cru sur une première épreuve ; le Sauveur lui promet qu'il sera témoin de bien plus grandes merveilles. Immédiatement, il en annonce une à ses premiers disciples. Autrefois, dans un songe, le patriarche Jacob avait vu une échelle qui allait de la terre au ciel, sur laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient, et au sommet de laquelle se trouvait Iahvé, Gen., 28, 12, symbole expressif des relations établies entre Dieu et l'homme. On cheminait sans doute alors dans le voisinage de Bethel, où Jacob avait eu ce songe, et le souvenir en revenait aux disciples. Le Sauveur leur promet avec insistance qu'eux aussi verront le ciel ouvert et les anges en descendre et y remonter pour le bien de l'homme. Mais c'est lui-même qui tiendra lieu d'échelle ; par son humanité, il établira la communication entre le ciel et la terre et les anges passeront par lui pour remplir leur office. En somme, il sera, comme le dit saint Paul, I Tim., 2, 5, « le seul médiateur entre Dieu et les hommes ».

Le Fils de l'homme. Cette appellation, qu'on rencontre déjà dans Daniel, 7, 13, 14, pour désigner un homme à part, le Messie futur, se lit 82 fois dans les évangiles, et c'est toujours le Sauveur qui se l'applique à lui-même. Sans doute, il entend par là revendiquer le caractère messianique auquel fait allusion l'ancien prophète. Mais il veut aussi se présenter comme le fils de l'humanité, l'homme par

excellence, et affirmer énergiquement la réalité de son incarnation. Il est homme véritable aussi réellement qu'il est vrai Dieu, et il tient à l'affirmer dès le début de son ministère.

23. LES NOCES DE CANA. — Trois jours après, des noces eurent lieu à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouvait ; Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Or le vin ayant fait défaut, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Jésus lui dit : « Femme, que voulez-vous de moi ? Mon heure n'est pas encore venue. »

Sa mère dit aux serviteurs : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il se trouvait là six urnes de pierre, pour l'ablution des Juifs ; elles contenaient chacune deux ou trois métrètes.

Jésus leur dit : « Emplissez d'eau les urnes, » et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus ajouta alors : « Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant. » Ils en portèrent. L'intendant goûta cette eau changée en vin. Il ignorait d'où il provenait ; mais les serviteurs le savaient bien, eux qui avaient puisé l'eau. Aussitôt l'intendant appela l'époux et lui dit : « On sert d'abord le bon vin, puis, après qu'on a bien bu, celui qui est moins bon ; toi, au contraire, tu as gardé le bon vin jusqu'à ce moment. »

Ce fut le commencement des signes de Jésus ; il le fit à Cana, en Galilée. Par là, il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

S. JEAN, 2, 1-12.

Des noces eurent lieu à Cana. Cana est à sept kilo-

mètres au nord-est de Nazareth. Jésus venait d'arriver du Jourdain avec ses cinq nouveaux disciples et on le savait dans le voisinage. Des noces se célébraient dans une famille de la petite localité, et cette famille était en relation étroite d'amitié avec Marie, par conséquent aussi avec Jésus. On s'empressa donc de l'inviter avec ses disciples.

Le vin ayant fait défaut. Les invités étaient en nombre, comme dans toute noce orientale. La famille n'avait pas hésité à les convier, sans trop calculer ses ressources, si bien qu'à un moment du repas le vin commença à faire défaut. Marie s'en aperçut, et, comme elle s'intéressait à cette famille amie, elle avertit Jésus de ce qui arrivait. Son avertissement discret était une requête, comme le suppose la réplique de Jésus.

Mon heure n'est pas encore venue. Le Sauveur répond à sa mère en lui disant : « Femme ! » appellation qui n'a rien que d'honorable en Orient, et dont il se servira encore à la croix. Il ajoute : « Que voulez-vous de moi ? » plus littéralement : Qu'y a-t-il à vous et à moi, c'est-à-dire, en quoi cela nous regarde-t-il, que nous importe ? Il y a là une locution hébraïque qui revient assez souvent dans la Bible et qui se prête à différentes nuances, depuis le refus absolu jusqu'à l'acquiescement courtois. Jésus remarque que son heure, l'heure où il doit exercer sa puissance miraculeuse et agir en Messie, n'est pas encore venue. La phrase pourrait se traduire interrogativement dans le texte grec : « Mon heure n'est-elle donc pas venue ? » N'est-ce pas le moment où précisément je vais opérer des miracles ? Si on lui garde sa forme négative, il faut en conclure que l'heure, qui n'est pas encore venue, est cependant avancée par considération pour Marie.

Faites tout ce qu'il vous dira. Marie comprend que

sa requête est exaucée. Le sens des paroles de Jésus était donc parfaitement clair pour elle. Elle commande aux serviteurs d'exécuter tout ce que Jésus leur dira, et elle attend avec confiance. On peut observer que, parmi les rares paroles de la Sainte Vierge consignées dans l'évangile, celles-ci : « Faites tout ce qu'il vous dira » sont les seules qui peuvent être considérées comme s'adressant à la généralité des hommes. Elles disent tout ce que la mère de Jésus peut désirer d'eux.

Emplissez d'eau les urnes. Les Juifs se faisaient une loi de se laver les mains avant de prendre leur repas. Près de l'endroit où se célébrait le festin, on avait eu soin de disposer six urnes de pierre pour cet usage. Chacune d'elles avait une capacité de deux ou trois métrètes, mesure grecque qui correspond à 38 litres 88. La contenance totale allait donc de 466 à 700 litres, d'autant que les urnes furent remplies jusqu'au bord. Jésus ordonna de remplir d'eau les urnes, et les serviteurs obéirent. Quand ce fut fait, Jésus dit simplement : « Puisez maintenant et portez à l'intendant. » Cet intendant, indispensable pour mettre de l'ordre dans un festin de noces, réglait tous les détails de la fête et dirigeait le service. Sur l'ordre du Sauveur on lui porta de ce liquide, eau changée en vin par la seule volonté de Jésus.

Tu as gardé le bon vin jusqu'à ce moment. Les serviteurs qui avaient puisé l'eau savaient fort bien qu'ils n'avaient pas mis du vin dans les urnes, et que cependant elles en étaient remplies. L'intendant crut à une surprise ménagée par l'époux, contrairement d'ailleurs aux règles alors en vigueur pour le service de la table. Il en fit naïvement la remarque : ce vin valait mieux que le précédent. Les serviteurs révélèrent le secret à tous. Il y avait assez de vin

miraculeux pour que chacun pût acquérir la conviction de son existence et de sa qualité.

Ce fut le commencement des signes. Ce jour-là, Jésus commença donc cette série de miracles qui devaient constituer les signes de sa mission. Il voulut que le premier fût opéré à la requête de sa mère, dans une cérémonie constitutive de la famille, pour procurer le superflu et l'agréable autant que le nécessaire, et en pliant les éléments naturels à sa volonté comme Dieu seul peut le faire.

En disant qu'il commença ce jour-là, l'évangéliste fait entendre que toute la vie de Jésus à Nazareth s'était écoulée dans les conditions communes. Ainsi se trouvent condamnés tous les récits de miracles attribués par les évangiles apocryphes à l'enfance et à la jeunesse du Sauveur.

Saint Jean note les deux effets principaux que produisit le miracle de Cana sur ceux qui en furent les témoins. Par là, Jésus manifesta sa gloire ; il fit éclater à la fois la bonté et la puissance surhumaines qui étaient en lui. En conséquence, ses disciples crurent en lui. Ils s'étaient mis à sa suite sur la parole de Jean ; Nathanaël avait été favorisé d'un appel plus extraordinaire ; mais le pouvoir miraculeux du Sauveur ne s'était pas encore manifesté à eux dans toute sa splendeur, comme à Cana. Ils en furent d'autant plus frappés que Jean n'opérait pas de miracles. A partir de ce jour, ils crurent fermement en Jésus.

PREMIÈRE ANNÉE DE MINISTÈRE

24. PREMIÈRE PAQUE A JÉRUSALEM. — Jésus descendit ensuite à Capharnaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils y demeurèrent quelques jours.

La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem. Il trouva dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et des changeurs assis. Il fit une sorte de fouet avec des cordes, les chassa tous du temple avec leurs brebis et leurs bœufs, répandit la monnaie des changeurs et renversa leurs tables, et dit à ceux qui vendaient des colombes : « Emportez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. » Quant à ses disciples, ils se rappelèrent ce qui est écrit : « Le zèle de votre maison me dévore. »

Avec sa mère, ses frères et ses disciples. De Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, centre beaucoup plus important et port très actif sur le lac de Tibériade. Sa mère l'accompagnait, comme elle le fera pendant ses courses apostoliques, avec d'autres pieuses femmes dévouées au service du Maître. Il avait encore avec lui ses frères et ses premiers disciples. Les frères dont il est ici parlé ne sont pas d'autres

enfants de Marie ni des fils de Joseph ; ce sont des cousins auxquels on donne ce nom de frères, conformément à l'usage constant de la langue hébraïque et d'autres langues orientales. Parmi ces cousins, quatre sont nommés dans les évangiles, Jacques, José ou Joseph, Simon et Jude, qualifiés de fils de Marie, sœur de la mère de Jésus et femme de Cléophas ou Alphée. Trois d'entre eux devinrent apôtres. Il y en avait probablement d'autres, dont plusieurs se montrèrent assez hostiles au Sauveur. La petite troupe demeura quelques jours à Capharnaüm.

Jésus monta à Jérusalem. On était alors au commencement de mars et la Pâque approchait. Jésus monta donc à Jérusalem avec ses compagnons, comme il avait coutume de le faire depuis sa douzième année. Aux fêtes précédentes, il avait été certainement choqué d'un grave abus qui profanait la sainteté du temple.

Les nombreux sacrifices que l'on offrait à l'occasion de la solennité nécessitaient des apprêts multiples. Pour la plus grande commodité des pèlerins et aussi le plus grand bénéfice des chefs du temple, on laissait les marchands de victimes installer et vendre leurs animaux à l'intérieur du grand parvis. D'autre part, comme les Juifs venus de l'étranger profitaient de leur présence pour s'acquitter de l'impôt dû au temple et que cet impôt ne pouvait être payé qu'en monnaie juive, des changeurs avaient été aussi autorisés à dresser leurs comptoirs pour le change de la monnaie étrangère. Toutes ces opérations n'allaient pas sans causer grand tumulte et grand bruit. La prière était devenue impossible dans le grand parvis, et parfois difficile dans les parvis réservés. De plus, marchands et changeurs entendaient réaliser des gains sérieux, sans parler des redevances à verser aux princes des prêtres. Ils exploi-

taient donc les pèlerins de leur mieux, sans égard aux règles de la justice.

Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. Jésus avait jadis travaillé dans le temple aux affaires de son Père. Il allait y travailler de nouveau, mais avec autorité. Faisant une sorte de fouet avec des cordes, il chassa les marchands, leurs bœufs et leurs brebis, renversa les tables et la monnaie des changeurs et commanda d'emporter les oiseaux. Personne ne résista. Il ne manqua pas de pieux Israélites qui souffraient de l'abus et se félicitèrent de l'exécution opérée par Jésus. Les autres marchands, qui n'avaient pas le privilège de vendre dans l'enceinte sacrée, ne furent pas les derniers à juger qu'il avait très bien fait. Les disciples, d'abord surpris de cette manifestation inattendue de sévérité, se rappelèrent un passage de l'Écriture qui la faisait pressentir. Ps. 68, 10. Jésus d'ailleurs exerçait un droit d'autant plus incontestable qu'il s'agissait de la maison de son Père.

Les Juifs l'interpellèrent donc en ces termes : « Quel signe nous montrez-vous qui vous autorise à agir de la sorte? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » Ils lui dirent : « On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous prétendez le relever en trois jours ! » Mais il parlait du temple de son corps. Lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent de ce qu'il avait dit, et ils crurent à l'Écriture et aux paroles qu'avait proférées Jésus.

Pendant qu'il était à Jérusalem, pour la Pâque, au jour de fête, beaucoup crurent en son nom à

la vue des miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun : il savait bien lui-même ce qu'il y avait en chacun.

S. JEAN, 2, 13-25.

Quel signe nous montrez-vous? Les Juifs, c'est-à-dire les membres du sanhédrin, se sentaient dans leur tort. En face de la multitude des pèlerins, approbateurs évidents de l'acte de Jésus, ils ne pouvaient rétablir les choses en état et ramener les marchands dans le temple. Néanmoins leur autorité avait été méconnue et il convenait d'en demander raison. Ils vinrent donc au Sauveur et lui demandèrent de qui il tenait l'autorité qui le faisait agir ainsi. Ce n'était pas du sanhédrin. S'il avait un ordre de Dieu, il était nécessaire qu'il en fournît la preuve.

Détruisez ce temple. Le sanhédrin s'étant scandaleusement dérobé à l'accomplissement d'un devoir très grave, Jésus s'était substitué à lui, comme eût pu le faire tout Israélite pieux et énergique. Il n'a donc pas à se justifier devant les seuls coupables. Néanmoins il consent à fournir une preuve, mais il pose une condition fort embarrassante : « Détruisez ce temple, je le relèverai en trois jours. » Il parle énigmatiquement, à la manière orientale, du temple de son corps. Les Juifs le détruiront en effet, et il le relèvera en trois jours. Sa résurrection sera la grande preuve qu'il donnera aux Juifs et au monde de sa mission divine. Les disciples ne comprennent pas ; le sens de cette réponse ne leur apparaîtra qu'après l'événement.

On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple. Les Juifs comprennent-ils mieux que les disciples? S'ils

comprennent que Jésus parle de son corps, ils sont bien empêchés pour le moment, de réaliser la condition qu'il réclame. Ils ne peuvent songer à le mettre à mort, en présence de tout ce peuple qui l'approuve, et de ceux qui savent ce que Jean a dit de lui.

Ils préfèrent se rabattre sur l'idée du temple de pierres. Hérode avait commencé la restauration de l'édifice la dix-huitième année de son règne, l'an 20 av. J.-C. Le travail, encore inachevé, devait se poursuivre jusqu'en 64. Comment admettre qu'un particulier put, en trois jours, exécuter une œuvre pareille? Mais déjà, parler ainsi du temple était, aux yeux des Juifs, un blasphème digne de châtiement. Impuissants à sévir, pour le moment, les Juifs garderont au fond du cœur la parole de Jésus et la feront rappeler devant le tribunal qui le condamnera. L'incident se termine sans qu'on n'ose rien entreprendre contre le Sauveur.

Beaucoup crurent en son nom. Jésus fit des miracles à Jérusalem pendant les jours de la Pâque. L'évangéliste n'en a pas consigné le récit détaillé ; mais ces miracles gagnèrent au Maître des disciples. Cependant il ne se fiait pas à eux. Avec la connaissance qu'il possédait du plus intime des cœurs, il voyait bien que ces adhésions n'avaient rien de ferme. Ce que la plupart espéraient trouver en lui, c'était un Messie temporel, un libérateur politique. Or il ne voulait à sa suite que des hommes capables de comprendre et d'accepter sa mission purement spirituelle.

25. ENTRETIEN AVEC NICODÈME. — Un pharisien, appelé Nicodème, prince des Juifs, vint trouver Jésus la nuit et lui dit : « Maître, nous

savons que vous êtes venu de Dieu pour enseigner ; car personne ne peut opérer les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis : Si l'on ne renaît une seconde fois, on ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui dit : « Comment peut-on naître quand on est vieux ? Peut-on entrer de nouveau dans le sein de sa mère et renaître ? » Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je te le dis, si l'on ne renaît par l'eau et le Saint-Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair, est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne donc pas si je t'ai dit : Il vous faut naître de nouveau. Le vent souffle où il veut ; tu entends le bruit, sans savoir d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Un pharisien, appelé Nicodème. Ce pharisien est prince des Juifs, c'est-à-dire membre du sanhédrin. Sans s'émouvoir de l'opposition naissante de ses collègues, il se sent attiré vers Jésus et cherche à se procurer un entretien avec lui. Mais il n'ose se compromettre et vient la nuit. Plus tard, il saura protester devant le sanhédrin et ensuite s'occuper de la sépulture du Sauveur.

Jésus le reçoit volontiers et Nicodème fait aussitôt profession de reconnaître la mission divine du Sauveur et d'en voir la preuve dans les miracles qu'il vient d'opérer.

Si l'on ne renaît une seconde fois. Jésus veut éclairer cette âme de bonne volonté ; mais pour ne pas laisser Nicodème s'égarer en vaines discussions, il prend lui-même la direction de l'entretien. La première

question qui se pose dans l'esprit du pharisien, c'est assurément celle du royaume de Dieu que doit établir le Messie, de sa nature, de ses conditions, de son extension. Jésus déclare donc tout d'abord qu'on n'y peut entrer sans naître de nouveau. Il emploie le langage imagé qui est familier aux Orientaux. Le bon Nicodème fait ici preuve de cette naïveté dont l'idée est restée attachée à son nom. Jésus va le remettre sur la voie.

Si l'on ne renaît par l'eau et par le Saint Esprit. Pour entrer dans le royaume, qui est spirituel, il faut une condition d'ordre spirituel. Jean a esquissé cette condition par son baptême dans l'eau. Jésus conservera le rite, mais à l'eau, qui n'engendre rien, il ajoutera le Saint-Esprit, qui engendre la vie spirituelle. Car de l'Esprit naît l'esprit, comme de la chair naît la chair. Voilà donc la seconde naissance dont il s'agit, c'est une naissance selon l'esprit.

Une comparaison va éclairer cette doctrine. Chacun peut entendre le bruit du vent et ainsi se convaincre de sa réalité, sans savoir pourtant d'où il vient, où il va et où le dirige son caprice. De même l'homme né de l'Esprit accomplit des actes dont on peut se rendre compte, mais sans savoir de quelle manière l'Esprit procède dans son action. La vie spirituelle n'est donc pas seulement une théorie à comprendre et à discuter, c'est avant tout un fait à admettre.

Nicodème repartit : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? » Jésus répondit : « Tu es docteur en Israël et tu ignores ces choses ! En vérité, en vérité, je te le dis, nous parlons de ce que nous savons, et nous attestons ce que nous avons vu ; mais, vous autres, vous n'acceptez pas notre témoignage. Je vous ai parlé des choses de

la terre, et vous ne croyez pas ; comment donc croirez-vous, si je vous parle des choses du ciel ? Car personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel ; et de même que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle.

» Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. Et si Dieu a envoyé son Fils dans le monde, ce n'est pas pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé, celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, voici l'objet de ce jugement : La lumière est venue en ce monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière ; car leurs œuvres étaient mauvaises, et quiconque fait le mal déteste la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, de telle sorte que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. »

S. JEAN, 3, 1-21.

Comment ces choses peuvent-elles se faire ? Nicodème est dérouté par ces révélations. Cette vie par l'Esprit lui paraît chose incompréhensible et inouïe. Jésus est obligé de souligner son ignorance, étrange pour un docteur en Israël. Car les prophètes ont parlé de cette transformation intérieure que l'Esprit doit

opérer dans les âmes. Ezech., **11**, 19 ; **36**, 25, 26 ; Zach., **13**, 1. Il se met alors à lui expliquer le plan du salut dans un entretien dont saint Jean ne reproduit que les grandes lignes, mais dont le résumé est plein de clartés merveilleuses.

1^o Le témoin de la doctrine. — Jésus parle ici au pluriel, non qu'il y ait deux personnes en lui, mais parce que son humanité témoigne en même temps que sa divinité : *nous parlons, nous savons, nous attestons, nous avons vu*. La source de la science du Sauveur remonte donc toujours à Dieu même, et il n'atteste rien qu'il ne connaisse excellemment. Dieu parle en lui et par lui, et en tant qu'homme il transmet ce que Dieu révèle.

2^o Les auditeurs. — *Vous n'acceptez pas notre témoignage*, constatation qui, à travers Nicodème, vise le sanhédrin et tous les docteurs juifs. Jésus a parlé des choses de la terre, de cette vie nouvelle qui fait entrer dans le royaume de Dieu ; on ne le croit pas. Comment donc le croira-t-on s'il parle des choses encore plus mystérieuses du ciel ? Et pourtant, nul ne peut parler pertinemment de ces choses que celui qui est descendu du ciel. On devrait donc le croire.

3^o Les grands mystères. — Jésus a parlé de l'Esprit ; il évoque maintenant la pensée du Père qui a envoyé son Fils en ce monde. Ce Fils est devenu Fils de l'homme par l'incarnation. Pour assurer la rédemption de l'humanité, il sera un jour élevé comme le serpent d'airain. Cette incarnation et cette rédemption par la croix ont été voulues par l'amour du Père pour que, en croyant au Fils, on obtienne la vie éternelle.

4^o Le jugement. — Le Fils ne vient pas maintenant comme juge, mais comme sauveur. Celui qui croit en lui n'a rien à redouter du jugement futur et

il ne craint pas de paraître au grand jour, parce qu'il agit avec Dieu. Au contraire, celui qui se détourne de la lumière venue en ce monde et se cache pour qu'on ne le voit point agir, est déjà jugé et condamné. Le jugement futur ne fera que ratifier la sentence au devant de laquelle il est allé.

Nicodème reçut cet enseignement et en conserva le fidèle souvenir. Il devint un disciple de Jésus, sinon intrépide, du moins assez fidèle et assez convaincu pour savoir se montrer aux moments critiques.

26. SÉJOUR EN JUDÉE. — Jésus vint ensuite avec ses disciples dans la terre de Judée. Il y séjourna avec eux et il baptisait.

Quant à Jean, il baptisait à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau. On y venait et on s'y faisait baptiser ; car Jean n'avait pas encore été mis en prison.

Or les disciples de Jean et les Juifs eurent ensemble une discussion, au sujet de la purification. Ils vinrent donc à Jean et lui dirent : « Maître, celui qui était avec vous, de l'autre côté du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, voici maintenant qu'il baptise et que tous vont à lui. » Jean leur répondit : « L'homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui possède l'épouse, est l'époux : mais l'ami de l'époux, qui est là et l'entend, est rempli de joie à la voix de l'époux : c'est cette joie qui m'a été accordée tout entière. Maintenant il faut qu'il croisse et que je diminue. »

» Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui vient de la terre appartient à la terre et parle de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ; il atteste ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu, mais personne n'accepte son témoignage. Celui qui a accepté son témoignage a attesté que Dieu est véritable. Celui que Dieu a envoyé profère les paroles de Dieu, car Dieu ne mesure pas le don qu'il fait de l'Esprit : le Père aime le Fils, et il a tout mis entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui est incrédule vis-à-vis du Fils, n'aura pas la vie : sur lui demeure la colère de Dieu. »

S. JEAN, 3, 22-36.

Jésus vint ensuite dans la terre de Judée. Après les solennités de la Pâque, le Sauveur ne retourna pas de suite en Galilée. Il séjourna en Judée et y baptisa, sans doute par le ministère de ses disciples, et d'un baptême de pénitence semblable à celui de Jean. Celui-ci d'ailleurs continuait à baptiser aussi à Ennon, localité de la vallée du Jourdain où se trouvaient beaucoup de sources.

Les disciples de Jean et les Juifs. Dans le texte grec, il n'y a qu'un seul Juif. C'était sans doute un homme de Judée qui parla à des disciples de Jean du baptême que donnait Jésus. Les disciples, pleins de zèle pour l'honneur de leur maître, discutèrent d'abord avec le Juif sur la valeur des deux baptêmes, et vinrent avertir Jean de ce qui se passait, en ajoutant que tous allaient à Jésus.

Il faut qu'il croisse et que je diminue. Jean avait la conscience trop nette de sa mission pour s'émouvoir de ce qu'on lui rapporta. Il entendait s'en tenir à

l'ordre qui lui était venu d'en haut. Il rappela donc à ses disciples qu'il n'avait été envoyé que comme précurseur. Il se comparait à ce personnage, l'ami de l'époux, qui servait d'intermédiaire entre les fiancés avant leur mariage et veillait à la bonne ordonnance des fêtes nuptiales. Sa récompense la plus douce consistait à jouir du bonheur des deux époux quand ils se rencontreraient, et ensuite de s'effacer devant eux. Jean avait eu la joie d'entendre la voix de l'époux, du Christ venu au milieu de l'humanité ; il n'avait plus qu'à s'effacer et disparaître. Son désintéressement était héroïque.

Qui croit au Fils a la vie éternelle. Pour convaincre ses disciples et les détacher de lui, Jean leur chante la gloire du Christ, qui vient du ciel, qui est au-dessus de tous, qui atteste ce qu'il a vu, bien qu'on ne veuille pas recevoir son témoignage, qui a reçu tout pouvoir du Père, et qui assurera la vie éternelle à ceux qui croiront en lui, tandis que la colère de Dieu frappera les incrédules. Ce sont là des pensées analogues à celles que le Sauveur a exposées à Nicodème. Éclairé par cet Esprit que Dieu donne sans mesure, le précurseur connaît mieux que personne le caractère et la mission du Christ.

27. EMPRISONNEMENT DE JEAN. — En ce même temps, le tétrarque Hérode, se voyant repris par Jean au sujet d'Hérodiade, femme de son frère, et de tous les autres forfaits qu'il avait commis, ajouta au reste l'incarcération de Jean.

s. LUC, 3, 19-20.

L'incarcération de Jean. Le terme de la mission de Jean était arrivé. Il avait montré le Messie ; il ne lui

restait plus qu'à couronner sa courte carrière par l'emprisonnement et le martyre.

Le tétrarque de Galilée, Hérode Antipas, était un prince ambitieux et rusé, qui vivait dans la débauche. Marié d'abord avec la fille du roi arabe, Aréas, il se prit de passion pour Hérodiade, femme de son frère Philippe, différent d'un autre frère appelé aussi Philippe et tétrarque de l'Iturée. Philippe divorça et Hérode contracta avec Hérodiade une union doublement criminelle. Jean éleva la voix pour protester contre le scandale. A l'instigation d'Hérodiade, Hérode le fit saisir et emprisonner dans la forteresse de Machéronte, à l'est de la mer Morte.

28. ENTRETIEN AVEC LA SAMARITAINE. —

Cependant les pharisiens apprirent que Jésus faisait plus de disciples et baptisait plus que Jean (bien que ce ne fût pas Jésus qui baptisât, mais ses disciples) ; sitôt que Jésus en fut informé, il quitta la Judée et partit de nouveau pour la Galilée. Or il lui fallait passer par la Samarie.

Il vint donc dans une ville de Samarie, qui est appelée Sichar, près du domaine que Jacob donna à son fils Joseph. Là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit simplement sur le bord du puits. C'était environ la sixième heure. Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » (Car ses disciples étaient partis à la ville pour acheter des aliments). Mais cette femme de Samarie lui dit : « Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme de Samarie? » Car les Juifs n'ont pas de rapports avec les Samaritains. Jésus lui répondit : « Si tu

connaissais le don de Dieu, et quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire, c'est toi peut-être qui le lui eusses demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » La femme lui dit : « Seigneur, vous n'avez rien pour en tirer, et le puits est profond. D'où avez-vous donc de l'eau vive? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, lui qui nous a donné ce puits, après en avoir bu lui-même, et ses fils, et ses troupeaux? »

Jésus lui répondit : « Si on boit de cette eau, on aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; bien plus, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. » La femme lui dit : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, pour que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus en puiser ici. » Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens ici. » La femme répondit : « Je n'ai pas de mari. » Jésus lui dit : « Tu as raison de dire : Je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari, tu as dit vrai. » La femme lui dit : « Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que Jérusalem est l'endroit où il faut adorer. »

Il quitta la Judée. L'activité croissante de Jésus et de ses disciples en Judée porta bientôt ombrage aux pharisiens de Jérusalem. Pour ne pas se commettre avec eux dès le début de son ministère, le Sauveur partit pour la Galilée en passant par la Samarie. Les Juifs ne traversaient pas volontiers ce

territoire, à cause de l'hostilité violente des Samaritains à leur égard. Pour aller d'un pays à l'autre et traverser la Palestine, ils préféraient le chemin de la Pérée, à l'est du Jourdain. Jésus avait ses desseins pour aborder le pays inhospitalier des Samaritains.

Là était le puits de Jacob. Jésus arriva près de la petite cité de Sichar, célèbre par le voisinage des lieux qui rappelaient Jacob et Joseph. Il était midi, la chaleur accablait les voyageurs en cette saison avancée du printemps. Jésus fatigué s'assit à l'ombre, au bord du puits de Jacob, pendant que ses disciples allaient aux provisions.

Donne-moi à boire. Bientôt, une femme de la ville arrive pour puiser de l'eau et Jésus lui demande à boire. Celle-ci s'étonne ; car tous savent qu'un Juif ne parle jamais à un Samaritain. Jésus part de là pour élever les idées et les désirs de cette femme. Il lui fait entrevoir « le don de Dieu », « l'eau vive » qu'il peut lui donner. La Samaritaine, comme naguère Nicodème, prend les paroles du Sauveur dans le sens le plus matériel. Elle remarque qu'il n'a rien pour tirer l'eau du puits profond, et que sans doute il n'est pas plus grand que Jacob, qui a creusé ce puits.

Seigneur, donnez-moi de cette eau. Jésus répond que l'eau du puits ne désaltère que pour un temps, mais que celle qu'il promet doit désaltérer pour toujours, « pour la vie éternelle ». La femme ne cesse pas de penser à une eau ordinaire. Elle en demande pour ne plus avoir soif et n'être pas obligée de venir si péniblement en puiser au puits. Elle ne comprend rien aux choses surnaturelles, parce que le péché est dans son cœur. Le Sauveur va donc éveiller sa conscience et se révéler à elle, comme il a fait pour Nathanaël, et lui dévoilant un secret qu'un étranger ne peut naturellement connaître.

Va, appelle ton mari et reviens ici. La Samaritaine réplique qu'elle n'a pas de mari. Elle ne se livre pas et ne dit qu'une partie de la vérité. Le Sauveur alors, seul à seule avec elle, découvre la plaie morale qui déshonore sa vie. Aussitôt, la malheureuse ouvre les yeux et reconnaît le prophète. Puis, avec une habileté toute féminine, elle transporte la question sur un point moins pénible pour elle. Autrefois, les Samaritains, évincés par les Juifs au moment de la reconstruction du temple après la captivité, s'étaient bâti un sanctuaire sur le mont Garizim et y rendaient leur culte à Iahvé. Mais ce culte était regardé par les Juifs comme schismatique et illégitime. Il y avait en conséquence une antipathie irréductible entre Juifs et Samaritains. C'est à quoi la femme fait illusion. Malgré ses désordres, elle s'intéresse vivement à cette question religieuse, puisque se trouvant en face d'un prophète, elle la pose immédiatement devant lui.

Jésus lui dit : « Femme, crois-moi, l'heure arrive où ce n'est plus sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas : nous, nous adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure arrive, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car le Père en cherche de tels pour l'adorer. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » La femme lui dit : « Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) va venir ; lors donc qu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses. » Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

Au même instant, ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient qu'il parlât avec une femme. Personne pourtant ne dit : « Que demandez-vous, et pourquoi parlez-vous avec elle ? » Quant à la femme, laissant là sa cruche, elle s'en alla dans la ville et dit aux hommes : « Venez voir quelqu'un qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce point le Christ ? » Ils sortirent donc de la ville et vinrent à lui.

Les vrais adoreurs. Sans s'attarder aux discussions du passé, Jésus tranche le débat en annonçant que bientôt les deux temples ne seront pas plus nécessaires l'un que l'autre. Il observe cependant que les Juifs ont un double avantage sur les Samaritains. Tout d'abord, ils savent ce qu'ils adorent, et ensuite c'est d'eux que doit venir le salut. A partir de ce moment, « les vrais adoreurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Ces paroles excluent tout culte purement formaliste ou simplement figuratif, mais non le culte extérieur animé par l'esprit intérieur et fondé sur la vérité. Le Sauveur lui-même a pratiqué ce culte et les apôtres l'ont imité.

Je sais que le Messie va venir. La Samaritaine est incapable de serrer de près une discussion. Sans contredire son interlocuteur, elle renonce à le suivre et déclare s'en remettre au Messie, qui va venir et enseignera toutes choses. « Je le suis, moi qui te parle », lui dit Jésus. Elle ne semble pas prêter autrement d'importance à cette déclaration ; en tout cas, elle ne veut pas s'en rapporter à son seul jugement. Elle court à la ville et s'écrie : « Venez voir quelqu'un qui m'a dit tout ce que j'ai fait ». C'est évidemment ce qui l'a frappée le plus profondément, bien qu'elle n'ait pas eu l'air d'y attacher grande importance.

Elle ajoute, sans vouloir se compromettre par une affirmation trop catégorique : « Ne serait-ce point le Christ ? »

Pendant ce temps, ses disciples lui faisaient cette invitation : « Maître, mangez. » Mais il leur dit : « J'ai pour me nourrir un aliment que vous ne connaissez pas. » Ses disciples se disaient donc l'un à l'autre : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? » Jésus leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas : Quatre mois encore et c'est la moisson ? Et moi je vous dis : Levez les yeux et voyez les campagnes : elles sont déjà blanches pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit sa récompense, et recueille du fruit pour la vie éternelle, de sorte que la joie est en même temps pour celui qui sème et pour celui qui moissonne. Car ce qu'on dit est bien vrai : C'est l'un qui sème, c'est l'autre qui moissonne. Moi-même je vous envoie moissonner ce que vous n'avez pas travaillé. D'autres ont travaillé, et vous, vous n'avez qu'à entrer dans leurs travaux. »

Baucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui, sur la parole de la femme qui rendait ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Lors donc qu'ils furent arrivés jusqu'à lui, ils le prièrent de rester dans le pays. Il y demeura deux jours, et un bien plus grand nombre crurent en lui à la suite de ses entretiens. Et ils disaient à la femme : « Maintenant ce n'est plus sur ta parole que nous croyons, car nous-mêmes nous avons

entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Deux jours après, il partit de là pour s'en aller en Galilée.

S. JEAN, 4, 1-42.

Levez les yeux et voyez les campagnes. Cependant les disciples étaient revenus de la ville avec leurs provisions. Ils trouvèrent le Maître en colloque avec la Samaritaine et s'en étonnèrent ; car jamais un docteur juif ne s'attardait à instruire une femme ; c'eût été pour lui du temps perdu. Sans exprimer leur étonnement, ils invitèrent Jésus à manger. Mais il leur répondit qu'il avait une nourriture qu'ils ignoraient, et ils en conclurent que quelqu'un peut-être lui avait apporté à manger.

Il leur expliqua alors que sa nourriture était de nature supérieure ; le premier besoin de sa vie était de faire la volonté de son Père. Puis, en vue de leur formation apostolique, il leur expliqua les conditions dans lesquelles s'exercera leur ministère. L'œuvre à laquelle ils prendront part demandera du temps. Il en sera d'elle comme de la moisson. En Palestine, on sème de la seconde quinzaine d'octobre jusqu'en décembre, et l'on moissonne dès la fin de mars. On peut donc dire couramment à l'époque des semailles : « Encore quatre mois et c'est la moisson ».

Or, au point de vue spirituel, les campagnes sont blanches et couvertes d'épis mûrs pour la moisson. Les disciples vont moissonner ; mais avant eux d'autres ont semé : ce sont les anciens prophètes et plus récemment Jean-Baptiste. La joie de la récompense devra donc être partagée par tous les ouvriers, par les premiers aussi bien que par les derniers. Le Sauveur prend soin ainsi que ses disciples ne s'attribuent pas la gloire du succès. Tous les ouvriers évangéli-

ques sont solidaires ; ceux-ci sèment pour que d'autres moissonnent, ceux-là moissonnent parce que d'autres ont semé.

Beaucoup de Samaritains crurent en lui. A la parole de la femme, les hommes de Sichar vinrent jusqu'à Jésus et le prièrent de faire un séjour chez eux. Le Sauveur y consentit et passa deux jours au milieu d'eux. Ses entretiens leur profitèrent. Quand il partit, ils saluaient en lui le Sauveur du monde. La semence était jetée en Samarie ; les apôtres viendront un jour, après la résurrection, recueillir une abondante moisson. Act., 8, 4-17.

29. PRÉDICATION EN GALILÉE. — Sous la conduite de l'Esprit, Jésus était parti pour la Galilée, après que Jean avait été mis en prison. Il déclarait lui-même qu'un prophète n'est pas en honneur dans son pays. Mais il se mit à prêcher l'Évangile du royaume de Dieu : « Le temps est accompli, » répétait-il, « le royaume de Dieu est arrivé : faites pénitence et croyez à la bonne nouvelle ! » Sa réputation se répandit dans toute la région, et les Galiléens lui firent accueil ; car ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem, quand ils y étaient allés au jour de la fête. Pour lui, il enseignait dans leurs synagogues, et tous le louaient à l'envi.

Sous la conduite de l'Esprit. Jésus obéit toujours à l'impulsion divine. Il reparaît donc en Galilée, bien qu'il sache lui-même qu'on n'est pas prophète dans son pays. Les habitants d'une région supportent difficilement qu'un des leurs s'élève au-dessus d'eux. Ils le jalouent, le dénigrent et mettent leur point

d'honneur à se dérober à son influence. Néanmoins, Jésus commence à parcourir la Galilée, en annonçant le royaume de Dieu, en prêchant la pénitence, en propageant la bonne nouvelle, c'est-à-dire l'évangile.

Il enseignait dans leurs synagogues. On ne pouvait se rendre au temple que de loin en loin, et d'ailleurs le temple ne servait qu'au culte et à la prière. Dans chaque centre de population, il y avait au moins une synagogue, édifice dans lequel on se réunissait pour prier et entendre la lecture et l'explication de la loi et des prophètes.

Les réunions principales avaient lieu le jour du sabbat. Après la lecture de la loi et des prophètes, le président de la synagogue donnait la parole à quelqu'un qu'il jugeait capable d'instruire et d'édifier l'assistance. Jésus profitait des invitations qu'on lui adressait pour se faire entendre, et sa parole était fort goûtée.

Il vint de nouveau à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or un officier royal avait son fils malade à Capharnaüm. Quand il eut appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, l'officier s'en alla le trouver, et le suppliait de descendre et de guérir son fils, car celui-ci était sur le point de mourir. Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. » L'officier repartit : « Seigneur, descendez avant que mon fils ne meure. » Jésus lui dit : « Va, ton fils est sauvé. » Cet homme crut à la parole que lui dit Jésus et il se mit en route.

Il descendait déjà, quand les serviteurs accoururent à sa rencontre et lui apportèrent la nou-

velle que son fils était guéri. Il leur demandait donc à quelle heure il s'était mis à aller mieux. Ils lui dirent : « C'est hier, à la septième heure, que la fièvre l'a quitté. » Le père reconnut que c'était précisément l'heure où Jésus lui avait dit : « Ton fils est sauvé » ; et il crut, lui et toute sa famille. Ce fut le second miracle que fit Jésus, à son retour de Judée en Galilée.

S. MATTHIEU, 4, 12 ; S. MARC, 1, 14-15 ; S. LUC, 4, 14-15 ; S. JEAN, 4, 43-54.

Il vint de nouveau à Cana de Galilée. Jésus se trouvait à Cana, d'où le bruit de son premier miracle s'était répandu jusqu'à Capharnaüm. Là, un officier des troupes du roi Hérode avait son fils gravement malade. Bien qu'il ne fût pas juif, ce qu'il avait entendu dire de Jésus lui inspira la pensée de recourir à lui et de le prier de venir guérir son fils. Le Sauveur lui fit un premier accueil assez peu encourageant. « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, dit-il, vous ne croyez pas. » La foi est en effet nécessaire pour mettre en mouvement la puissance miraculeuse. Elle ne fait pas les miracles, elle les obtient.

L'officier avait la foi, et sa foi fut assez forte pour triompher de l'apparente répugnance du Sauveur. C'est ce que Jésus voulait. « Va, dit-il, à l'officier ton fils est sauvé. » Le père crut encore à l'efficacité de cette parole, dont il ne voyait pas le résultat, et il repartit. En route, il rencontra ses serviteurs, qui lui apportaient la bonne nouvelle de la guérison. Vérification faite, il constata que l'heure de la guérison coïncidait avec celle où Jésus lui avait parlé. Il crut avec toute sa famille. Le miracle avait été opéré à distance ; l'action bienfaisante du Sauveur ne connaissait pas d'obstacle.

30. JÉSUS A LA SYNAGOGUE DE NAZARETH. — Il arriva à Nazareth ,où il avait été élevé, et le jour du sabbat, suivant sa coutume, il entra dans la synagogue.

Là, il se leva pour lire, et on lui présenta le rouleau du prophète Isaïe. Dès qu'il eut développé le rouleau, il tomba sur l'endroit où il était écrit : « L'Esprit du Seigneur est sur moi : c'est pourquoi il m'a conféré l'onction, m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux dont le cœur est brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, mettre en liberté ceux qui sont à la torture, publier l'année favorable du Seigneur et le jour des justices. » Quand il eut replié le rouleau, il le rendit au servant et s'assit. Dans la synagogue, tous les yeux étaient fixés sur lui. Alors il commença à leur adresser la parole : « C'est aujourd'hui, dit-il, que cette Écriture s'accomplit pendant que vous m'écoutez. » Tous marquaient leur assentiment, admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche et disaient : « N'est-ce pas le fils de Joseph? »

Il reprit : « Sans doute, vous m'alléguerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Nous avons appris que vous avez accompli de grandes choses à Capharnaüm ; faites-en autant ici dans votre patrie. » Mais il reprit : « En vérité, je vous le dis, un prophète n'est jamais bien accueilli dans son pays. Je vous le dis, en vérité, il ne manquait pas de veuves en Israël, aux jours d'Élie, quand le ciel fut fermé trois ans et six mois et qu'une grande famine se fit sentir sur

toute la terre ; or Élie ne fut pas envoyé à l'une d'elles, mais à une veuve de Sarepta en Sidonie. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée ; ce ne fut pas l'un d'eux qui fut guéri, mais Naaman le Syrien. »

A ces paroles, tous dans la synagogue furent outrés de colère. Ils se levèrent, le chassèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'à un précipice formé par la montagne sur laquelle la ville est bâtie. Ils voulaient le jeter en bas ; mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.

s. LUC, 4, 16-30.

L'esprit du Seigneur est sur moi. Deux fois déjà Jésus s'était montré à Cana et y avait opéré ses deux premiers miracles à Galilée. Ses compatriotes de Nazareth, qu'il n'avait pas revus depuis son départ pour le Jourdain, lui en gardaient rancune. Il se rendit chez eux, et, le jour du sabbat, il parut à la synagogue. On le pria de lire un passage des prophètes et il tomba sur un passage d'Isaïe, 61, 1-2, qui parle du Messie et de l'œuvre qu'il doit accomplir au milieu des hommes. La lecture faite, il remit le rouleau au servant, s'assit et commença à parler au milieu de l'attention de tous.

Il leur expliqua que ce passage de l'Écriture recevait actuellement son accomplissement. Il parlait avec tant de charme que toute l'assistance était dans l'admiration et que l'on se disait avec étonnement : « N'est-ce pas le fils de Joseph ? » On ne connaissait que sous ce titre celui qui maintenant se donnait pour le Messie.

Un prophète n'est jamais bien accueilli dans son pays. On s'attendait évidemment à ce qu'après avoir commenté le passage d'Isaïe qui promettait tant de

bienfaits venant du Messie, Jésus aurait à cœur d'accomplir quelques merveilles pour justifier l'application qu'il se faisait à lui-même du texte prophétique. Il n'en fit rien et motiva son abstention.

Pour obéir au proverbe : « Médecin, guéris-toi toi-même », il devrait accorder à sa patrie ce qu'il a accordé à d'autres villes. Mais « un prophète n'est jamais bien accueilli dans son pays ». Malgré tous les miracles, on ne croit guère en lui. D'ailleurs les prophètes ne font pas sentir leur action miraculeuse à tous indistinctement. Élie n'assista que la veuve de Sarepta, Élisée ne guérit que Naaman.

De même, pendant plus de vingt-cinq ans, les Nazaréens, privilégiés entre tous, avaient eu sous les yeux des exemples d'humilité et de travail donnés par celui qu'ils appelaient le fils de Joseph, et ces exemples allaient prendre une signification incomparable quand Jésus s'affirmerait de plus en plus comme Messie et Fils de Dieu. Que leur fallait-il donc de plus ?

Ils voulaient le jeter en bas. Un peu de bon sens et de confiance de leur part eussent peut-être déterminé Jésus à faire des miracles à Nazareth. Mais ses paroles ne déchaînèrent que de la fureur. Ce jour même du sabbat, ils se saisirent de lui, l'entraînèrent hors de la ville et voulaient le jeter du haut d'un précipice.

Dieu ne pouvait le permettre. Aussi le Sauveur, commandant aux hommes comme il commandait à la nature, « passant au milieu d'eux, s'en alla » à travers ses ennemis frappés d'impuissance.

31. LA PÊCHE MIRACULEUSE. — Quittant la ville de Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, au bord de la mer, sur les frontières de Zabulon

et de Nephtali, pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par Isaïe : « La terre de Zabulon, la terre de Nephtali, le chemin de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, le peuple assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitent dans les sombres régions de la mort. »

Dès lors, Jésus se mit à prêcher et à dire : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est arrivé. »

Comme les foules se précipitaient vers lui pour entendre la parole de Dieu, il se tenait auprès du lac de Génésareth. Il vit deux barques arrêtées au bord du lac ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Il monta dans l'une d'elles, qui était à Simon, et le pria de l'éloigner un peu du rivage ; puis, du bateau où il s'était assis, il instruisait les foules.

Il vint habiter à Capharnaüm. Assise sur le bord occidental du lac de Tibériade, appelé aussi lac de Génésareth et mer de Galilée, la petite ville était un centre important de commerce, de pêche et de transit. On y rencontrait des soldats, des publicains, des marchands, des bateliers et toutes sortes d'étrangers. Ainsi se justifiait la prophétie d'Isaïe, 8, 23, sur l'évangélisation des régions environnantes.

Jésus continuait à répéter la même invitation à la pénitence, préparation nécessaire à l'établissement du royaume des cieux. Les rues de la ville étaient étroites et encombrées, tandis que le rivage du lac ménageait aux foules des emplacements plus favorables. Jésus s'y rendait volontiers.

Plusieurs de ses disciples étaient pêcheurs et ils

exerçaient leur métier, car il fallait vivre. Un jour, deux de leurs barques étaient amarrées au rivage, pendant que les pêcheurs lavaient leurs filets. L'une des deux barques appartenait justement à Simon. Le Sauveur y monta, la fit éloigner un peu et de là instruisit la foule.

Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Mène au large, et jetez vos filets pour la pêche. » Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole, je vais jeter le filet. » Simon-Pierre et André, son frère, jetèrent donc leur filet à la mer. Quand ce fut fait, ils saisirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait. Alors ils firent des signaux à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque, pour qu'ils vissent à leur aide ; c'étaient les deux frères, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Ils arrivèrent, et l'on remplit les deux barques au point qu'elles étaient près de couler.

A cette vue, Simon se prosterna aux genoux de Jésus, en disant : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. » La stupeur s'était emparée de lui et de tous ceux qui étaient avec lui, à la suite de la pêche qu'ils venaient de faire. Mais Jésus dit à Simon : « Ne crains rien, désormais ce sont des hommes que tu prendras. » Et s'adressant en même temps à André : « Venez avec moi », dit-il, « je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Alors il tirèrent leur barque sur le rivage, et quittèrent tout pour le suivre. A quelques pas de là, Jacques et Jean sur leur bateau,

avec leur père Zébédée, arrangeaient leurs filets. Il les appela aussi sur-le-champ. Abandonnant leurs filets, ils laissèrent sur la barque leur père Zébédée avec ses aides, et suivirent Jésus.

S. MATTHIEU, 4, 13-22 ; S. MARC, 1, 16-20 ; S. LUC, 5, 1-11.

Sur votre parole, je vais jeter le filet. La prédication finie, le Sauveur invita Simon Pierre et son frère André à pêcher. Ils avaient travaillé toute la nuit sans rien prendre ; évidemment, le poisson ne donnait pas, et, en hommes du métier, ils savaient qu'il n'y avait rien à faire pour le moment. Néanmoins, sur la parole du Maître, ils jetèrent le filet, probablement une sorte d'épervier, comme on le fait encore aujourd'hui sur le lac. Le filet se remplit d'une telle quantité de poissons qu'il allait se rompre. Pierre et André firent alors signe à l'autre barque de venir à leur aide. C'était celle de Jean, avec lequel pêchait son frère Jacques. Les deux barques furent bientôt remplies à couler.

Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Pierre, André et Jean avaient été déjà témoins du miracle de Cana et de plusieurs autres. Mais un miracle sur les choses de leur métier devait les intéresser et les frapper plus vivement que les autres. Aussi, quand on fut à terre, Pierre, qui s'y connaissait et n'avait jamais vu pareille chose, était confondu d'étonnement. Il sentait toute la distance qui le séparait, lui, pauvre pêcheur, de cet homme en qui se manifestait une puissance si extraordinaire. Mais le Sauveur, qui venait de donner aux disciples une leçon si frappante, leur apprit qu'ils auraient à faire désormais pour les hommes ce qu'ils venaient de faire pour les poissons. Il attacha alors formellement à sa suite,

avec Pierre, son frère André et les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean. Ces derniers laissèrent avec ses aides leur père, heureux et fier, sans doute, de voir ses fils appelés par le Maître.

32. LE POSSÉDÉ DE CAPHARNAUM. — Rentré à Capharnaüm, Jésus se rendait à la synagogue, aux jours de sabbat, et y prêchait. On était ravi de son enseignement, parce qu'il instruisait comme investi d'autorité, et non comme les scribes.

Un jour, il se trouva là un homme possédé par un démon impur, et il se mit à crier à haute voix : « Ah ! que nous voulez-vous donc, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais bien qui vous êtes, le Saint de Dieu. »

Jésus le reprit par ces paroles menaçantes : « Tais-toi, et sors de cet homme. » Alors l'esprit immonde jeta brutalement celui-ci à terre, au milieu de l'assemblée, mais sans lui faire aucun mal.

Tous furent saisis d'étonnement et de crainte, et ils se demandaient les uns aux autres : « Qu'est-ce donc ? Quelle est cette doctrine nouvelle ? Voilà qu'avec autorité et puissance il commande lui-même aux esprits impurs : ils lui obéissent et s'en vont ! » Et aussitôt sa renommée se répandit dans tout le pays de Galilée.

S. MARC, 1, 21-28 ; S. LUC, 4, 31-37.

Il instruisait comme investi d'autorité. Jésus se rendait assidûment à la synagogue de Capharnaüm les jours de sabbat et il y prenait la parole. Son en-

seignement tranchait vivement avec celui des scribes ou docteurs de la loi. Ceux-ci ne savaient que rapporter les opinions d'autres docteurs anciens ou célèbres, rappeler des traditions qui interprétaient ou surchargeaient la loi et s'embarasser dans une casuistique méticuleuse et obscure. Jésus au contraire s'exprimait avec netteté, précision et clarté ; il disait simplement ce qu'il fallait croire ou pratiquer ; en un mot, il éclairait les esprits, dirigeait les volontés et encourageait les âmes à entrer dans le royaume de Dieu. On l'écoutait toujours avec plaisir et profit.

Je sais bien qui vous êtes, le Saint de Dieu. A cette époque où la rédemption n'avait pas encore produit son effet, les démons exerçaient encore une influence néfaste sur les hommes. Avec la permission de Dieu, ils s'emparaient parfois même des corps et possédaient leurs malheureuses victimes. A la synagogue se trouva un jour l'un de ces possédés. Le démon impur, qui parlait par sa bouche, se plaignit que Jésus vînt pour le perdre, lui et les siens, et il prétendit savoir qu'il était le « Saint de Dieu », en grec simplement « le Saint ». Cette expression ne va pas jusqu'à reconnaître le Fils même de Dieu ; mais elle suppose un homme de sainteté supérieure, celui-là même qu'on s'attend à voir paraître pour combattre l'empire de Satan et délivrer l'humanité.

Tais-toi et sors de cet homme. Le démon pouvait savoir en effet que Jésus n'était pas un homme ordinaire. Mais le Sauveur se refuse à le renseigner, comme il l'a déjà refusé au jour de la tentation. Sans lui dire ni oui ni non, il lui commande de sortir, et aussitôt le démon quitte le possédé d'une manière aussi tragique qu'inoffensive. Un tel acte de puissance répandit dans tous les esprits l'étonnement et la crainte. Le bruit s'en répandit dans toute la Galilée

avec d'autant plus d'éclat que les esprits mauvais passaient pour souverainement pernicieux et à peu près invincibles.

33. LA BELLE-MÈRE DE SIMON-PIERRE. — Jésus sortit sur-le-champ de la synagogue, et se rendit dans la maison de Simon et d'André. La belle-mère de Simon était alitée et en proie à une fièvre violente. On lui parla d'elle immédiatement, et on le pria en sa faveur. Il s'approcha, la souleva en la prenant par la main et commanda à la fièvre. La maladie la quitta de suite, et, se levant d'elle-même, elle se mit à les servir.

S. MATTHIEU, 8, 14-15 ; S. MARC, 1, 29-31 ; S. LUC, 4, 38-39.

Il commanda à la fièvre. Au sortir de la synagogue, Jésus se rendit dans la maison de Pierre et André. La belle-mère de Pierre y souffrait de la fièvre. Le Sauveur n'eut qu'un mot à dire, en prenant la malade par la main. Aussitôt elle se leva et les servit.

34. LES DÉMONS CHASSÉS. — Le soir, sitôt le soleil couché, tous ceux qui avaient des infirmes affligés de différents maux et des possédés du démon, les lui amenaient, de sorte que toute la ville se trouva rassemblée à sa porte. Il imposait les mains à chacun et les guérissait tous. D'un mot il chassait les démons, et ceux-ci sortaient d'un grand nombre en s'écriant : « Vous êtes le Fils de Dieu. » Mais il les réprimandait et leur défendait de dire : « Nous savons que vous êtes le Christ. » Ainsi s'accomplissait ce qui a été dit par

le prophète Isaïe : « Lui-même a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies. »

S. MATTHIEU, 8, 16-17 ; S. MARC, 1, 32-34 ; S. LUC, 4, 40-41.

Il imposait les mains à chacun et les guérissait tous. On prit bientôt à Capharnaüm l'habitude d'amener devant la maison du Sauveur, le soir après le soleil couché, tous ceux qui avaient besoin de guérison, malades, infirmes et possédés. C'était devant la porte un pittoresque et lamentable rendez-vous de tous les maux de l'humanité. Jésus imposait les mains à ces malheureux et, par le contact de sa sainte humanité, les guérissait.

Fidèles à leur tactique les démons le proclamaient « Fils de Dieu » et « Christ ». Il leur défendait de parler ainsi. Il ne pouvait lui plaire, en effet, de recevoir leur témoignage, et il se réservait de révéler lui-même ce qu'il était, quand le moment serait venu. En attendant, il se montrait tendrement pitoyable à toutes les souffrances, comme l'avait prédit Isaïe, 53, 4.

35. ÉVANGÉLISATION DE LA GALILÉE. — De très grand matin, il se leva et sortit pour aller dans un endroit désert ; là il se mit en prière. Simon vint l'y trouver, ainsi que ceux qui étaient avec lui. Quand ils l'eurent rencontré, ils lui dirent : « Tout le monde vous cherche. » Les foules en effet s'étaient mises à sa recherche, et elles arrivèrent jusqu'à lui. Tous voulaient le retenir, pour qu'il ne les quittât pas. Mais il leur dit : « Il faut aussi que j'aie à annoncer le royaume de Dieu aux autres villes, car c'est

pour cela que j'ai été envoyé. » Et s'adressant à ses disciples : « Allons, » dit-il, « aux bourgs et aux villes des environs, pour que j'y prêche aussi, car je suis venu dans ce but. »

Jésus parcourait donc toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et dans tout le pays, prêchant l'Évangile du royaume, guérissant toutes les maladies et toutes les infirmités parmi le peuple, et chassant les démons.

Sa réputation se propagea dans toute la Syrie. et on lui présenta tous les malades, ceux qui étaient atteints de diverses infirmités et de douleurs, des lunatiques, des épileptiques et des paralytiques : il les guérit. Une grande multitude se mit à le suivre de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain.

S. MATTHIEU, 4, 23-25 ; S. MARC, 1, 35-39 ; S. LUC, 4, 42-44.

Allons aux bourgs et aux villes des environs. L'évangélisation n'occupait pas toutes les journées du Sauveur ; il passait de longues heures en prière, montrant par là combien le recours de Dieu est essentiel à l'apostolat. Un matin, Pierre le cherchait, parce que tous l'attendaient à Capharnaüm. Il le trouva en oraison dans la solitude.

La ville des bords du lac l'avait possédé assez longtemps ; il lui fallait aussi prêcher dans les autres bourgs. Il le dit à Pierre et partit pour parcourir la Galilée.

Sa méthode était la même partout : il ne faisait entendre dans les synagogues et en tout lieu, il annonçait la bonne nouvelle du royaume et continuait les mêmes miracles qu'à Capharnaüm. Aussi ne parlait-

on que de ces merveilles en Palestine et même en Syrie et les malheureux accouraient de toutes parts pour être soulagés.

36. GUÉRISON D'UN LÉPREUX. — Jésus se trouvait dans une ville, lorsqu'un homme couvert de lèpre l'aperçut, s'approcha, et, se prosternant la face contre terre, le suppliait en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus, prenant pitié de lui, étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri. » A peine eut-il parlé que la lèpre disparut et que le malade fut purifié. Aussitôt il le renvoya en lui faisant cette sévère injonction : « Aie soin de n'en parler à personne ; mais va, montre-toi au chef des prêtres, et offre pour ta purification le présent que Moïse a prescrit, afin qu'il leur serve de témoignage. »

Celui-ci, en s'en allant, se mit à publier et à raconter partout ce qui était arrivé, de sorte que Jésus, ne pouvant plus entrer publiquement dans une ville, se tenait en dehors, dans les lieux inhabités. Néanmoins, on accourait à lui de toutes parts, chacun voulait l'entendre et être guéri de ses maladies. Pour lui, il cherchait la solitude et priait.

S. MATTHIEU, 8, 2-4 ; S. MARC, 1, 40-45 ; S. LUC, 5, 12-16.

Je le veux, sois guéri. La lèpre était en Palestine une maladie contagieuse et incurable. Parfois seulement elle passait par des périodes plus ou moins longues de rémission. Les lépreux étaient relégués

loin de leurs semblables ; ils portaient des vêtements déchirés, gardaient la tête nue et devaient crier aux passants : Impur, impur ! Il ne leur était donc pas possible de se présenter au Sauveur avec les autres malades.

Un jour, un lépreux l'aperçut par les chemins, s'approcha et sollicita sa guérison. Jésus le toucha et le guérit. Puis il lui fit deux recommandations. Il devait aller se montrer aux prêtres qui, en vertu de la loi, avaient la charge d'examiner les lépreux dont le mal passait pour guéri ou ceux qui se trouvaient débarrassés d'affections que l'on confondait avec la lèpre.

Il lui ordonna en même temps de ne parler à personne de sa guérison. En effet, en l'ébruitant, le lépreux eût attiré autour de Jésus des foules de malades, parmi lesquels les lépreux n'eussent pas manqué de se glisser en grand nombre, au détriment de l'ordre sagement établi et de la sécurité publique. D'autre part, les guérisons n'étaient pas le but de la mission du Sauveur, mais seulement le moyen d'attirer l'attention sur son enseignement.

Le lépreux guéri n'eut pas la discrétion de garder le silence qui lui était prescrit, et l'inconvénient que le Sauveur voulait écarter s'en aggrava d'autant. Aussi Jésus s'appliqua-t-il à éviter les foules, mais sans y réussir toujours, car les malades ne cessaient d'accourir continuellement. Autant qu'il le pouvait, il se réfugiait dans la solitude et priait.

37. GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE. — De là, Jésus monta dans une barque, fit la traversée et arriva dans la ville de Capharnaüm. Dans la maison, où il était assis et enseignait, avaient pris place aussi des pharisiens et des docteurs de la loi,

venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem. Quand on sut qu'il était là, les gens accoururent en si grand nombre que la maison ne suffisait pas à contenir la foule, même en avant de la porte. Il leur adressait la parole, et la puissance du Seigneur agissait pour les guérir.

Cependant arrivèrent quatre hommes portant un paralytique sur un brancard. Ils cherchèrent à le faire pénétrer, pour le placer devant lui ; mais la foule était telle qu'ils ne parvinrent à l'introduire d'aucun côté. Alors ils montèrent sur le toit de la maison où Jésus se trouvait, en ôtèrent les tuiles, et firent descendre au milieu, devant Jésus, le grabat sur lequel le paralytique était étendu.

Arrivèrent quatre hommes portant un paralytique, D'une des villes du bord du lac, Jésus était revenu en barque à Capharnaüm. Aussitôt la maison où il se trouvait fut envahie, tant par ceux qui tenaient à l'entendre que par les malades. La foule débordait au dehors devant la porte.

Pour comprendre ce qui va se passer, il faut se faire une idée exacte de ce qu'étaient les maisons de Palestine. Quatre murs de pierre ou de torchis formaient l'unique pièce du rez-de-chaussée. Une petite cour était ménagée en avant et quelquefois sur les côtés. La maison n'avait souvent qu'une ouverture, la porte. La couverture de la maison formait terrasse. Des solives posant sur les murs soutenaient des branchages entremêlés de terre, et au-dessus s'étendait un dallage de pierres plates ou de larges tuiles. On accédait à la terrasse par un escalier de

Pierre appuyé sur l'un des murs au dehors. On s'y retirait pour prendre le frais aux heures propices de la soirée.

Pendant que Jésus parlait dans la maison, quatre hommes arrivèrent en portant sur un brancard un paralytique dont ils voulaient obtenir la guérison. Mais l'encombrement était tel dans la maison qu'ils durent renoncer à y entrer avec leur encombrant fardeau. Ils eurent alors une idée originale, dont leur foi excusait l'indiscrétion. Montant du dehors sur la terrasse avec leur malade, ils soulevèrent un certain nombre de tuiles et dégagèrent une ouverture suffisante pour que le paralytique sur son grabat pût être descendu, au moyen de cordes, jusqu'à l'intérieur de la maison.

A la vue de leur foi, Jésus dit au paralytique : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. »

Les scribes et les pharisiens, qui étaient assis là, se disaient au fond de leurs cœurs : « Que dit-il donc ? Il blasphème ! Quel autre que Dieu seul peut remettre les péchés ? » Aussitôt Jésus connut de lui-même les pensées qu'ils avaient dans l'esprit, et prenant la parole, il leur dit : « Pourquoi de telles pensées au fond de vos cœurs ? Lequel est le plus facile, de dire au paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et marche ? Mais pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te l'ordonne », dit-il alors au paralytique, « lève-toi, prends ton grabat, et va dans ta maison ». Sur-le-champ, celui-ci se leva, enleva le lit sur lequel

il était étendu, et, aux yeux de tous, partit dans sa maison en glorifiant Dieu.

La foule, saisie de crainte et d'admiration, louait Dieu d'avoir donné aux hommes une telle puissance, et chacun disait avec étonnement : « Nous avons été témoins de merveilles aujourd'hui ; on n'a jamais rien vu de pareil ! »

s. MATTHIEU, 9, 1-8 ; s. MARC, 2, 1-12 ; s. LUC, 5, 17-26.

Tes péchés te sont remis. Jésus comprit la muette supplication de leur foi, et, s'adressant au paralytique, il lui dit : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. » Il jugeait que, des deux maux dont souffrait le malheureux, celui de l'âme pressait le plus à guérir. Il avait d'ailleurs ses raisons pour agir ainsi. Il y avait en effet autour de lui dans la maison des pharisiens et des docteurs que scandalisèrent les paroles du Sauveur. Ils n'osèrent rien dire, mais, au dedans de leur cœur, ne manquèrent pas d'accuser Jésus de blasphème, parce qu'il s'attribuait le pouvoir de remettre les péchés, qui n'appartient qu'à Dieu.

Prends ton grabat et marche. Ils avaient compté sans la clairvoyance divine de Jésus. Répondant à leur pensée, il leur fit observer qu'il lui était également facile de dire : « Lève-toi et marche », ou « Tes péchés te sont remis ». Toutefois, l'essentiel n'était pas de dire, mais d'exécuter. Pour montrer qu'il en avait le pouvoir, le Sauveur commanda au paralytique de se lever, de prendre son grabat et de s'en aller, ce que celui-ci fit aussitôt. Les deux pouvoirs que Jésus s'était attribués étaient donc réels. La guérison visible garantissait la guérison invisible. Le repentir et le pardon avaient tout d'abord été

accordés au paralytique. Enfin Jésus avait exercé un pouvoir qui, de l'aveu des docteurs, n'appartenait qu'à Dieu.

On n'a jamais rien vu de pareil. Ce fut le cri de la foule émerveillée. Elle louait Dieu d'avoir donné aux hommes une telle puissance, celle de guérir d'un mot un paralytique, et aussi, pour les plus attentifs, celle d'accorder le pardon des péchés.

38. VOCATION DE SAINT MATTHIEU. — Jésus sortit de la maison pour aller du côté de la mer. Toute la foule accourait à lui, et il l'instruisait. Or, en passant, il vit assis à son bureau un publicain nommé Lévi, fils d'Alphée, et il lui dit : « Suis moi. » Quittant tout, celui-ci se leva et le suivit.

Peu après, il donna un grand festin dans sa maison, et beaucoup de publicains et de pécheurs se trouvaient à table avec Jésus et ses disciples. Les scribes et les pharisiens virent qu'il mangeait avec des publicains et des pécheurs, et ils dirent à ses disciples : « Pourquoi votre Maître et vous-mêmes mangez-vous et buvez-vous avec des publicains et des pécheurs? » Jésus entendit la question et leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades. Allez donc et apprenez ce que veut dire : Je préfère la miséricorde au sacrifice ; car je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs. »

Suis-moi. Jésus n'avait encore appelé à sa suite que des pêcheurs et quelques autres de situation analogue. En se rendant au lac, il vit un publicain

à son bureau et lui dit : « Suis-moi. » Ce publicain, connu sous le nom de Matthieu, avait un autre nom, oublié depuis, celui de Lévi. Comme la profession de publicain ne passait pas pour honorable aux yeux des Juifs, saint Marc et saint Luc n'appellent le futur apôtre que par son nom de Lévi. Saint Matthieu au contraire, ne craint pas d'employer ici son nom d'apôtre, pour rappeler humblement la bassesse d'où le Sauveur l'avait tiré.

Matthieu avait dû entendre le Sauveur et le voir opérer des miracles. Son cœur était déjà préparé à l'appel divin. En tout cas, cet appel avait une telle puissance que le publicain n'hésita pas un instant. Abandonnant son bureau et ses affaires à ses collègues, il suivit Jésus sur-le-champ.

Je préfère la miséricorde au sacrifice. Matthieu occupait probablement un certain grade dans son emploi. Il ne voulut pas le quitter sans dire adieu à ses collègues et il les invita à un grand festin, auquel il ne manqua pas de convier tout d'abord son nouveau Maître. Il y eut là bon nombre de publicains, de ces fonctionnaires que les pharisiens qualifiaient de pécheurs, parce qu'ils servaient un pouvoir étranger, et les autres disciples du Sauveur. Matthieu n'était pas fâché de faire rejaillir sur ses compagnons de vie quelque chose de l'honneur qu'il recevait ; peut-être aussi avait-il la pieuse pensée de les attirer, eux aussi, au Maître qu'il allait désormais servir.

Ce festin scandalisa vivement les docteurs et les pharisiens. Ceux-ci, pénétrant dans la salle du festin, ouverte à tous selon l'usage des Juifs, adressèrent leurs remontrances aux disciples. Jésus entendit et reprit lui-même les censeurs. Le médecin, dit-il, est fait pour les malades, et non pour les bien portants ; de même le Sauveur n'est-il pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. Les pharisiens et les docteurs

s'estiment justes et bien portants. Qu'ils aient donc la charité de laisser soigner les malades et convertir les pécheurs. Ces censeurs se croyaient parfaits, parce qu'ils observaient à la minutie les prescriptions de la loi rituelle. Jésus leur rappelle la parole du prophète qui condamne leur sévérité : « Je préfère la miséricorde au sacrifice », Osée, 6, 6, la pratique de la loi morale à celle de la loi rituelle.

Or, il y avait là des disciples de Jean et des pharisiens, qui avaient l'habitude de jeûner. Ils s'approchèrent et dirent : « Pourquoi les disciples de Jean et ceux des pharisiens jeûnent-ils fréquemment et font-ils des supplications, tandis que vos disciples mangent et boivent, au lieu de jeûner? » Jésus leur répondit : « Faut-il obliger les amis de l'époux à jeûner et à s'attrister, pendant que l'époux est avec eux? Ils ne peuvent jeûner tant qu'ils le possèdent. Mais viendront des jours où l'époux leur sera enlevé : en ces jours-là, ils jeûneront. »

Et il se servait de cette comparaison. « On ne met pas à un vieux manteau une pièce d'étoffe neuve ; autrement ce qui est neuf déchire le vieux, s'enlève, et produit une plus large déchirure. On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement le vin nouveau fera éclater les outres, il se répandra et les outres seront perdues. Mais c'est dans des outres neuves qu'il faut mettre le vin nouveau ; alors tous deux se conservent. Quand on a bu du vin vieux, on n'en veut pas du nouveau tout de suite après ; car on dit : le vieux est meilleur. »

S. MATTHIEU, 9, 9-17 ; S. MARC, 2, 13-22 ; S. LUC, 5, 27-39.

Faut-il obliger les amis de l'époux à jeûner? D'autres censeurs se trouvèrent là pour s'en prendre, non à la compagnie, mais au festin lui-même. C'étaient des pharisiens adonnés au jeûne et des disciples de Jean qui continuaient à imiter les austérités de leur maître. Ils s'étonnèrent que Jésus et ses disciples se permissent de manger et de boire ainsi. Jésus leur répondit en reprenant à son compte une comparaison de Jean-Baptiste (26). Il était l'époux annoncé ; on ne jeûne pas quand l'époux est là, mais seulement quand il est parti.

Le morceau neuf, le vin nouveau. Le Sauveur se sert ici d'une comparaison pittoresque qui rend bien sa pensée. Un morceau neuf à un vieux manteau le déchire en le surchargeant ; du vin nouveau dans de vieilles outres les fait éclater, parce qu'elle n'ont plus la force résister au travail de la fermentation. De même, sur les antiques observances de la loi de Moïse on ne peut adapter les pratiques de la loi évangélique ; celles-ci ne pourraient que ruiner ce qui est vieux, sans profit pour ce qui est nouveau.

Quant à ceux qui sont attachés aux anciennes coutumes, ils les trouvent naturellement préférables à celles qui doivent les remplacer. Elles sont pour eux comme du vin vieux ; on ne veut pas en boire du nouveau tout de suite après. Il ne faut donc pas s'étonner des répugnances que certains éprouvent à embrasser un nouveau genre de vie. Qu'on les laisse d'abord se déprendre du passé et que, sans rien brusquer, on les achemine tout doucement vers la foi nouvelle. C'est la condamnation du zèle indiscret et intempérant. Les apôtres se souviendront de

cette règle dans la substitution de la loi évangélique à la loi mosaïque.

Ici se termine la première année de la mission de Jésus. Elle a été une année de préparation. Les prédications ont été multipliées surtout en Galilée, de nombreux miracles ont été opérés pour attirer l'attention et la confiance des foules, le royaume de Dieu a été annoncé, la pénitence prescrite comme préparation nécessaire, des préjugés anciens combattus et l'esprit de l'Évangile déjà esquissé sur plusieurs points capitaux. L'œuvre est en bonne voie, mais elle a avancé lentement. Le divin Maître a son plan, qui est celui de son Père, et il le suit avec patience et fidélité.

III

SECONDE ANNÉE DE MINISTÈRE

39. LE PARALYTIQUE DE BETHESDA. — Après cela, c'était le jour de fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem. Il y avait à Jérusalem une piscine appelée Probatique. Son nom hébreu était Bethesda.

Elle avait cinq portiques, sous lesquels gisaient une multitude considérable d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendaient l'agitation de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait par intervalles dans la piscine, et l'eau était mise en mouvement. Le premier qui descendait dans la piscine après l'agitation de l'eau recouvrait la santé, de quelque infirmité qu'il fût atteint.

Or, il se trouvait là un homme qui traînait son infirmité depuis trente-huit ans. Jésus le vit à terre, et sachant qu'il attendait depuis longtemps il lui dit : « Veux-tu être guéri ? » Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine sitôt que l'eau a été agitée, et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. » Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Aussitôt cet homme fut guéri ; il enleva son grabat et se mit en marche. Or ce jour-là était un sabbat.

C'était le jour de fête des Juifs. Cette mention, sans autre explication, désigne à peu près sûrement la Pâque. A cette occasion, Jésus monta à Jérusalem, comme l'année précédente.

Lève-toi, prends ton grabat et marche. Il y avait à Jérusalem, dans le quartier situé au nord du temple, une piscine appelée de Bethsaïda, ou Probatique, nom grec qui indique le voisinage de la Porte des Brebis. Elle avait cinq portiques. A intervalles irréguliers, il s'y produisait un curieux phénomène. L'eau bouillonnait tout d'un coup, et aussitôt les malades se précipitaient dedans pour en éprouver la vertu curative.

Les mots du texte « qui attendaient l'agitation de l'eau... de quelque infirmité qu'il fût atteint » font défaut dans bon nombre d'importants manuscrits et les plus anciens auteurs grecs. On comprend mieux l'addition de ce passage que sa suppression, et le fait dont il parle, étant supposé coutumier en même temps que miraculeux, aurait bien probablement été mentionné par des auteurs juifs. Beaucoup de savants critiques regardent donc ce texte comme ajouté postérieurement à l'évangile primitif.

La source de Gihon ou de la Vierge, qui écoule ses eaux dans le conduit de Siloé, coule par intermittences ; c'est l'effet d'un siphon naturel qui arrête les eaux à l'intérieur du rocher. Un phénomène analogue se produisait vraisemblablement à la piscine de Bethesda. On comprend d'ailleurs que si l'eau de la piscine, aussitôt après son agitation eût guéri de toute espèce d'infirmités, elle eût été accaparée par les malades riches du pays ou de l'étranger.

Le Sauveur trouva là un paralytique qui souffrait de son infirmité depuis trente-huit ans, et qui, venu depuis quelque temps, ne pouvait profiter du bienfait des eaux bouillonnantes, parceque personne ne

lui faisait la charité de l'y plonger. Un autre y descendait toujours avant lui, et, dans la croyance populaire, épuisait la vertu curative de l'eau. Jésus dit à cet infirme de se lever, de prendre son grabat, et de s'en aller, ce qu'il fit aussitôt.

Les Juifs disaient donc à celui qui avait été guéri : « C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. » Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton grabat et marche. » Ils lui demandèrent alors : « Et qui donc est celui qui t'a dit : Prends ton grabat et marche ? » Mais l'homme qui avait été guéri n'en savait rien ; car Jésus s'était éloigné de la foule rassemblée en ce lieu.

Bientôt après, Jésus le rencontra dans le temple et lui dit : « Te voilà guéri ; désormais ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire. » Cet homme s'en alla, et apprit aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

S. JEAN, 5, 1-16.

C'est le sabbat. Jésus avait choisi son jour pour opérer ce miracle. Il voulait ainsi provoquer un débat sur une des interprétations les plus odieuses des docteurs juifs. L'homme au grabat ne tarda pas à être rencontré par des rigoristes, qui lui reprochèrent de porter son fardeau en un tel jour. Il répliqua qu'il agissait par ordre de celui qui l'avait guéri, observation qui eût dû faire réfléchir ; car quelqu'un qui guérit miraculeusement un paralytique a bien droit de l'exempter momentanément d'une prescription purement extérieure. Le paralytique ne sut pas dire le nom de celui qui l'avait guéri. Mais Jésus l'ayant rencontré ensuite dans le temple, lui recommanda de

ne plus pécher. L'homme sut alors qui était son bienfaiteur, et simplement, sans penser à mal, il alla informer ceux qui l'avaient interpellé.

Les Juifs poursuivaient Jésus. Ils lui reprochaient de transgresser le repos du sabbat, non seulement en ordonnant à quelqu'un de porter un fardeau, mais bien plus encore en opérant des miracles ce jour-là.

Saint Jean rapporte la discussion qui eut lieu à cette occasion et il résume le discours que Jésus adressa aux Juifs. Il ne peut que transcrire les idées principales, en omettant bien des explications et des transitions qui complétaient la pensée du Sauveur.

L'évangéliste reproduit ces discussions avec les docteurs de Jérusalem pour bien faire comprendre que la doctrine du divin Maître n'était pas seulement pour le peuple, mais qu'elle se présentait à tous sans exception. Jésus ne craignait donc pas d'affronter les plus savants hommes de la capitale. Il savait leur tenir tête et leur faire entendre un langage qui les surprenait par sa puissance et son élévation. Souvent ils furent incapables de répondre et n'eurent que la violence à opposer à ses raisons. Ces discours donnent à l'évangile de saint Jean un caractère particulier. Il était nécessaire de les résumer pour donner une idée complète de l'enseignement du Sauveur.

40. JÉSUS, FILS DU PÈRE. — C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : « Mon Père agit sans cesse, j'agis de même. »

Ils n'en cherchaient que davantage à le faire mourir, non seulement parce qu'il relâchait l'obligation du sabbat, mais encore parce qu'il disait

que Dieu était son Père, et se faisait l'égal de Dieu.

Jésus leur répondit en ces termes : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut faire de lui-même que ce qu'il voit faire par le Père ; car tout ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. En effet, le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait lui-même ; il lui montrera même des œuvres encore plus grandes, afin que vous soyez dans l'admiration. Ainsi le Père ressuscite les morts et leur donne la vie ; de même le Fils donne la vie à ceux qu'il veut.

« Toutefois le Père ne juge personne ; mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ; par conséquent, refuser l'honneur au Fils, c'est le refuser au Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et au lieu d'encourir le jugement, il est déjà passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure arrive, et c'est maintenant que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Car de même que le Père a la vie en lui, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui ; il lui a donné aussi le pouvoir d'exercer le jugement, parce qu'il est le Fils de l'homme.

« Ne vous étonnez donc pas que l'heure arrive où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui ont fait le bien viendront ressusciter à la vie, mais

ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le jugement. Cependant de moi-même je ne puis rien faire ; je juge d'après ce que j'entends, et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

« Si je rendais témoignage de moi-même, mon témoignage ne serait pas vrai ; mais c'en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais bien que le témoignage qu'il rend de moi est vrai. Vous avez député vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Sans doute, ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage, mais j'en parle pour que vous soyez sauvés. C'était une lampe ardente et brillante, et vous-mêmes un moment vous avez voulu vous réjouir à sa lumière.

« Quant à moi, j'ai un témoignage supérieur à celui de Jean : les œuvres que mon Père m'a données à faire, les œuvres mêmes que je fais, rendent de moi ce témoignage que c'est le Père qui m'a envoyé. Le Père qui m'a envoyé rend donc lui-même témoignage de moi. Jamais, il est vrai, vous n'avez entendu sa voix, ni vu sa face ; vous ne possédez pas sa parole en résidence au-dedans de vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. Mais fouillez les Écritures, puisque vous vous imaginez qu'en elles vous avez la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

« Et pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Ce n'est pas que je reçoive ma gloire des hommes ; mais je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au

nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre, au lieu de chercher la gloire qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas toutefois que je doive vous accuser devant le Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. Car si vous aviez vraiment foi en lui, peut-être croiriez-vous aussi en moi ; c'est en effet de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles. »

S. JEAN, 5, 17-47.

Mon Père agit sans cesse, j'agis de même. Tel est le thème de la réponse que Jésus allait développer devant les Juifs. Il n'y a pas de sabbat pour Dieu ; son activité n'est jamais interrompue. Son Fils, venu sur la terre, ne peut donc que l'imiter, sans se laisser arrêter, quand il le juge à propos, par les lois qui régissent les hommes.

Par ces paroles, le Sauveur posait une nouvelle question à côté de la question du sabbat, celle de sa qualité de Fils de Dieu. Plus aisément qu'avec le peuple de Galilée, il pouvait l'aborder avec les docteurs de Jérusalem. Ceux-ci devaient être aptes à suivre ses raisonnements et à s'en référer aux Écritures. Ils ne s'y trompèrent pas et lui reprochèrent, non plus seulement de violer le sabbat, mais encore de se faire l'égal de Dieu en l'appelant son Père.

Jésus leur répondit par les raisons suivantes :

1^o Le Fils imite le Père. — Il ne peut agir autrement que le Père, puisqu'il a la même nature que lui. Le Père aime le Fils et lui montre les œuvres merveilleuses qu'il doit accomplir, de manière à exciter

l'admiration des hommes. Aussi le Fils peut-il, comme le Père, rendre la santé et même la vie à qui il veut.

2^o Le Père a confié le jugement au Fils. — Cette puissance lui est donnée pour que tous rendent un même honneur au Père et au Fils, de sorte que le refuser à l'un, c'est le refuser à l'autre. Si l'on écoute le Fils, au lieu d'être jugé et condamné, on aura en partage la résurrection et la vie. C'est là ce qui va bientôt se produire. Ceux qui sont dans les tombeaux ressusciteront, pour la vie s'ils ont fait le bien, pour le jugement qui condamne s'ils ont fait le mal. En exerçant cette prérogative, le Fils ne fait que se conformer à la volonté du Père. Il suit de là que celui qui est chargé de juger a le droit de parler et de commander, par conséquent d'être cru et obéi.

3^o Le Fils a des témoignages pour prouver ce qu'il est. — Il ne se rend pas témoignage à lui-même, car ce seul témoignage ne serait pas recevable. Mais d'autres témoignent pour lui. C'est d'abord Jean, un homme, il est vrai, mais un homme qui était une lampe ardente et brillante et dont les Juifs eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'apprécier la haute valeur morale. C'est surtout le Père, qui manifeste clairement sa pensée par les miracles qu'il fait opérer au Fils. Il est vrai qu'on n'entend pas cette voix du Père et qu'on ne le voit pas lui-même, quand on ne se met pas dans certaines conditions morales qui résultent de la foi envers son envoyé. Mais il y a encore les Écritures, dans lesquelles les Juifs comptent trouver la vie. Qu'ils les examinent avec soin : elles annoncent la venue du Fils de Dieu et permettent de le reconnaître.

4^o Pour connaître le Fils, il faut le vouloir. — « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. » C'est la cause des incrédulités et des oppo-

sitions. Le Fils, certes, n'a pas besoin pour lui de la faveur des hommes. Mais, au fond, les Juifs n'ont pas pour Dieu cet amour qui les disposerait à recevoir tout ce qui vient de lui. Les docteurs n'estiment qu'eux-mêmes et ne croient qu'à eux-mêmes. Au lieu de chercher la gloire de Dieu, ils ne cherchent que la leur, et en viennent à ajouter foi au premier venu qui propage ses propres idées. Ainsi, eux, les docteurs d'Israël, passent-ils à côté de la vérité que leur apporte le Fils.

5^o Moïse condamne les Juifs incrédules. — Ils croient en Moïse et mettent leur confiance en lui. Mais ils n'y croient pas complètement, puisqu'ils refusent de reconnaître Celui que Moïse a annoncé. Ne croyant pas, sur le point principal, aux écrits de Moïse, qu'ils révèrent, comment donc croiraient-ils à celui qui leur parle? Ils sont donc en contradiction avec leurs principes, et, tout en prétendant ne dépendre que de Moïse, ils sont condamnés par lui.

Ces raisons étaient de nature à toucher au vif les docteurs et à les faire réfléchir. Il ne paraît pas que ce jour-là ils aient su ni s'y rendre ni y répondre.

41. LES ÉPIS ARRACHÉS. — Au sabbat second premier, le Seigneur Jésus s'avancait à travers les blés, et, chemin faisant, ses disciples pressés par la faim se mirent à arracher les épis, à les froisser dans leurs mains et à manger.

Quelques pharisiens s'en aperçurent et leur dirent : « Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat? » Et s'adressant à Jésus : « Voyez », dirent-ils, « vos disciples font ce qui n'est pas permis le jour du sabbat. » Mais

Jésus leur répondit : « Vous n'avez donc jamais lu ce que fit David lorsque, pressé par la nécessité et souffrant de la faim, ainsi que ses compagnons, il entra dans la maison de Dieu, sous le pontificat d'Abiathar, prit les pains de proposition, en mangea et en donna à manger à ses compagnons, alors que les prêtres seuls avaient le droit de s'en nourrir? N'avez-vous pas lu non plus dans la loi que, dans le temple, les prêtres n'observent pas le sabbat, et cependant ne sont pas coupables? Or, je vous le dis, il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple. D'ailleurs, c'est le sabbat qui a été institué pour l'homme, non l'homme pour le sabbat. Si vous saviez ce que veut dire : Je préfère la miséricorde au sacrifice, jamais vous n'auriez condamné des innocents. Quant au Fils de l'homme », ajouta-t-il, « il est le maître même du sabbat. »

S. MATTHIEU, 12, 1-8 ; S. MARC, 2, 23-28 ; S. LUC, 6, 1-5.

Ses disciples se mirent à arracher des épis. Le sabbat second premier était celui qui venait après le sabbat de l'octave de la Pâque. Le Sauveur avait quitté Jérusalem et se trouvait alors à travers les champs de blé avec ses disciples. Ceux-ci, pressés par la faim, se mirent à cueillir des épis et à les froisser dans leurs mains pour en manger les grains. Ils en avaient le droit. La loi portait en effet : « Si tu entres dans les blés de ton prochain, tu pourras cueillir des épis avec la main, mais tu ne mettras pas la faucille dans les blés de ton prochain. » Deut., 23, 25.

Des pharisiens les virent et leur reprochèrent, non de prendre le blé du prochain, mais de violer

le sabbat. Car, dans la casuistique des docteurs, cueillir des épis et les froisser équivalait à moissonner et battre le grain, actes évidemment interdits le jour du sabbat.

Le sabbat a été institué pour l'homme, non l'homme pour le sabbat. Jésus prit la défense de ses disciples en rappelant l'esprit de la loi. Quand il y a nécessité, la loi n'oblige plus. Ainsi David et ses compagnons, pressés par la faim, mangèrent les pains sacrés placés devant l'Arche, alors que les prêtres seuls avaient le droit de s'en nourrir. I Reg., 21, 3-6. Quant au sabbat, son obligation n'est pas tellement stricte qu'elle ne cède devant certains devoirs. Ainsi les prêtres remplissent leurs fonctions dans le temple, ils immolent et brûlent les victimes même le jour du sabbat. Ils le font à cause du temple ; or les disciples sont avec quelqu'un qui est plus grand que le temple. Enfin, le sabbat est pour l'homme, non l'homme pour le sabbat. Il n'est pas une fin à laquelle on doive tout sacrifier, mais seulement un moyen dont on se passe quand il faut procurer autrement la fin principale. Avec plus de souci pour le devoir de la miséricorde, les pharisiens n'auraient pas ainsi incriminé les disciples. Ceux-ci sont couverts par leur Maître qui, en sa qualité de Fils de l'homme, est le maître même du sabbat et peut régler son observation comme il l'entend.

42. GUÉRISON DE LA MAIN DESSÉCHÉE. — C'était encore un jour de sabbat quand il entra dans une de leurs synagogues et enseigna. Il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. Les scribes et les pharisiens étaient en observation pour voir si Jésus le guérirait le jour du sabbat ; ils l'interrogeaient même en disant :

« Est-il permis de guérir le jour du sabbat? » Mais c'était pour trouver prétexte à l'accuser. Quant à lui, qui connaissait bien leurs pensées, il dit à l'homme qui avait une main desséchée : « Lève-toi, et tiens-toi au milieu. » Celui-ci se tint debout. Jésus leur dit alors : « Qu'est-il permis le jour du sabbat, faire du bien ou faire du mal, sauver une vie ou la perdre? » Mais ils se turent.

Il leur dit alors : « Si quelqu'un de vous a une brebis, et qu'elle vienne à tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne la prendra-t-il pas pour la retirer? Or combien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis? Il est donc permis de faire du bien le jour du sabbat. » Puis jetant sur eux un regard de colère, il s'attrista sur l'aveuglement de leur cœur, et dit à l'homme : « Étends la main. » Il l'étendit, et elle fut remise en aussi bon état que l'autre.

Quant à eux, ils furent remplis de démeuce, et ils s'entretenaient ensemble de ce qu'ils feraient contre Jésus. Lorsqu'ils furent sortis, les pharisiens se concertaient avec les hérodiens sur les moyens de le perdre.

S. MATTHIEU, 12, 9-14; S. MARC, 3, 1-6; S. LUC, 6, 6-11.

Est-il permis de guérir le jour du sabbat. Le Sauveur était revenu en Galilée quand la question du sabbat se posa de nouveau. Dans une synagogue, le jour du sabbat, on présenta à Jésus un homme qui avait la main desséchée. Les pharisiens et les docteurs lui demandèrent alors insidieusement s'il était

permis de guérir le jour du sabbat. D'après les docteurs, un médecin pouvait ce jour-là soigner un homme en danger de mort, mais non réduire une fracture, arroser d'eau froide une entorse, lever un emplâtre d'une blessure, lier un doigt blessé, presser un membre pour en faire sortir le sang, ou accomplir quelque autre acte analogue. Guérir une main desséchée devait évidemment être prohibé par la même casuistique.

Il est permis de faire du bien le jour du sabbat. Jésus fit approcher l'infirme et demanda s'il était permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, c'est-à-dire de ne pas faire le bien qui se présente. Comme les docteurs se taisaient, il rappela que si une brebis tombait dans une fosse le jour du sabbat, on s'empressait de la retirer, ce qui était faire du bien. Le bien permis en faveur d'un animal devait donc l'être en faveur d'un homme. Alors, d'un mot, il guérit l'infirme.

Ils se concertaient sur les moyens de le perdre. Le raisonnement si simple et si populaire du Sauveur ne prêtait pas à la réplique. Les docteurs enseignaient que si un animal tombait dans une citerne le jour du sabbat et s'y trouvait en danger de périr, on avait le droit de l'en tirer avec des cordes. C'était du bon sens, et la pratique de ce sauvetage devait être assez fréquente, à cause du grand nombre des citernes.

Ce qui rendait plus odieux le mécontentement des pharisiens, c'est que, pour guérir l'infirme, Jésus n'avait employé ni remède, ni manipulation, mais une simple parole. Nonobstant, ses aveugles ennemis ne voyaient que la transgression de leurs coutumes pharisaïques. N'ayant pas le bon sens pour eux, ils songèrent à la violence, et l'on eut ce spectacle scandaleux d'une entente concertée entre les pharisiens et leurs ennemis irréconciliables, les héro-

diens, partisans d'Hérode, pour arriver à perdre Jésus.

43. CONCOURS DES FOULES. — Jésus, sachant ce qui se tramait, partit de là, et se retira dans les plaines qui sont au bord du lac. Il y fut suivi par la foule de ses disciples et par une grande multitude de peuple, accourue de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au delà du Jourdain. On arrivait aussi en troupes nombreuses des pays maritimes, de Tyr et de Sidon, à la nouvelle de ce qu'il faisait.

Aussi dit-il à ses disciples de mettre une barque à sa disposition, pour ne pas être écrasé par la foule. Car il guérissait beaucoup de malades, si bien que tous ceux qui avaient des plaies se précipitaient sur lui pour le toucher, parce qu'il émanait de lui une vertu qui guérissait tout le monde. Et quand les esprits immondes l'apercevaient, ils se prosternaient devant lui, et poussaient des cris en disant : « C'est vous le Fils de Dieu ! » Mais il leur défendait, avec de sévères menaces, de le faire connaître. Il recommanda également à ses disciples de ne point révéler sa retraite.

Ainsi s'accomplissait ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Je mettrai sur lui mon Esprit, et il prêchera la justice aux nations. Il ne disputera pas, il ne criera pas, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne brisera pas le roseau plié, et n'éteindra pas la mèche fumante, jusqu'à

ce qu'il ait rendu la justice victorieuse ; et les nations espéreront en lui. »

S. MATTHIEU, 12, 15-21 ; S. MARC, 3, 7-12 ; S. LUC, 6, 17-19.

Jésus se retira dans les plaines au bord du lac. Le Sauveur quitta ces lieux où l'on complotait déjà contre lui, et il se rendit dans les plaines des bords du lac. Il y fut suivi, comme de coutume, par une multitude accourue de toutes parts. Parmi ces foules, il comptait beaucoup de disciples, qui s'étaient attachés à lui et ne le quittaient pas. Le concours des malades ne cessait pas d'être immense ; il suffisait de toucher le Maître avec foi pour éprouver l'effet de la vertu divine qui émanait de lui.

Par la bouche des possédés, les démons, fidèles à leur tactique, et voyant combien ce titre était odieux aux Juifs, le proclamaient « Fils de Dieu », afin d'activer les haines contre lui, ou même pour qu'il les laissât en paix. Il leur enjoignait de se taire. Il se retirait dans la solitude, autant qu'il le pouvait, et défendait à ses disciples de révéler sa retraite, pour que l'attrait des miracles ne finit pas par l'emporter sur celui de sa doctrine.

L'évangéliste transcrit ici l'oracle d'Isaïe, 42, 1-4, qui trace le portrait du Messie et annonce son humilité, sa douceur, sa patience, son indulgence et les victoires de son zèle. Le roseau plié peut encore être redressé et donner passage à la sève ; la mèche qui fume encore peut être rallumée par un souffle vivifiant. C'est pourquoi le Sauveur ne désespère d'aucun pécheur.

Il passa la nuit en supplication devant Dieu. Le moment était venu de donner à la prédication de l'Évangile une organisation plus ferme. Avant de rien arrêter, Jésus passa toute une nuit en prières

dans la montagne, afin de se pénétrer davantage encore de la pensée de son Père, d'attirer ses lumières et de s'assurer son secours.

Il s'agissait en effet de faire un choix parmi ses nombreux disciples et de constituer une troupe d'élite qui, plus tard, aurait à continuer son œuvre à travers le monde. Au matin, il rassembla ceux qui s'étaient plus fidèlement attachés à lui et fit son choix, sans autre considération que celle de la volonté de son Père, avec laquelle la sienne ne faisait qu'un.

44. CHOIX DES APOTRES .— Vers cette époque Jésus se retira sur une montagne pour prier et passa la nuit en supplication devant Dieu.

Quand le jour fut arrivé, il appela ses disciples, et choisit parmi eux ceux qu'il voulut. Il en prit douze, auxquels il donna le nom d'apôtres, afin qu'ils fussent auprès de lui et qu'il les envoyât prêcher, et il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. Voici leurs noms : le premier est Simon, auquel il donna le nom de Pierre ; puis André, son frère, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère ; à ces deux derniers, il donna le nom de Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre ; Philippe, Barthélemy, Matthieu le publicain et Thomas ; Jacques, fils d'Alphée, Simon le Cananite ou le zélé, Thaddée appelé aussi Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariote qui le trahit.

S. MATTHIEU, **10**, 2-4 ; S. MARC, **3**, 13-19 ; S. LUC, **6**, 12-16.

Il en prit douze auxquels il donna le nom d'apôtres.

Ce nom signifie « envoyés ». Il allait en effet envoyer les douze pour prêcher, guérir les malades et chasser les démons, c'est-à-dire propager l'évangile en appuyant leur prédication par des merveilles d'ordre surnaturel.

Les douze n'étaient pas étrangers les uns aux autres. Plusieurs avaient été appelés dès la première heure ; d'autres étaient venus par la suite. Il y avait d'abord Simon, que le Sauveur avait appelé Pierre, et son frère André. Deux autres frères, Jacques le Majeur et Jean, fils de Zébédée, avaient reçu de Jésus le nom de Boanergès, « fils du tonnerre », à cause de l'impétuosité de leur caractère. Jacques le Mineur, Simon le Cananite ou le zélé, et Thaddée ou Jude, fils d'Alphée, étaient tous trois cousins du Seigneur. Philippe et Barthélemy ou Nathanaël étaient des plus anciens disciples. Matthieu le publicain venait d'être appelé. Enfin deux autres n'avaient pas encore été mentionnés, Thomas, surnommé Didyme ou le « jumeau » et Judas Iscariote ou « l'homme de Kerioth », qui devait le trahir.

On peut s'étonner que Jésus, auquel rien n'était caché, ait arrêté son choix sur ce dernier, qui devait finir si déplorablement. Mais, dans le principe, Judas n'avait pas plus de défauts que les autres élus, et, avec la grâce de Dieu, s'il l'eût voulu, il aurait pu faire honneur au choix dont il était l'objet. D'autre part, pour l'enseignement de l'Église, il n'était pas inutile d'établir, par un exemple mémorable, que l'importance de la fonction n'est pas une garantie de fidélité et que, même dans les ministères les plus relevés, il est nécessaire de joindre ses efforts personnels à l'action de la grâce divine.

45. LES BÉATITUDES. — Jésus, voyant les foules, s'éleva sur la montagne et s'assit. Ses dis-

ciplés s'approchèrent de lui, et, portant ses regards sur eux, il ouvrit la bouche pour les instruire et dit :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

« Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

« Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront miséricorde.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés les fils de Dieu.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

« Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront et vous maudiront, quand ils vous persécuteront et vous outrageront, quand ils proscrireont votre nom comme funeste, à cause du Fils de l'homme, et qu'ils diront toutes sortes de mensonges perfides contre vous, à cause de moi. Ce jour-là, réjouissez-vous, et soyez dans l'allégresse, car il y a pour vous une riche récompense dans le ciel. C'est ainsi d'ailleurs que leurs pères ont persécuté les prophètes autrefois.

« Mais malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes

rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez dans la douleur et dans les pleurs. Malheur à vous si les hommes vous bénissent, car c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux prophètes. »

Jésus s'éleva sur la montagne et s'assit. Après avoir choisi ses apôtres et commencé ainsi l'organisation de son royaume, Jésus se mit en devoir de promulguer la loi nouvelle, afin d'indiquer ainsi à ses envoyés ce qu'ils auraient à prêcher. S'élevant sur la montagne, il s'arrêta sur un plateau verdoyant où ses nombreux auditeurs trouvèrent aisément à s'installer devant lui. Il s'assit lui-même, et promenant son regard sur l'assistance, il prit la parole.

La loi ancienne avait été promulguée sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres. La loi nouvelle allait l'être dans la sérénité d'une belle nature et sous la forme la plus familière et la plus aimable.

Il est possible toutefois que le Sauveur n'ait pas fait entendre en une seule fois son long discours, ou qu'à un discours plus abrégé les évangélistes aient joint des développements qui s'y rapportaient et qui provenaient d'autres instructions. Il y a là néanmoins une doctrine d'ensemble qui constitue bien le fonds de la loi évangélique et des conseils qu'ils y avait à substituer à ceux de Moïse.

Bienheureux. Les huit béatitudes indiquent l'esprit nouveau qui devra animer les disciples. L'ancienne loi promettait aux serviteurs de Dieu sur la terre le bonheur temporel, la richesse et la prospérité. Le bonheur qu'apporte l'évangile est tout autre. Il sera attaché 1^o à la pauvreté en esprit, c'est-à-dire au détachement du cœur à l'égard des richesses de ce monde ; on ne possèdera le nouveau royaume qu'à cette condition ;

2^o à la douceur, ennemie de la violence, qui a trop longtemps régné sur la terre ; celle-ci n'obéira plus désormais à la loi des violents, mais à celle des doux, qui gouvernent les âmes par la bonté ;

3^o aux larmes répandues par ceux qui souffrent de l'épreuve, qui pleurent leurs péchés, qui ont compassion du prochain, qui aspirent avec amour à quitter l'exil et les dangers de ce monde pour atteindre au bonheur céleste ; ceux-là seront consolés en obtenant ce qu'ils désirent ;

4^o à la faim et à la soif de la justice, c'est-à-dire au désir ardent du bien et à l'effort énergique pour le pratiquer ; Dieu les aidera à réaliser leurs vœux ;

5^o à la miséricorde qui compâtit et pardonne, car les miséricordieux seront traités par Dieu comme ils auront traité leurs frères ;

6^o à la pureté du cœur et à la fuite du mal, qui permettra de voir et de reconnaître Dieu en cette vie, autant qu'il est désirable pour s'attacher à lui, et qui fera jouir de sa vue dans le ciel ;

7^o à l'esprit pacifique, qui aime la paix et travaille à la maintenir entre les hommes et surtout avec Dieu, par l'obéissance à ses volontés ; les pacifiques seront les vrais fils de Dieu qui est le Dieu de paix ;

8^o enfin à ceux qui souffrent persécution pour la justice, qui sont méprisés, calomniés, traqués, condamnés, violentés, à cause de leur fidélité au devoir et à Dieu ; le royaume des cieux est aussi à ceux-là, sur la terre avec ses grâces et ses mérites, au ciel avec sa récompense.

Vous serez bienheureux quand les hommes vous haïront. Le Sauveur insiste sur la huitième béatitude, qui paraît la plus difficile à admettre, et qui sera pourtant si fréquente sous le régime de la loi nouvelle. Les serviteurs du Christ seront, comme lui, haïs, maudits, persécutés, proscrits à cause de leur Maître.

De ces mauvais et injustes traitements, patiemment supportés, naîtra pour eux un bonheur réel et intime, qui leur fera tout endurer avec joie et préparera leur récompense future.

Le Sauveur laisse entrevoir que les premières persécutions leur viendront des Juifs, qui continueront ainsi ce qu'ils ont fait contre les anciens prophètes.

Malheur à vous, riches. C'est la contre-partie des béatitudes. Être riche, avec attachement à la richesse, c'est trouver sa consolation ici-bas. Être rassasié en ce monde, c'est s'exposer à avoir faim en l'autre. Rire maintenant, c'est se ménager pour plus tard la douleur et les pleurs. Mériter les bénédictions des hommes méchants, c'est se mettre sur le même rang que les faux prophètes d'autrefois.

« Vous êtes le sel de la terre. Si le sel s'affadit, avec quoi pourra-t-on le saler lui-même? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes. Vous êtes la lumière du monde; une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la placer sous le boisseau, mais sur le candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. C'est ainsi que votre lumière doit briller aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

S. MATTHIEU, 5, 1-16; S. LUC, 6, 20-26.

Vous êtes le sel de la terre. En faisant de ces maximes la règle de leurs pensées et de leur vie, les disciples donneront un exemple qui élèvera le niveau moral de l'humanité. Ils sont comparés au sel, non à l'engrais minéral dont on se sert pour fertiliser

les terrains et dont les Juifs ne faisaient pas usage, mais au sel ordinaire qui conserve en empêchant la corruption. Si ce sel, pour une raison quelconque, perd ses propriétés préservatrices, il n'est plus bon à rien. Le disciple infidèle à sa vocation ne serait plus un sel utile pour la terre. Il doit être encore comme une cité bâtie sur une hauteur et qu'on voit de partout.

Chaque maison possédait un boisseau, vase cylindrique en argile qui servait à mesurer ou à contenir des grains et autres denrées, et qui, retourné et placé au milieu de la chambre, devenait un piédestal pour la petite lampe de terre cuite dans laquelle brûlait la mèche. Un disciple qui ne donnerait pas de bons exemples serait comme une lampe posée sous le boisseau et par conséquent inutile. D'ailleurs l'exemple doit être donné, non pour s'attirer de la gloire, mais pour contribuer à l'honneur du Père.

46. LA LOI NOUVELLE. — « N'allez pas croire que je sois venu abolir la loi et les prophètes. Je ne suis pas venu abolir, mais compléter. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, la moindre lettre, un simple trait, ne seront pas ôtés de la loi, sans avoir été totalement accomplis. Celui donc qui transgressera un seul des plus petits parmi les préceptes, et qui enseignera aux autres à le faire, aura la dernière place dans le royaume des cieux. Mais celui qui les accomplira et les enseignera sera grand dans le royaume des cieux. Je vous le dis en effet, si votre justice ne vaut pas mieux que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Je ne suis pas venu abolir, mais compléter. Il y a dans la loi ancienne un grand nombre d'éléments définitifs. La loi nouvelle les gardera, mais y ajoutera d'autres vérités plus complètes et d'autres préceptes plus parfaits. Le Sauveur n'est donc pas un novateur qui fait table rase de tout ce qui a existé avant lui ; il se contente sagement de conserver, de compléter et de perfectionner. Par conséquent, transgresser même les moindres préceptes, qui ne paraissent pas avoir plus d'importance qu'un accent ou la plus petite des lettres, c'est se mettre au dernier rang parmi ses disciples ; les observer, c'est passer dans les premiers rangs. Les pharisiens et les docteurs se vantent de leur vertu ; si la vertu des disciples n'a pas plus d'élévation, de solidité, de sincérité, de désintéressement que celle-là, ils ne feront pas partie du royaume nouveau. C'est donc à d'autres maîtres que les anciens qu'ils doivent demander la leçon et l'exemple.

Charité fraternelle. — « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas, et : Celui qui aura tué sera traduit devant le tribunal. Et moi je vous dis : Quiconque s'emporte contre son frère, sera déféré au tribunal. Celui qui dira à son frère : Raca ! comparaitra devant le conseil. Celui qui lui dira : Fou ! sera condamné à la géhenne du feu. Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et si là tu te souviens que ton frère a quelque grief contre toi, laisse-là ton offrande devant l'autel et commence par aller te réconcilier avec ton frère ; ensuite seulement tu viendras présenter ton offrande. Accorde-toi au plus tôt avec ton adversaire, pendant que tu es en route

avec lui, de peur que cet adversaire ne te livre au juge, et que le juge ne te livre à l'exécuteur pour te mettre en prison. Car, je te le dis en vérité, tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé jusqu'au dernier quadrant. »

Et moi, je vous dis. Le Sauveur entre à présent dans le détail de sa loi. Il parle avec cette autorité que les foules admiraient en lui et qui tranchait si nettement avec les hésitations des docteurs. Il rappelle la loi ancienne, la corrige et la complète, en répétant cette formule : « Et moi, je vous dis. »

Son premier précepte vise la charité fraternelle. Il ne suffit plus de ne pas tuer ; qui s'emporte contre son frère sera digne de passer devant le tribunal de la cité ; qui lui dit : « Raca ! » ou « tête vide » sera passible d'un tribunal analogue au grand sanhédrin de Jérusalem ; qui l'appelle « fou », c'est-à-dire sans foi ni loi, méritera d'être envoyé à la géhenne du feu. On appelait géhenne ou *Gê Hinnom*, « vallée de Hinnom », une vallée située au sud de la ville sainte. Les rois impies y avaient pratiqué le culte de Moloch.

Par horreur pour cette impiété, on y jeta ensuite des immondices dont on se débarrassait par des feux perpétuels. La géhenne est ainsi devenue le symbole de l'enfer.

Dieu ne peut agréer l'offrande de celui qui a au cœur la haine de son frère ; avant de se présenter à l'autel, il faut commencer par se réconcilier avec son frère. Il le faut, pendant qu'on est en cette vie, de peur de tomber ensuite aux mains du Juge souverain, qui ferait payer la dette jusqu'au dernier quadrant, c'est-à-dire jusqu'à une petite pièce de deux centimes. Cette possibilité du paiement pourrait autoriser à penser que la prison dont il est parlé ici est le purgatoire. Cependant, le Sauveur parle d'une

faute grave, qui a mérité la géhenne, et qui par conséquent ne pourra jamais être expiée ni pardonnée dans l'autre vie. Aussi la plupart des interprètes entendent-ils cette prison de l'enfer.

Loi du mariage. — « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas d'adultère. Et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur. C'est pourquoi si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi perdre un de tes membres, que d'être jeté dans la géhenne avec ton corps tout entier. Et si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi perdre un de tes membres, que d'être jeté dans la géhenne avec ton corps tout entier.

« Il a été dit : Quiconque renverra sa femme, lui donnera un acte de répudiation. Et moi je vous dis : Quiconque renverra sa femme, hors le cas d'adultère, lui fait commettre l'adultère, et celui qui épouse la femme répudiée commet un adultère. »

Il vaut mieux perdre un de tes membres que d'être jeté dans la géhenne. L'ancienne loi défendait l'adultère ; la nouvelle insiste davantage sur le désir mauvais qui peut naître au fond du cœur et elle le condamne sévèrement. C'est en effet la volonté qui veut le mal ; l'acte extérieur ne fait qu'exécuter la décision de la volonté perverse. Il faut donc arracher le membre qui est une occasion de chute, afin de sauver tout le corps, c'est-à-dire qu'il faut s'imposer éner-

giquement les plus rudes sacrifices plutôt que de commettre le péché.

L'ancienne loi permettait de renvoyer sa femme en lui remettant un acte de répudiation ; celle-ci pouvait alors se remarier. Jésus met fin à cette tolérance. On pourra encore se séparer de sa femme, en cas d'adultère ; mais tout nouveau mariage serait pour celle-ci et son conjoint un adultère, et celui qui l'aurait répudiée participerait au péché.

Loi du serment. — « Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne feras pas de faux serments, et : Tu t'acquitteras devant le Seigneur de tes serments. Et moi, je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du grand roi. Tu ne jureras pas non plus par ta tête, parce que tu n'es pas capable de faire blanchir ou noircir un seul de tes cheveux. Mais que votre langage soit seulement : Cela est, cela n'est pas. Ce qu'on ajoute en plus vient de mauvaise source. »

Je vous dis de ne point jurer du tout. Il était défendu de faire de faux serments, et ordonné de tenir ceux qu'on avait faits. Le Sauveur ne veut plus que l'on jure du tout par quoi que ce soit. Son disciple doit jouir d'une telle réputation de sincérité et de fidélité qu'il lui suffira d'affirmer ou de nier pour être cru sur parole. « Ce qu'on ajoute en plus vient de mauvaise source », parce que cela suppose que la bonne foi n'est plus une vertu commune. L'abstention absolue est conseillée, et elle devrait être la règle entre chrétiens. Il est toutefois nécessaire, en cer-

taines circonstances graves, de faire serment. D'après les interprètes, l'intention du Sauveur n'était pas alors de l'interdire, puisque le serment est en somme un hommage rendu à Dieu. Il voulait seulement qu'on n'allât pas au-devant à tout propos, et qu'on n'y recourût qu'exceptionnellement.

Douceur chrétienne. — « Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas vous venger du méchant. Mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre ; et si quelqu'un veut t'appeler en jugement pour t'enlever ta tunique, abandonne-lui aussi ton manteau. Si quelqu'un te contraint de faire mille pas, fais-en deux mille autres avec lui. Si l'on te demande, accorde ; si l'on veut t'emprunter, ne refuse pas ; si l'on t'enlève ce qui t'appartient, ne réclame pas ; et ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux pareillement. »

Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux pareillement. Il y a ici un conseil de vie chrétienne. Le Sauveur ne veut pas qu'on s'en tienne à la loi rigoureuse du talion. Il souhaite que son disciple ne se venge pas, qu'il ne se dérobe pas aux injures, qu'il cède volontiers à toutes les exigences, qu'il accorde, prête et s'abstienne de réclamations. C'est une règle de charité qui doit porter à traiter le prochain comme on désire être traité par lui. Entre chrétiens, animés de l'esprit évangélique, la règle est praticable ; car jamais il n'y aura entre eux de dissensions graves. Vis-à-vis des autres, il est parfois nécessaire de recourir aux sanctions de

la justice ; mais, même en ce cas, il faut tenir compte des exigences de la charité.

Amour des ennemis. — « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu détesteras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. Vous serez ainsi les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, il envoie la pluie aux justes et aux injustes. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? Les publicains et les pécheurs n'en font-ils pas autant, et n'aiment-ils pas ceux qui les aiment ? Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus ? Les païens n'en font-ils pas autant ? Si vous ne prêtez qu'à ceux dont vous espérez quelque retour, quel gré faut-il vous en savoir ? Car les pécheurs prêtent aux pécheurs, pour être payés de retour. Aimez donc vos ennemis, faites du bien, prêtez sans rien en attendre : votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bienveillant même pour les ingrats et les méchants. En un mot, soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

S. MATTHIEU, 5, 17-48 ; S. LUC, 6, 27-36.

Aimez vos ennemis. Ici le précepte est impérieux. L'ancienne loi commandait l'amour du prochain ;

mais elle avait des sévérités pour ceux qui n'étaient pas Israélites, et les Juifs, persécutés par tant d'étrangers, en étaient venus à conclure que la haine contre ces ennemis était de droit. De là à l'étendre contre les compatriotes qui déplaisaient, il n'y avait qu'un pas fréquemment franchi. Jésus veut l'amour envers tous, même envers les persécuteurs. Il base cette règle d'abord sur l'exemple du Père céleste, qui répand les biens de la nature sur les méchants comme sur les bons. Il remarque ensuite que l'amour commandé par la nature ou l'intérêt se rencontre même chez les païens et n'a nul mérite. Il réclame envers le prochain, quel qu'il soit, un amour désintéressé, qui d'ailleurs aura sa récompense dans l'autre vie. Le disciple doit imiter, dans la mesure que comportent sa vocation et la grâce qu'il reçoit, la miséricorde et la perfection du Père céleste. Il n'y a point d'héroïsme que ne commande un si haut idéal ; Jésus-Christ et les saints en ont donné l'exemple.

47. LA MORALE ÉVANGÉLIQUE. — *Fuir l'ostentation.* — « Gardez-vous d'exercer votre justice aux yeux des hommes, dans le but d'attirer leurs regards ; autrement vous n'aurez aucune récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que tu fais une aumône, ne sonne pas la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour s'attirer l'estime des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste cachée ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Lorsque vous priez, vous ne serez pas comme les hypo-

crites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des places, pour être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. »

Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. Le vrai disciple doit agir, non pour s'attirer l'estime des hommes, mais uniquement pour plaire à Dieu. Les pharisiens pratiquaient une vertu de parade. Voulaient-ils faire une aumône, ils avaient soin que, dans les rues et les synagogues, tout le monde en fût informé, comme s'ils avaient sonné de la trompette. Quand ils priaient, ils se tenaient solennellement debout en bonne place dans les synagogues, parfois même dans les coins des places, afin qu'on les vît bien et qu'on admirât leur piété.

Le Sauveur réproouve cette ostentation qui ôte aux meilleures œuvres tout leur mérite. Seul, autant qu'il est possible, le Père céleste doit être témoin des bonnes œuvres qu'on accomplit, si tant est qu'on les accomplit pour lui. La main droite doit se cacher de la main gauche, c'est-à-dire que les plus proches eux-mêmes doivent ignorer le bien qu'on a fait.

Loi de la prière. — « Quand tu prieras, entre dans ta chambre, ferme la porte, prie ton Père dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. En priant, ne multipliez pas les paroles, comme les païens ; car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés s'ils disent beaucoup de mots. Ne les imitez pas, parce que votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant même que vous ne l'imploriez. Voici donc comme vous prierez :

Prie ton Père dans le secret. Cette recommandation

n'exclut ni la prière publique, ni même la prière privée faite sous les yeux des autres. Elle vise à ce que la prière soit faite dans le recueillement, la solitude, sous le regard de Dieu seul. Le danger de prier par ostentation est alors écarté ; Dieu écoute volontiers une parole qui ne s'adresse absolument qu'à lui.

Le Sauveur ne veut pas non plus qu'on s'adresse à Dieu avec des formules interminables, comme celles que les païens employaient pour prier leurs divinités. Ils craignaient tellement de les indisposer en ne leur donnant pas tous leurs noms ~~et~~ tous leurs titres, ou en négligeant quelque chose des longues formules rituelles qui passaient pour être seules efficaces, que leurs prières se composaient d'énumérations et de répétitions sans fin. Le Père veut une prière qui parte du cœur. Il sait les besoins du suppliant avant que celui-ci les expose. Inutile donc de s'attarder à les détailler.

« Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

« Si en effet vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous remettra pas vos péchés. »

Fuir l'hypocrisie. — « Quand vous jeûnez, n'affichez pas la tristesse comme les hypocrites.

Ils exténuent leurs visages, afin que les hommes voient bien qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave ton visage, afin que ton jeûne ne soit pas remarqué des hommes, mais de ton Père pour qui rien n'est caché ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. »

Voici donc comme vous prierez. Après avoir indiqué dans quelles conditions il faut prier, le Sauveur daigne lui-même enseigner à ses disciples une formule de prière. Cette formule est courte. Elle comprend sept demandes, dont les trois premières se rapportent à la gloire de Dieu et les quatre autres au bien de l'homme. Cette prière a ceci de remarquable qu'elle ne renferme aucune allusion formelle aux dogmes de la religion révélée. Il n'y est fait mention d'aucun des trois grands mystères de la sainte Trinité, de l'incarnation et de la rédemption, ni des sacrements de la loi nouvelle, ni de l'Église, ni même de la vie future. De la sorte, elle peut être récitée par tout homme, de quelque religion qu'il soit, pourvu qu'il ait la foi en Dieu. C'est vraiment la prière de l'humanité, et comme les demandes qu'elle exprime sont nécessairement faites pour être exaucées, quand elles partent d'un cœur sincère, il s'en suit que quiconque les adresse à Dieu dans les conditions requises peut obtenir ce qu'elles réclament. Cependant, sous ces formules générales que le simple déiste peut réciter, le chrétien sait trouver l'expression de tout ce qu'il croit et de ce qu'il est autorisé à espérer de Dieu.

Notre Père, qui êtes aux cieux. L'appellation est au pluriel, pour rappeler à l'homme qu'il n'est pas un isolé, mais qu'il fait partie de la grande famille

humaine et doit s'unir à ses frères pour invoquer Dieu. Ce Dieu, auquel la raison et la foi peuvent donner tant de noms divers, préfère à tous les autres celui de Père. Il marque ainsi la nature des rapports qu'il veut avoir avec les hommes. Ceux-ci sont ses enfants ; donc il fait pour eux, avec sa puissance et sa bonté infinies, ce qu'un père fait pour ses enfants : il les aime, les protège, les nourrit, les défend, leur procure tous les biens. A eux d'avoir pour lui l'amour, la reconnaissance, la soumission, le respect, la confiance que mérite un tel Père. Ce Père est aux cieux, c'est là son domaine. Il faudra donc que ses enfants y soient un jour avec lui, comme dans leur maison paternelle. Ils ont à s'y attendre et à vivre, sur la terre de l'épreuve et de l'exil, de manière à être fidèles au rendez-vous qui leur est assigné.

Que votre nom soit sanctifié. Que le nom de Dieu soit traité saintement ; qu'il soit respecté par ceux qui le prononcent, et surtout que ceux qui portent le nom d'enfants vis-à-vis de Dieu honorent leur Père par une conduite digne de lui.

Que votre règne arrive. Le règne de Dieu s'impose à toute la création ; mais on souhaite que ce règne soit accepté par la créature raisonnable et libre, qu'il s'étende à toute la terre, qu'il pénètre dans toutes les âmes, qu'il aboutisse un jour, pour les enfants de Dieu, au royaume de l'autre vie.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Cette volonté est obéie fatalement par la créature sans raison ; qu'elle le soit aussi pour la créature raisonnable, librement, complètement, constamment. Les enfants de Dieu qui sont sur la terre ne doivent pas obéir en esclaves que mène la crainte. Leur obéissance doit être comme celle des habitants du ciel, exacte et empressée, sans doute, mais surtout affectueuse, inspirée par le seul amour de Dieu.

Dieu n'a rien à recevoir de sa créature, et c'est à elle seule que profitent les hommages qu'elle lui rend. Aussi se trouve-t-il que ce qui est demandé pour l'honneur de Dieu ne peut que contribuer à rendre l'homme plus saint et plus fidèle à Dieu, par conséquent plus assuré du bonheur de la vie éternelle.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Ce pain, c'est d'abord tout ce qui est nécessaire à la vie du corps, tous ces biens matériels que l'homme songe si peu à demander au Seigneur, et dont il songe encore moins à le remercier. Ce sont ensuite les biens d'ordre supérieur qui servent d'aliment à l'âme intelligente, et surtout, pour le chrétien, les biens surnaturels de la grâce divine et de l'Eucharistie.

Pardonnez-nous nos offenses. Le péché est le seul obstacle qui puisse empêcher le bonheur futur de la créature humaine. Si elle en a le regret sincère, si elle s'engage à ne plus le commettre, si elle a la foi en Dieu et quelque amour pour lui, Dieu qui fait demander le pardon et qui donne la grâce du repentir, accorde ce qu'on attend de sa miséricorde. Ainsi sont sauvées bien des âmes que des circonstances malheureuses tiennent éloignées de la vraie religion du Christ, sans qu'il y ait faute de leur part. A plus forte raison peuvent-ils compter sur ce pardon, les chrétiens qui recourent au sacrement confié par Jésus-Christ à son Église pour la rémission des péchés. Mais, avec une souveraine habileté, le Sauveur met une condition essentielle à ce pardon promis. Nous sommes pardonnés *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Il veut que la charité pour le prochain soit dans le cœur de celui qui sollicite l'indulgence divine. C'est bien le moins que celui qui a tant offensé la majesté divine oublie volontiers les manquements insignifiants par lesquels on a pu

l'offenser lui-même. Et si ces manquements ont quelque gravité, Dieu les tient pour commis contre lui-même et s'en réserve exclusivement le châtiement. Ainsi sont rendus inséparables l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation, littéralement « ne nous faites pas entrer dans la tentation », épargnez-la à notre faiblesse, ou, si vous jugez à propos de la permettre, assurez-nous votre secours pour que nous ne soyons pas vaincus et que nous ne tombions pas dans le péché.

Délivrez-nous du mal, du mal physique, si vous l'estimez avantageux pour notre âme, car ce mal constitue une tentation en face de laquelle nous pourrions faiblir ; mais surtout du mal moral, le péché, le seul mal véritable, et de son irrémédiable conséquence, la damnation éternelle.

Ainsi tout est prévu dans cette prière dominicale, la gloire de Dieu et le bien de l'homme, les nécessités de la vie physique et celles de la vie morale, l'avantage de l'homme individuel et celui de la société humaine, le bonheur de la vie présente et celui de l'éternité.

Le Sauveur insiste ensuite sur la condition qu'il a mise au pardon des péchés. Il faut pardonner à ses frères pour être pardonné par le Père. C'est une loi inéluctable et à laquelle personne ne peut se soustraire, sous peine de se perdre soi-même sans retour.

Ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Le Sauveur, qui a réprouvé l'ostentation des pharisiens dans l'aumône et dans la prière, la signale encore dans le jeûne. Quand les pharisiens se livrent au jeûne, ils prennent des airs lugubres et se font des mines pitoyables, afin que tous s'aperçoivent de leurs privations et les estiment comme des hommes de haute vertu. *Ils ont reçu leur récompense*, dit Jésus. Ils ont

jeûné pour s'attirer l'estime des hommes, ils ont cette estime, sans plus. Le Sauveur veut que son disciple, quand il jeûne, ne se préoccupe d'autre regard que de celui du Père céleste, qui saura bien le récompenser dignement. Aux yeux des hommes, au contraire, qu'il apparaisse avec un visage bien lavé et une tête parfumée à la manière orientale, comme quelqu'un qui est en fête. Personne alors ne songera à lui ravir, par des louanges humaines, le mérite d'un acte accompli uniquement pour Dieu.

Fuir l'avarice. — « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les détruisent, où les voleurs les déterrent et les dérobent, mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où la rouille ni les vers ne peuvent les détruire, où les voleurs ne peuvent les déterrer ni les dérober. Car là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. Ton œil est la lampe de ton corps ; si ton œil est net, ton corps tout entier sera éclairé ; mais si ton œil est vicié, tout ton corps sera dans l'obscurité. Si donc la lampe qui est en toi devient ténébreuse, que seront les ténèbres elles-mêmes ! »

Amassez-vous des trésors dans le ciel. Le royaume de Dieu ne s'accorde pas avec un attachement immodéré aux biens de ce monde ; à plus forte raison condamne-t-il la cupidité et l'avarice. L'avare juif accumulait chez lui les denrées et les vêtements, l'or, l'argent et les pierres précieuses. La corruption gâtait les provisions, la teigne rongait les étoffes, les voleurs perforaient les murailles des maisons et faisaient main-basse sur le reste. Les trésors amassés pour le ciel n'ont rien à craindre : la bienfaisance, la charité, la pratique du bien constituent des mérites

dont Dieu lui-même a la garde. D'ailleurs, là où est le trésor, là est le cœur ; il est meilleur d'avoir le cœur au ciel que dans un coffre-fort. .

Le cœur est à l'âme ce que l'œil est au corps. L'œil sain, éclaire tout le corps et en dirige les actes ; l'œil vicié, semblable à une lampe éteinte, laisse dans le désarroi le corps aveugle par lui-même. Ainsi en est-il du cœur. Comment dirigerait-il l'âme vers les choses éternelles s'il est lui-même plongé dans les choses matérielles?

Confiance en la Providence. — « Personne ne peut servir deux maîtres, car ou bien il détestera l'un et aimera l'autre, ou bien il souffrira l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. Aussi je vous le dis : Soyez sans inquiétude sur la nourriture, pour votre vie, et sur le vêtement pour votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas bien plus qu'eux? Et pourtant qui d'entre vous, avec tout son esprit, peut ajouter à sa vie la longueur d'une coudée?

« Quant au vêtement, pourquoi vous en inquiéter? Considérez les lis des champs ; voyez comme ils croissent, sans travailler ni filer. Je vous le dis pourtant, Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'entre eux. Si donc Dieu donne un pareil vêtement à l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée au brasier, combien plus fera-t-il pour vous,

hommes de peu de foi ! Soyez donc sans inquiétude, et ne dites pas : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? De quoi nous vêtirons-nous ? Aux païens de s'enquérir de toutes ces choses : Mais votre Père sait bien tout ce dont vous avez besoin. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroit. Soyez sans inquiétude pour le lendemain ; le jour de demain aura son souci particulier : à chaque jour suffit sa peine. »

S. MATTHIEU, 6, 1-34.

Votre Père sait bien tout ce dont vous avez besoin. On peut objecter qu'il faut bien pourtant se préoccuper des choses de la vie présente. Le Sauveur veut qu'on ne le fasse qu'avec une confiance absolue dans la Providence. Il n'y a en somme qu'un maître à servir, c'est Dieu. On peut se servir de l'argent, on ne doit pas le servir, car ce maître excluerait l'autre. Jésus commande qu'on soit sans inquiétude pour la nourriture et le vêtement. Il donne en exemples les oiseaux que la Providence nourrit sans qu'ils travaillent et les fleurs des champs auxquelles elle tisse un vêtement plus beau que ceux de Salomon. Le Père des cieux, qui prend soin de ces créatures sans raison, ne veillera-t-il pas encore davantage sur l'homme ? A quoi, du reste, aboutirait ce dernier par des préoccupations exagérées, lui qui est incapable d'allonger d'une coudée, de la longueur d'un demi-mètre, non pas sa taille, qui est totalement indépendante de sa volonté pour le moindre accroissement, mais d'après le sens du mot grec, son âge, le temps de sa vie, comparée à un chemin que l'on parcourt ?

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Telle doit être la principale préoccupation du chrétien : chercher le royaume de Dieu, y entrer, s'y maintenir, en remplir les obligations, y pratiquer cette justice qui résulte de la fidélité à tous les devoirs. Le reste, ce qui concerne les intérêts de la vie présente, sera donné par surcroît par la Providence. Aux païens de s'inquiéter exclusivement des choses du temps. Le disciple du Christ a son cœur ailleurs. Il ne songe qu'au jour présent pour sa vie matérielle ; il travaille pour le nécessaire de chaque jour ; il prendra le lendemain la peine nécessaire pour ce jour-là, et vivra ainsi au jour le jour, aux bons soins de la Providence, sans souci du lendemain.

Il serait déraisonnable et impie de tirer de ces conseils du Sauveur des conclusions qui n'étaient pas dans sa pensée. En évoquant l'exemple des oiseaux et des fleurs, il ne prend dans la comparaison que ce qui est à prendre. L'homme est créé pour le travail et il doit manger son pain à la sueur de son front. Il se mettrait donc en dehors du devoir en se croisant les bras, sous prétexte que la Providence lui donnera la nourriture et le vêtement, comme elle les donne à l'oiseau et à la fleur, sans qu'ils travaillent. Mais l'oiseau et la fleur n'ont aucune inquiétude relativement à ce qui leur est nécessaire, et c'est sur ce point précis que Jésus appelle l'attention de son disciple. Il ne faut à aucun prix que les sollicitudes temporelles le détournent de la recherche du royaume de Dieu. Il fait le nécessaire pour assurer sa vie, et Dieu fait que ce nécessaire soit suffisant dans la mesure où l'on a confiance en sa Providence.

48. DEVOIRS DU DISCIPLE. — *Indulgence pour les autres.* — « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés, car comme vous aurez jugé, on vous

jugera ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Remettez, et l'on vous remettra ; donnez, et l'on vous donnera ; on versera dans votre sein une mesure pleine, pressée, tassée, débordante. Quand il faudra mesurer pour vous, on se servira de la mesure avec laquelle vous aurez mesuré pour les autres. »

Il leur disait aussi cette comparaison : « Un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître, et pour chacun la perfection, c'est de ressembler à son maître. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Comment peux-tu dire à ton frère : Frère, laisse-moi ôter la paille de ton œil, quand tu n'aperçois pas la poutre qui est dans le tien ? Hypocrite, ôte donc d'abord la poutre de ton œil, tu verras clair ensuite pour ôter la paille de l'œil de ton frère. »

On se servira de la mesure avec laquelle vous aurez mesuré pour les autres. Le devoir de la charité fraternelle est tellement essentiel que Jésus y revient encore sous différentes formes. Il faut s'abstenir de juger les autres, car la plupart du temps on n'a pas tous les éléments indispensables pour porter un jugement équitable. En s'abstenant, on évite le risque d'être soi-même jugé défavorablement à la légère. Encore moins faut-il condamner, si l'on ne veut pas l'être. On doit en un mot être pour les autres plein de ces égards que l'on désire pour soi. C'est justice. La mesure débordante sera alors versée dans le sein du bienfaisant. Le sein désigne ici le pli

du vêtement qui fait poche au-dessus de la ceinture, et dans lequel les Juifs avaient coutume de porter toutes sortes de choses.

Un aveugle peut-il conduire un aveugle? Le Sauveur appelle l'attention de ses disciples sur l'exemple qu'ils devront donner pour faire pratiquer l'évangile aux autres. S'ils ne comprennent pas eux-mêmes et s'ils ne font pas ce qui leur est recommandé, comment seront-ils des guides sûrs? Ils seront comme l'aveugle qui conduit l'aveugle : tous deux tombent dans la fosse. S'ils ne sont pas de bons maîtres, ceux qu'ils enseigneront seront encore au-dessous d'eux ; même si ces derniers réussissent à les égaler, leur niveau moral restera fort inférieur. Pour corriger les autres, il ne faut pas être pire qu'eux ; ce serait avoir la poutre dans l'œil et vouloir ôter la paille qui est dans l'œil du prochain ; ce serait hypocrisie, que de travailler à la perfection des autres en restant soi-même dans le vice.

Prudence. — « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se retournant ils ne vous déchirent. »

Ne donnez pas les choses saintes aux chiens. Il y a des hommes qui se plaisent dans l'impudence et la grossièreté ; ils sont incapables de tout sentiment délicat et de toute pensée supérieure. Le Sauveur les compare aux chiens, considérés en Orient comme les types de la voracité, de la fureur et de l'impureté, et aux pourceaux particulièrement odieux aux Juifs. On ne jette pas des perles à de pareilles bêtes ; elles prendraient ce geste pour une provocation et se jetteraient sur celui qu'elles auraient devant elles. Les

choses saintes et la doctrine évangélique ne doivent pas être présentées à certains hommes.

Efficacité de la prière. — « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit ; celui qui cherche, trouve ; à celui qui frappe, on ouvre. Quel est celui d'entre vous qui, à son fils réclamant du pain, voudrait tendre une pierre ? S'il demande du poisson, lui présentera-t-il un serpent ? Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le prient ! En résumé, faites pour les autres tout ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous. Voilà la loi et les prophètes. »

Demandez et l'on vous donnera. Le Sauveur le répétera souvent : toute vraie prière est exaucée. Pour en convaincre, il rappelle que Dieu est un Père. Il y a des pierres qui reproduisent plus ou moins la forme du pain, des serpents qui ressemblent à certains poissons. Le plus mauvais père ne donnerait pas à son enfant une pierre au lieu d'un pain, un serpent au lieu d'un poisson. Comment supposer que le Père céleste soit moins bon que ce père méchant ?

Tout ce qui précède se rattache à cette règle : faites pour les autres ce que vous voulez qu'ils fassent pour vous. En cela se résument la loi et les prophètes.

Tirer profit de la grâce. — « Entrez par la porte étroite, parce que la porte large et la route

spacieuse mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui passent par là. Qu'étroite est la porte, que resserrée est la route qui mène à la vie ! Combien peu la trouvent ! Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous avec des peaux de brebis, mais qui au dedans sont des loups rapaces ; vous les connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines, et des figes sur les ronces ? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, mais l'arbre mauvais produit de mauvais fruits. L'arbre bon ne peut pas produire de mauvais fruits, ni le mauvais arbre de bons fruits. Tout arbre qui ne donne pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. C'est donc à leurs fruits que vous les connaîtrez. L'homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais tire le mal de son mauvais trésor ; car la bouche parle de l'abondance du cœur. »

Entrez par la porte étroite. La porte étroite est celle qui donne entrée au royaume de Dieu et au salut. Elle est étroite pour la nature qui n'y peut passer avec ses convoitises, ses attaches multiples, ses habitudes perverses, ses vices et ses péchés. Toutes ces choses passent au contraire aisément par la porte large qui conduit à la perdition, et le grand nombre s'y engage. A la porte étroite aboutit un chemin étroit, rude et difficile ; il n'est fréquenté que par le petit nombre. Mais ce qui est impossible à la nature est possible avec la grâce.

Gardez-vous des faux prophètes. Ce sont ceux qui enseignent des doctrines qui plaisent à la nature, mais conduisent à la perdition. Le Sauveur les compare

à des loups rapaces qui, pour perdre les âmes, se couvrent de peaux de brebis. On les reconnaît aux fruits qu'ils produisent, fruits mauvais et maudits, orgueil, égoïsme, entêtement, attachement aux biens et aux jouissances de ce monde, en un mot tous les vices contraires à la vie chrétienne. Des mauvais arbres ne proviennent jamais de bons fruits ; on reconnaît ceux-ci quand ils viennent à maturité. De tels arbres ne sont bons qu'à mettre au feu. Ce sera le sort des docteurs de mensonge et de ceux qui les écoutent. Quant à l'homme de bien, on le reconnaît à ses discours : le bien est dans ses paroles parce qu'il est dans son cœur.

Bien faire pour gagner le ciel. — « Pourquoi m'appellez-vous : Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, voilà celui qui entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons en votre nom, accompli toutes sortes de merveilles en votre nom ? Alors je leur dirai devant tous : Jamais je ne vous ai connus ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité ! »

Celui qui fait la volonté de mon Père entrera dans le royaume des cieux. Le formalisme, si cher aux pharisiens, n'est pas de mise dans la vie chrétienne. On peut multiplier les prières ; si l'on ne fait pas ce que Dieu veut, on n'est pas son serviteur. On peut même prophétiser, c'est-à-dire parler au nom de Dieu, on

peut chasser les démons et faire des miracles ; sans la fidélité à accomplir ce que Dieu veut, on n'est pas connu de lui, on n'est qu'un artisan d'iniquité. Certains dons divins peuvent être communiqués à un homme pour le bien des autres ; s'il n'en profite pas lui-même, il se perd en sauvant les autres.

« Je vais vous dire à qui ressemble quiconque vient à moi, écoute mes paroles et les pratique : il ressemble à l'homme sage qui, pour bâtir sa maison, creuse profondément et pose les fondations sur le roc. Par la suite, la pluie est tombée, les eaux ont débordé, le fleuve est venu battre la maison, et les vents ont soufflé ; mais rien n'a pu l'ébranler, et elle ne s'est pas écroulée, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais quiconque écoute mes paroles et ne les pratique pas, est pareil à l'insensé qui bâtit sa maison sans fondations, sur le sable. La pluie est tombée, le fleuve s'est heurté contre elle, les vents ont soufflé et se sont rués sur la maison : soudain elle s'est écroulée, et n'a plus été qu'une grande ruine. »

Quand Jésus eut terminé ces paroles, les foules étaient dans l'admiration de son enseignement ; car il les instruisait comme investi de l'autorité, et non comme leurs scribes et les pharisiens.

S. MATTHIEU, 7, 1-29 ; S. LUC, 6, 37-49.

L'homme sage. Trois conditions le constituent : venir au Sauveur, écouter ses paroles, les mettre en pratique. S'il remplit ces conditions, il est inébranlable comme une maison solidement bâtie. On était souvent amené à construire des maisons sur la pente des montagnes qui couvraient la plus grande partie

de la Palestine. A l'époque des grandes pluies et des tempêtes, les eaux se précipitaient subitement des hauteurs et venaient en torrents impétueux s'abattre contre les maisons qui se trouvaient sur leur passage. La maison avait-elle ses fondations établies sur le roc, elle résistait. Était-elle bâtie sur le sable ou sur un terrain meuble? Les eaux affouillaient le sous-sol et la maison s'effondrait, ne laissant après elle qu'un amas de débris et d'argile délayée.

En donnant ces instructions, le Sauveur employait un langage imagé, clair et décisif qui saisissait les foules et tranchait avec les allures indécises des docteurs et des pharisiens.

49. LE SERVITEUR DU CENTURION. — Quand Jésus eut fini de donner au peuple ces enseignements, il descendit de la montagne, suivi de foules nombreuses et il entra à Capharnaüm. Là, un centurion avait, malade et sur le point de mourir, un serviteur auquel il tenait beaucoup. Sitôt qu'il eut entendu parler Jésus, il lui envoya des anciens d'entre les Juifs pour lui dire : « Seigneur, mon serviteur est couché sans mouvement à la maison, et tourmenté par le mal. » Il lui demandait donc de venir et de le guérir. Ceux-ci vinrent trouver Jésus et le prièrent avec instance : « Il mérite bien que vous lui accordiez cette grâce », ajoutaient-ils, « car il aime notre nation, et nous a même bâti une synagogue. » Jésus répondit : « Je vais y aller et je le guérirai », et il se mit en marche avec eux.

Lorsque Jésus n'était plus loin de la maison, le centurion lui envoya de ses amis pour lui dire : « Seigneur, ne vous donnez point cette peine. Je

ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, moi qui ne me suis même pas jugé digne de venir à vous en personne ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi, qui suis un homme obligé d'obéir à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à celui-ci : Va, et il va ; à cet autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. »

En entendant ces paroles, Jésus manifesta son admiration, et se retournant vers les foules qui le suivaient, il dit : « Je vous le dis en vérité, je n'ai jamais trouvé une foi aussi grande, même en Israël. Je vous le dis : beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et prennent place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, dans le lieu des pleurs et des grincements de dents. » Et Jésus fit dire au centurion : « Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru. » Le serviteur fut guéri à l'heure même, et quand ceux qui avaient été envoyés revinrent à la maison, ils trouvèrent le malade en bonne santé.

S. MATTHIEU, 8, 1, 5-13 ; S. LUC, 7, 1-10.

Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. Quand Jésus eut terminé son instruction sur la montagne, il redescendit à Capharnaüm. Il y était attendu par un centurion, officier romain qui commandait cent hommes de troupes auxiliaires. Cet officier avait un serviteur ou un esclave auquel il tenait beaucoup et qui était à la mort. En apprenant le retour de Jésus, il l'envoya avertir de l'état

de son serviteur par des anciens, chefs de famille qui participaient à l'administration de la cité, et il le pria de venir le guérir. Les anciens insistèrent en faveur de ce centurion qui, bien que romain, aimait les Juifs et leur avait même bâti à ses frais une synagogue. Le Sauveur acquiesça à leur requête et se mit en marche avec eux vers la maison du malade.

Le centurion se souvint sans doute alors du fils de l'officier d'Hérode, que Jésus avait jadis guéri de Cana (29). Il savait du reste que les Juifs n'entraient pas volontiers dans la demeure des païens. Informé que Jésus approchait, il lui envoya donc dire par des amis : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » L'histoire a conservé bon nombre de mots fameux prononcés par des hommes de guerre ; aucun n'a eu meilleure fortune que celui du centurion de Capharnaüm ; car l'Église s'en est emparée pour le faire répéter trois fois par ceux qui communient. Le centurion, pour justifier son désir d'éviter au Sauveur la peine d'une visite, rappelait que lui-même n'avait qu'à commander à ses soldats ou à ses serviteurs pour en être obéi. C'était dire que Jésus n'avait qu'à vouloir et que la maladie obéirait.

Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident. Le Sauveur admira la foi vive que manifestaient ces paroles, et, se tournant vers la foule qui le suivait pour voir un miracle, il déclara qu'il n'avait pas encore trouvé en Israël une foi pareille à celle de cet étranger. Il en prit occasion de prédire ce qui allait bientôt arriver : les étrangers afflueront de toutes parts pour entrer dans le royaume et devenir ainsi de vrais fils d'Abraham, tandis que ceux qui devaient être les premiers fils de ce royaume s'en détourneront et seront jetés dans les ténèbres exté-

rieures. Le royaume est comparé à un festin qui se célèbre dans une salle éclairée par de nombreux flambeaux. Les convives indignes sont expulsés au dehors, où il fait nuit, et leur exclusion définitive les réduit au désespoir d'avoir perdu ce qu'ils croyaient tenir ; ils pleurent et ils grincent des dents, tant leur douleur est cuisante. C'est l'image des peines de l'enfer.

Le Sauveur fit ensuite dire au centurion que sa requête était exaucée, et, à leur retour à la maison, ses amis trouvèrent le malade guéri.

50. RÉSURRECTION À NAIM. — Quelque temps après, Jésus se rendait à une ville du nom de Naïm. Ses disciples l'accompagnaient, ainsi qu'une foule nombreuse. Comme il approchait de la ville, il se trouva qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, qui était veuve ; les gens de la ville l'accompagnaient en très grand nombre. Dès que le Seigneur l'eut aperçue, il fut ému de compassion envers elle, et il lui dit : « Ne pleure plus. » Puis il s'approcha et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi. » Celui qui était mort se redressa et se mit à parler. Alors Jésus le rendit à sa mère. Cependant tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » Le bruit de cet événement se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays environnant.

s. LUC, 7, 11-17.

Il fut ému de compassion. Naïm était une petite

ville à une dizaine de kilomètres au sud de Nazareth. Jésus s'y rendait, suivi de ses disciples et d'une grande foule, quand il rencontra un cortège funèbre. Un jeune homme était porté en terre, dans un cercueil ouvert où le cadavre gisait enveloppé de son suaire. Une veuve suivait, pleurant amèrement son fils unique. Ce spectacle émut le Sauveur, qui toucha le cercueil et arrêta les porteurs. A son commandement, le mort se redressa et se mit à parler, pour témoigner qu'il était redevenu bien vivant :

Le Sauveur avait opéré ce miracle de lui-même, sans que personne l'en priât, par pitié pour la pauvre mère. C'était la première fois qu'il rendait la vie à un mort. Les spectateurs furent vivement émus ; ils se souvinrent qu'Élie et Élisée avaient aussi ressuscité des morts, et ils proclamèrent Jésus un grand prophète, par lequel Dieu visitait son peuple, mais sans aller jusqu'à saluer en lui le Messie.

51. LES ENVOYÉS DE JEAN-BAPTISTE. — Les disciples de Jean, qui était en prison, lui apprirent tout ce que faisait le Christ.

Alors Jean fit venir deux d'entre eux et les envoya à Jésus pour lui dire : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre? » Ils vinrent donc vers lui et lui dirent : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre? » A cette heure même, Jésus guérissait un grand nombre de personnes de leurs infirmités, de leurs plaies et des esprits mauvais, et il rendait la vue à beaucoup d'aveugles. Il leur répondit en ces termes : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux

sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés, et bienheureux celui qui n'aura pas été scandalisé à mon sujet. »

S. MATTHIEU, 11, 2-6 ; S. LUC, 7, 18-23.

Êtes-vous celui qui doit venir ? Cependant Jean était toujours dans sa prison de Machéronte, et comme Hérode avait pour lui certains égards, ses disciples pouvaient le visiter. Ceux-ci lui parlèrent de ce qui se passait en Judée et en Galilée, des merveilles opérées par Jésus et aussi, sans doute, des contradictions auxquelles il se heurtait déjà. Ils se demandaient s'il était vraiment le Messie attendu.

Jean savait évidemment à quoi s'en tenir, lui qui avait assisté à la manifestation divine du baptême de Jésus et avait montré à ses disciples l'Agneau de Dieu. Mais, afin de mieux confirmer son témoignage, il choisit deux disciples et les envoya à Jésus pour lui demander s'il était vraiment le Messie attendu ou s'il y en avait un autre à attendre après lui.

Les disciples trouvèrent le Sauveur occupé à opérer des miracles de toutes sortes. Jésus se contenta de leur faire constater ce qu'ils voyaient et entendaient, et il leur recommanda d'aller le redire à Jean. Ce qui fait la valeur significative de la réponse du Sauveur, c'est sa conformité avec les oracles d'Isaïe concernant le Messie. Le prophète avait dit : « Voici votre Dieu, ... il viendra lui-même et vous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds. Le boiteux bondira comme un cerf et la langue du muet éclatera de joie. » Is., 35, 4-6. Il avait aussi écrit l'oracle lu par Jésus à la synagogue de Nazareth (30). Le Sauveur y ajoutait la résurrection des morts. La conclusion s'imposait : celui-là était le Messie attendu qui réalisait les traits prédits par le

prophète inspiré. Faisant allusion aux contradictions dont il était l'objet, le Sauveur proclamait en outre bienheureux quiconque ne se scandalisait pas à son sujet, c'est-à-dire celui qui ne prenait pas prétexte de ses paroles et de ses actes pour méconnaître l'envoyé de Dieu, que ces paroles et ces actes avaient précisément pour but de manifester.

52. ÉLOGE DU PRÉCURSEUR. — Quand les envoyés de Jean furent partis, Jésus se mit à parler de lui aux foules : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu de fines étoffes? Les hommes à vêtements précieux et à bonne chère sont dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète : car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour préparer le chemin devant toi. Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont nés de la femme, il n'a point surgi de plus grand prophète que Jean-Baptiste. »

Il n'a point surgi de plus grand prophète que Jean-Baptiste. Après le départ des envoyés de Jean, Jésus se mit à faire l'éloge du précurseur que les foules allaient jadis voir au désert. Les foules ne se rendaient certes pas aux bords du Jourdain pour voir les roseaux que le vent agitait sur la rive du fleuve, ni pour contempler un homme élégamment vêtu, puisque Jean n'avait qu'un vêtement grossier. Elles y allaient pour voir un prophète ; et ce prophète était le plus grand de tous, puisqu'il préparait immédiatement la venue du Messie, et nul prophète ne l'a jamais égalé par la

sainteté de sa personne et l'excellence de sa mission. C'est ce qui rend inexcusables ceux qui refusent d'accepter son témoignage en faveur de Jésus.

Cependant l'ancien ordre de choses que termine la mission de Jean est tellement inférieur à celui qu'inaugure la mission de Jésus, que le plus petit du nouveau royaume est plus grand que le précurseur lui-même, non par le mérite de sa vie, mais par l'abondance des lumières, des grâces et de la dignité surnaturelle qu'il reçoit. Et c'est encore là ce qui doit encourager à entrer dans le nouveau royaume.

« Et pourtant, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. Tout le peuple et les publicains, en l'écoutant, ont rendu gloire à Dieu, et ont reçu le baptême de Jean ; mais les pharisiens et les docteurs de la loi, en ne recevant pas son baptême, ont dédaigné le dessein que Dieu avait sur eux. Cependant, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à ce moment, le royaume des cieux s'empare par force, et ce sont les hommes d'énergie qui s'en emparent. Tous les prophètes et la loi ont terminé avec Jean leur rôle prophétique, et, si vous voulez m'en croire, cet Élie qui doit venir, c'est lui. Entendez qui a des oreilles pour entendre. »

Les pharisiens et les docteurs ont dédaigné le dessein que Dieu avait sur eux. Plus instruits que le reste du peuple, ils auraient dû être les premiers à se rendre à l'appel de Dieu. Ils ont dédaigné le baptême de Jean, pendant que tout le peuple, même les publicains décriés y venaient en foule.

Les paroles : « Le royaume des cieux souffre vio-

lence, et les violents le ravissent », peuvent être entendues en deux sens. Le Sauveur peut vouloir dire que, depuis les jours de Jean, le nouveau royaume est en butte aux oppositions, aux calomnies, aux violences, et les hommes de haine l'assaillent de toutes parts. Il est vrai que, depuis le début de sa mission, le Sauveur a vu se dresser devant lui toutes sortes d'ennemis et que même on a déjà comploté contre sa vie. Ces paroles peuvent aussi signifier que, depuis que Jean a prêché, on se presse pour entrer dans le nouveau royaume, on surmonte tous les obstacles pour s'y faire admettre et les hommes d'énergie s'en emparent. D'après ce second sens, qui paraît plus en harmonie avec l'idée générale de ce passage, le Sauveur remarquerait que, malgré l'opposition des docteurs et des pharisiens, qui se croient les guides spirituels de la nation, l'évangile trouve de nombreux et généreux adeptes qui sacrifient tout, comme les premiers disciples appelés, pour suivre le divin Maître.

Cet empressement à entrer dans le royaume des cieux se comprend ; ce royaume est désormais le seul refuge des âmes qui veulent trouver Dieu. L'ancienne loi a fini son rôle avec Jean, et Jean lui-même a été Élie qui devait venir pour unir le cœur des fils avec celui des pères, c'est-à-dire pour aider les fils à trouver ce que les pères avaient espéré.

Entende qui a des oreilles pour entendre. Jésus se sert souvent de cette formule pour exciter l'attention de ses auditeurs et leur signaler une vérité de haute importance.

Le Seigneur ajouta : « A qui donc comparerai-je les hommes de cette génération ? A qui sont-ils semblables ? Ils ressemblent à des enfants qui,

assis sur la place publique, s'interpellent les uns les autres et crient à leurs compagnons :

Nous vous avons joué de la flûte,
Et vous n'avez pas dansé ;
Nous avons chanté des lamentations,
Et vous n'avez pas pleuré.

« En effet, Jean-Baptiste est venu, sans manger de pain, et sans boire de vin, et vous dites : Il a un démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un grand mangeur, un buveur de vin, un ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a tous ses enfants pour la justifier. »

s. MATTHIEU, 11, 7-19 ; s. LUC, 7, 24-35.

La sagesse a tous ses enfants pour la justifier. Le Sauveur compare ses contemporains aux enfants qui jouent ensemble sur la place publique et imitent ce qu'ils voient faire aux grandes personnes. Le refrain qu'ils chantent suppose que les uns veulent une chose, les autres une chose différente. Ainsi les uns ont désapprouvé Jean et l'ont accusé d'être possédé, à cause de sa grande austérité ; les autres accusent maintenant Jésus, parce qu'il mange et qu'il boit comme tout le monde et avec tout le monde. Il y a contradiction continuelle entre les opinions des hommes. Mais les enfants de la sagesse, c'est-à-dire les sages, les intelligents, se rendent compte des choses et comprennent très bien quel'austérité de Jean et le genre de vie de Jésus ont leur légitime raison d'être. Jean avait mission de détourner du péché par la pénitence, Jésus a mission d'attirer au royaume par sa bonté et sa simplicité. A des rôles différents répondent des manières de vivre différentes.

53. MARIE-MADELEINE CHEZ LE PHARISIEN. — Un des pharisiens pria Jésus de venir prendre un repas chez lui. Il se rendit donc dans la maison du pharisien et se mit à table. Et voilà qu'une femme, une pécheresse de la ville, ayant vu qu'il était à un repas dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tenant en arrière à ses pieds, elle se mit à baigner ses pieds de ses larmes, à les essuyer avec les cheveux de sa tête, à les baiser, à les embaumer de son parfum. Le pharisien qui l'avait invité s'en aperçut et se disait en lui-même : « S'il était un prophète, il saurait bien qui est et que vaut la femme qui le touche, puisque c'est une pécheresse. » Jésus prenant la parole lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » — « Maître, parlez », répondit-il. — « Un créancier avait deux débiteurs ; ils lui devaient l'un cent deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi rendre, il remit à chacun sa dette. Quel est donc celui qui l'aime davantage? » Simon répondit : « C'est, je pense, celui auquel il a remis davantage. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

Puis, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds ; elle, au contraire, a lavé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné le baiser ; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas répandu l'huile parfumée sur ma tête ; elle, au contraire, a embaumé mes

pieds de parfum. Aussi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui auquel on remet moins a moins d'amour. » Et il dit à cette femme : « Tes péchés te sont remis. » Sur quoi les convives qui étaient à table se disaient entre eux : « Qu'est-il donc pour aller jusqu'à remettre les péchés? » Mais il dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va en paix. »

s. LUC, 7, 36-50.

Une pécheresse de la ville apporta un vase d'albâtre plein de parfum. Jésus, qui avait pris part à un festin chez le publicain Matthieu, ne dédaigna pas d'accepter une invitation chez le pharisien Simon. Il profitait de ces occasions pour donner quelque bonne leçon. On se mit à table, comme de coutume, dans une salle ouverte à tout venant. On prenait le repas, en pareille circonstance, à la manière romaine. Des divans étaient disposés sur trois côtés de la table, et les convives s'y étendaient, couchés à demi, la tête vers la table et les pieds nus à l'autre extrémité du divan, en dehors. Pendant le repas entra une pécheresse de la ville. C'était Marie-Madeleine (54, 133). Elle oignit les pieds du Sauveur avec un parfum qu'elle tira d'un vase d'albâtre, et lui donna toutes sortes de marques de respect et de dévouement.

Simon, j'ai quelque chose à te dire. En voyant l'action de cette femme, Simon, qui la connaissait, se dit en lui-même que Jésus ne pouvait être un prophète, puisqu'il ne se doutait pas de ce qu'elle était. Mais Jésus savait à la fois ce qu'était Madeleine et ce que pensait Simon. Il demanda à ce dernier lequel de deux débiteurs aime le mieux le créancier qui remet à l'un cent deniers, à l'autre cinquante,

soit soixante ou trente francs. Simon répondit que c'était le débiteur des cent deniers.

Beaucoup de péchés lui sont remis parcequ'elle a beaucoup aimé. Le Sauveur établit alors un parallèle entre la conduite du pharisien à son égard et celle de la femme. Simon n'a pas cru devoir faire grands frais pour son hôte : à l'entrée, il n'a pas versé l'eau sur ses pieds ; il ne lui a pas donné le baiser de l'amitié, comme on le faisait pour un hôte cher et respecté ; il n'a point répandu l'huile parfumée sur sa tête, comme c'était la coutume dans les festins d'apparat. La femme avait eu pour Jésus des égards tout contraires. Jésus en tira la conclusion. Le débiteur auquel on remet le plus est celui qui aime le plus, et réciproquement, si un débiteur aime beaucoup le créancier, celui-ci lui remettra davantage. C'est le cas de Madeleine : elle a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui sont remis. Simon a moins d'amour parcequ'on lui a moins remis. Jésus dit alors à Madeleine, en récompense de son amour : « Tes péchés te sont remis ». Et il ajouta : « Ta foi t'a sauvée », c'est elle qui t'a montré celui que tu devais aimer.

Les assistants s'étonnèrent, comme dans le cas du paralytique (37), que Jésus se permît de remettre les péchés ; mais personne ne dit rien. La leçon donnée à Simon leur suffit.

54. LES SAINTES FEMMES. — Un jour, on arrivait à la maison, et la foule s'y porta de nouveau, au point qu'il était impossible même d'y manger son pain. Quand les siens l'apprirent, ils vinrent pour s'emparer de lui, en disant : « Il ne sait plus ce qu'il fait. »

Jésus parcourait les villes et les villages, pour

prêcher et porter la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Il était accompagné des douze, et de quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, surnommée Madeleine, de qui sept démons étaient sortis, Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, Suzanne, et beaucoup d'autres, qui l'assistaient de leurs ressources personnelles.

S. MARC, 3, 20-21 ; S. LUC, 8, 1-3.

Il ne sait plus ce qu'il fait. Jésus, tout à son œuvre, était entièrement au service des foules qui accouraient autour de lui. Il arrivait parfois qu'il n'avait même pas le loisir de prendre sa nourriture. Les siens disaient alors qu'il ne savait plus ce qu'il faisait, qu'il était hors de lui. Ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas les cousins de Jésus, devenus des apôtres, mais d'autres parents, qui ne comprenaient rien à sa mission et déploraient l'embarras que leur causait cet empressement des foules.

Il était accompagné des douze et de quelques femmes. Le Sauveur poursuivait sans se lasser ses tournées évangéliques. Ses disciples ne le suivaient pas tous partout où il se rendait. Mais les douze l'accompagnaient toujours. A eux se joignaient quelques femmes que la reconnaissance attachait aux pas du Maître. Marie Madeleine, Jeanne, femme d'un intendant d'Hérode, Suzanne et d'autres ne suivaient pas le Sauveur et les apôtres par vaine curiosité. Leur rôle était bien défini : elles assistaient de leurs ressources et de leurs soins la troupe évangélique, tout entière aux exigences du ministère de la prédication et des guérisons. D'ordinaire, la mère de Jésus se trouvait parmi ces pieuses femmes.

55. EXPULSION D'UN DÉMON. — On amena à Jésus un homme ayant un démon, auquel il devait d'être aveugle et muet. Il le guérit en chassant le démon, de sorte que l'homme put parler et voir clair. Les foules furent saisies d'admiration, et disaient : « Celui-ci serait-il le fils de David? »

S. MATTHIEU, **12**, 22-23 ; S. LUC, **11**, 14.

Il le guérit en chassant le démon. En s'emparant des corps, le démon les soumettait parfois à différentes infirmités. Jésus chassa le démon et guérit celui qui était devenu aveugle et muet par suite de la possession. Les foules étonnées se demandèrent alors si Jésus ne serait pas le « fils de David ». C'était là un des noms par lesquels on désignait couramment le Messie.

56. RÉFUTATION DES PHARISIENS. — En entendant ces paroles, les scribes qui étaient descendus de Jérusalem et les pharisiens se mirent à dire : « S'il chasse les démons, c'est par Béezébub, le prince des démons, qu'il a en lui. »

Jésus connaissait leurs pensées. Il les appela donc et leur dit sous forme de paraboles : « Comment Satan peut-il chasser Satan? Il est donc en lutte contre lui-même, et alors comment son royaume se maintiendra-t-il? Car tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné; toute ville, toute maison divisée contre elle-même ne pourra subsister. Si donc Satan s'élève contre lui-même, c'est la division; il ne pourra se maintenir, c'en est fait de lui. Vous dites que c'est par Béezébub

que je chasse les démons ; mais si c'est par Bézébub que je chasse les démons, par qui vos fils les chassent-ils ? Ce sont donc eux qui vont vous juger. Si au contraire c'est par le doigt de Dieu et par son Esprit que je chasse les démons, c'est donc que le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous. Quand un homme fort est en armes pour garder l'entrée de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Pour pénétrer dans sa maison et piller ce qu'elle contient, il faudra d'abord qu'un plus fort que lui le terrasse, lui ôte toutes les armes sur lesquelles il comptait et l'enchaîne ; alors il pourra piller sa maison et en partager les dépouilles. »

S'il chasse les démons, c'est par Bézébub. Des docteurs étaient venus de Jérusalem pour espier le Sauveur et paralyser son action. Témoins de l'effet produit sur le peuple par l'expulsion du démon, ils se mirent à dire que, si Jésus chassait les démons, c'était par la puissance de Bézébub, qu'il avait en lui. Bézébub, « dieu des mouches », était un dieu philistin, honoré à Accaron. On l'invoquait pour être préservé de la piqûre des mouches et des autres insectes. Par mépris, les Juifs se servaient de son nom pour désigner le démon. Ce fut le chef-d'œuvre de la ruse satanique et de la haine pharisaïque, que de faire attribuer à Satan les miracles qu'opérait Jésus.

Le Sauveur s'éleva aussitôt contre cette odieuse calomnie, en faisant valoir les raisons suivantes :

1^o Satan ne peut se combattre lui-même. Je combats l'influence des démons et je les chasse ; Satan travaillerait donc à sa propre ruine en me prêtant son pouvoir pour accomplir une pareille œuvre.

2^o Les Juifs eux-mêmes chassent les démons. Les plus pieux d'entre eux employaient contre les démons des exorcismes qui réussissaient parfois à les chasser. Si on accusait ces hommes de n'agir que par le pouvoir de Satan, ils seraient les premiers à protester avec indignation. Pourquoi donc le Sauveur ne posséderait-il pas le même pouvoir qu'eux?

3^o Si Jésus chasse les démons par la puissance de Dieu, c'est donc que le royaume de Dieu est arrivé. Les exorcistes juifs ne chassaient les démons que rarement et difficilement. Jésus les chasse d'un mot et fréquemment. Il est donc plus fort que celui qu'il chasse. Il peut entrer dans le domaine de Satan, s'en emparer et le mettre au pillage, ce qui ne saurait être qu'une œuvre divine.

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. Aussi, je vous le dis en vérité, tout péché et tout blasphème sera remis aux enfants des hommes ; même celui qui aura proféré quelque parole contre le Fils de l'homme, en obtiendra le pardon. Mais celui qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit n'en aura jamais le pardon, ni en cette vie, ni en l'autre ; il sera éternellement coupable de son péché. »

Ils disaient en effet de lui : « Il a un esprit impur. »

Jésus poursuivait : « Ou bien proclamez que l'arbre est bon et que son fruit est bon, ou proclamez que l'arbre est mauvais et que son fruit est mauvais, car c'est au fruit qu'on connaît l'arbre. Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes mau-

vais? La bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme bon tire de bonnes choses de son bon trésor : l'homme mauvais tire de mauvaises choses de son mauvais trésor. Or, je vous le dis, il faudra rendre compte, au jour du jugement, même de la parole inutile qu'on aura proférée. C'est d'après ses paroles que chacun sera justifié, et d'après ses paroles qu'il sera condamné. »

S. MATTHIEU, 12, 24-37 ; S. MARC, 3, 22-30 ; S. LUC, 11, 15-23.

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Il n'y a donc pas de milieu, il faut regarder Jésus comme l'envoyé de Dieu. Hésiter, douter, nier, c'est être contre lui, faire l'œuvre profitable aux démons, perdre sa peine. La calomnie des docteurs a été réfutée d'une manière si péremptoire que, ne pas se rendre à cette démonstration, c'est s'exclure du royaume de Dieu.

Le Sauveur caractérise ensuite le péché commis par ses calomniateurs. Il l'appelle un péché contre le Saint-Esprit. Une parole proférée contre le Fils peut être pardonnée, mais le blasphème proféré contre le Saint-Esprit ne le sera ni en ce monde ni en l'autre. Ce blasphème contre le Saint-Esprit apparaît ici comme l'attribution au démon de l'œuvre de Dieu même, ce qui est l'injure la plus grave qu'on puisse faire à Dieu. Celui qui est dans de telles idées ne songe guère à rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû ; il ne croit pas à l'action du Saint-Esprit et il se perd sans retour pour avoir méconnu la source de la grâce. Son péché n'est remis ni en ce monde ni en l'autre, parce qu'il ne reconnaît pas Dieu dans l'œuvre de la grâce qui pardonne.

Il faudra rendre compte au jour du jugement. Le

Sauveur en revient à la comparaison dont il s'est déjà servi : aux fruits on reconnaît l'arbre, aux paroles, les sentiments du cœur. Il appelle à bon droit les calomniateurs « race de vipères », à cause des ravages qu'ils commettent dans les âmes.

Un jour, chacun sera jugé sévèrement sur ses paroles, et l'on devra rendre compte même d'une parole inutile, c'est-à-dire de celle que n'aura inspirée aucune raison légitime d'utilité, de charité ou de convenance.

57. UN SIGNE DANS LE CIEL. — Quelques-uns des scribes et des pharisiens lui dirent alors pour le tenter : « Maître, nous voudrions vous voir opérer un signe dans le ciel. »

Comme tous se rapprochaient alors de lui, Jésus fit cette réponse : « Cette génération est une génération perverse et adultère. Elle réclame un signe : il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. De même que Jonas a été un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme sera un signe pour cette génération : Jonas a été dans le ventre du monstre trois jours et trois nuits ; de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. C'est pourquoi les hommes de Ninive se lèveront au jugement en même temps que cette génération, et ils la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi se lèvera au jugement en même temps que cette génération, et elle la condamnera ; car elle est venue des confins de la terre pour

écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon.

« Quand on allume une lampe, ce n'est pas pour la mettre dans un lieu retiré, ou sous le boisseau, mais sur le candélabre, afin que ceux qui entrent voient clair. La lampe de ton corps c'est ton œil. Si ton œil est net, tout ton corps sera éclairé, mais s'il est vicié tout ton corps sera dans l'obscurité. Veille donc à ce que la lumière qui est en toi ne se change pas en ténèbres. Mais si ton corps est lumineux tout entier, sans quoi que ce soit de ténébreux, il sera lui-même une lumière qui t'éclairera comme une lampe éclatante.

« Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre dans les régions arides, en quête de repos. Mais il n'en trouve pas et dit : Je vais retourner dans ma maison, d'où je suis sorti. Il revient donc et la trouve libre, purifiée de ses souillures et ornée. Alors il va, et prend avec lui sept autres esprits pires que lui ; ils entrent dans la maison et y habitent, de sorte que la nouvelle condition de cet homme est pire que la précédente. Ainsi en sera-t-il de cette abominable génération. »

S. MATTHIEU, 12, 38-45 ; S. LUC, 11, 16, 29-36, 24-26.

Un signe dans le ciel. Le Sauveur ne cessait d'opérer des miracles. Les docteurs pharisiens ne se rendaient pas à leur force probante. Plusieurs d'entre eux vinrent un jour lui demander de faire un miracle dans le ciel, quelque chose d'extraordinaire qui, à son ordre, se passât dans les airs ou dans le firma-

ment. Jésus refusa un miracle de pure curiosité, qui n'eût pas plus convaincu ses adversaires que les guérisons et les expulsions de démons dont le peuple se contentait avec raison.

Il y a cependant un miracle que Jésus fera un jour, qu'il a déjà promis dans le temple même (24) et qui dépassera tous les autres en grandeur et en puissance de conviction : c'est celui de sa résurrection. Il est raconté que Jonas a été trois jours dans le ventre du poisson, qu'il en est sorti vivant et qu'il est allé ensuite prêcher la pénitence aux Ninivites. De même le Fils de l'homme, après trois jours passés dans le tombeau, en sortira vivant. Les Ninivites convertis à la voix de Jonas seront donc une condamnation pour cette génération « perverse et adultère », qui refuse d'écouter la parole de celui qui est plus grand que Jonas. La reine de Saba, qui est venue admirer la sagesse de Salomon, fera honte aux Juifs qui ne savent pas reconnaître au milieu d'eux la présence d'un sage autrement grand que Salomon. Cette génération est vraiment perverse et tournée au mal ; elle est en même temps adultère, c'est-à-dire infidèle au Dieu auquel elle devrait être indissolublement unie.

La lampe de ton corps, c'est ton œil. Le Sauveur reprend ici une comparaison déjà employée (47). Il suppose seulement, pour poser la lampe un candélabre, un pied qui la portait, et non plus le boisseau, comme dans les maisons pauvres.

L'esprit immonde, sorti d'un homme. L'entretien avait commencé par une discussion sur l'expulsion des démons. Le Sauveur tire de ce sujet une comparaison frappante, dans laquelle il suppose le démon agissant à la manière des hommes. Chassé d'un homme, le démon va se reposer dans le désert. Mais bientôt il songe à rentrer dans son ancienne demeure

maintenant purifiée. Il prend alors du renfort pour s'en emparer, s'y installe à nouveau et rend la situation pire qu'auparavant. De même en sera-t-il du peuple juif. Écarté par les anciens prophètes, et surtout par Jean et par le Sauveur, le démon veut revenir. Il trouve aide auprès des autres démons et aussi des hommes qui se mettent à son service comme les docteurs et les pharisiens, et il rentre en maître dans cette nation malheureuse qu'il mènera à la ruine. Telle sera l'œuvre de cette génération abominable.

58. LES PARENTS DE JÉSUS. — Il parlait encore quand sa mère et ses frères arrivèrent ; de la porte où ils se tenaient, ils l'appelaient et cherchaient à lui parler, parce que la foule assise autour de lui les empêchait d'en approcher. On lui dit donc : « Voici dehors votre mère et vos frères qui vous cherchent et veulent vous voir. » Mais il répondit à celui qui lui parlait ainsi : « Qui donc est ma mère, et qui sont mes frères ? » Jetant alors un regard sur tous ceux qui étaient assis autour de lui, et étendant la main sur ses disciples, il dit : « Voilà ma mère et mes frères. car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans les cieux, est pour moi un frère, une sœur et une mère. »

S. MATTHIEU, 12, 46-50 ; S. MARC, 3, 31-35 ; S. LUC, 8, 19-21.

Voilà ma mère et mes frères. Jésus était entouré d'une telle foule que ses parents ne pouvaient arriver jusqu'à lui pour lui parler. Quelqu'un l'en avertit. Levant alors les yeux sur ses disciples, il dit : « Voilà

ma mère et mes frères. » Et il indiqua à quel titre ils étaient comme ses plus proches parents : faire la volonté du Père qui est dans les cieux, comme il la fait lui-même, c'est lui être uni par des liens plus étroits que ceux que crée la nature. Ainsi ceux de ses parents qui n'avaient qu'une foi médiocre en lui, lui étaient moins proches que des fidèles disciples. Marie n'avait pas à souffrir de cette préférence ; car si elle était proche de Jésus par sa maternité, elle lui était plus proche encore par sa fidélité à accomplir la volonté du Père, et, à tous égards, elle gardait la première place.

59. PARABOLE DU SEMEUR. — Partout où se trouvait Jésus, la foule se rassemblait nombreuse, et des villes on accourait à lui. Un jour, Jésus sortit de la maison, et alla s'asseoir au bord de la mer pour enseigner. Mais la multitude était si grande, qu'il dut monter sur une barque et y prendre place. La masse du peuple resta sur le rivage, le long de la mer. Il leur faisait beaucoup d'instructions en paraboles, et leur disait dans sa prédication :

« Un semeur sortit pour jeter sa semence. Pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin ; ils furent foulés aux pieds, et les oiseaux du ciel vinrent les manger. D'autres tombèrent sur un sol pierreux, où ils n'avaient qu'une mince couche de terre ; ce peu de profondeur de la terre fit qu'ils levèrent promptement ; mais quand le soleil monta, la chaleur les saisit, et privés de racines pour puiser l'humidité, ils se desséchèrent. D'autres tombèrent parmi les épines,

mais les épines grandirent en même temps qu'eux et les étouffèrent, avant qu'ils pussent donner du fruit. D'autres tombèrent dans une bonne terre, et amenèrent un produit qui s'éleva, grandit, et donna trente, soixante, et cent pour un. » Après ces paroles, il s'écria : « Entende qui a des oreilles pour entendre ! »

Il leur faisait alors beaucoup d'instructions en paraboles. A cette époque, assis dans une barque au bord du lac, Jésus inaugura un genre d'instructions qui devait devenir très populaire. Il parlait en paraboles. La parabole est un récit emprunté aux scènes de la vie ordinaire et qui sert à décrire les choses de la vie supérieure. Les premières paraboles se rapportent au royaume des cieux, c'est-à-dire au règne de Dieu dans les âmes, dans le monde et dans l'autre vie.

Un semeur sortit pour jeter sa semence. Il a son grain dans un sac, mais le sac en laisse échapper une partie. Il en tombe sur le chemin ; ce grain est foulé aux pieds des passants et ensuite les oiseaux le mangent. Il en tombe sur un sol de très peu d'épaisseur, reposant sur un fond de roche ; le grain lève vite, mais ses racines ne trouvent pas l'humidité nécessaire et, sous l'action du soleil, il sèche. Il en tombe dans un terrain où croissent les épines ; mais, une fois levé, l'épi est étouffé par les mauvaises plantes. Enfin il en tombe dans la bonne terre, et chaque grain en produit trente, soixante ou cent autres.

Ce petit récit piqua vivement l'attention des auditeurs, auxquels il rappelait des choses si familières. Ils se demandaient avec curiosité où voulait en venir le Sauveur. Mais il se contenta de leur dire : « Entende qui a des oreilles pour entendre ! » Et il les laissa à leurs réflexions.

Quand ils furent seuls, les douze qui l'accompagnaient et ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Pourquoi donc leur parlez-vous en paraboles? » Et ils lui demandaient la signification de celle qu'ils venaient d'entendre. Il leur répondit : « Il vous est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu ; mais il n'en est pas de même pour eux. Avec ceux du dehors, tout se traite en paraboles. Car on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; quand à celui qui n'a pas, on lui ôtera même ce qu'il a. Voici donc pourquoi je leur parle en paraboles : C'est parce qu'ainsi ils voient sans voir, ils entendent sans entendre et sans comprendre, et en eux s'accomplit cette prophétie d'Isaïe : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas, vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas ; car le cœur de ce peuple s'est épaissi, leurs oreilles se sont endurcies, leurs yeux se sont fermés, afin de ne pas voir avec leurs yeux, de ne pas entendre avec leurs oreilles, de ne pas comprendre dans leur cœur, et de ne pas se convertir, pour que je les guérisse. Pour vous, vous êtes bienheureux d'avoir des yeux qui voient et des oreilles qui entendent ; car, je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.

Pouquoi leur parlez-vous en paraboles? Les apôtres étaient aussi intrigués que les autres. Quand ils furent seuls avec le Maître, ils lui demandèrent la

raison de ce nouveau langage. Il leur répondit qu'il s'agissait là des mystères du royaume de Dieu qu'ils étaient appelés à comprendre, mais qui devaient rester cachés aux autres. Ceux-ci, par leur indifférence ou leur indocilité à la doctrine et leur préoccupation exclusive des bienfaits temporels, se rendaient indignes de la lumière. La lumière allait donc être supprimée ou du moins diminuée pour eux, tandis qu'elle serait augmentée pour les apôtres, dont l'esprit se montrait plus docile aux enseignements du Sauveur. De la sorte, ses auditeurs du dehors verraient sans voir, entendraient sans entendre et sans comprendre.

Voir sans voir et entendre sans entendre ne veut pas dire ne rien voir et ne rien entendre du tout, mais seulement ne voir et n'entendre qu'une faible partie de ce qui est exprimé. Il est évident que si le Sauveur avait parlé d'une manière tout à fait inintelligible et en pures énigmes, on ne s'expliquerait pas pourquoi il aurait préféré un tel langage au silence et ne se serait pas borné à parler à ses apôtres. Les paraboles n'ont pas un sens absolument obscur. Les faits que représentent chacune d'elles sont parfaitement intelligibles à chacun. Habités à l'enseignement assez souvent énigmatique des docteurs d'Israël, les auditeurs plus avisés pouvaient même soupçonner que ces récits très simples cachaient quelque chose de plus profond, et ils s'essayaient à le trouver.

Mais le vrai sens des paraboles restait impénétrable à peu près à tous, parce qu'il transportait les esprits dans un monde surnaturel dont ils n'avaient presque aucune idée. On l'a bien vu par l'exemple du docteur Nicodème (25). En racontant ses paraboles, le Sauveur gardait donc le contact avec les foules. Il posait en même temps, dans les

esprits plus réfléchis, des points d'interrogation qui auraient un jour leur réponse. Mais, pour le moment, il faisait sentir qu'il ne livrait pas toute la vérité et qu'il réservait une bonne partie de sa pensée.

Cette soustraction de lumière avait un caractère de châtement. Jésus s'était heurté d'une part à l'inattention du peuple, de l'autre à l'hostilité des plus instruits. Il fallait une sanction à ce mépris de la grâce. L'évangéliste le fait remarquer en rappelant le texte d'Isaïe, 6, 9, 10, qui montre les Israélites frappés d'aveuglement spirituel et, selon la manière de parler des prophètes, attribuée à Dieu même un endurcissement qu'il permet, mais dont les coupables sont la cause.

Les paraboles, tout en ayant un sens caché pour les profanes, leur ménageront cependant un enseignement moral qui témoigne en leur faveur de la miséricorde divine. Les apôtres seront plus libéralement traités. Le Sauveur leur révélera toute sa pensée ; ils auront ainsi un bonheur qui n'a été accordé ni aux prophètes ni aux justes de l'ancienne loi.

« Vous ne comprenez pas cette parabole ? Comment donc comprendrez-vous toutes les autres ? Écoutez donc celle du semeur. Le semeur, c'est celui qui sème la parole de Dieu. Ceux qui reçoivent la semence le long du chemin, ce sont ceux qui entendent l'annonce du royaume et ne comprennent pas ; aussitôt Satan arrive, et enlève la parole qui a été semée dans leur cœur, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. Ceux qui reçoivent la semence sur un terrain pierreux, ce sont ceux qui entendent la parole, et l'accueillent tout aussitôt avec joie ; mais elle n'a pas de racine

en eux, leur foi n'est que pour un temps ; et quand ensuite surviennent la tribulation et la persécution à cause de la parole, aussitôt ils se heurtent à l'obstacle et se retirent. Ceux qui reçoivent la semence au milieu des épines, ce sont ceux qui entendent la parole ; mais les soucis et les embarras de ce monde, le charme trompeur des richesses, les plaisirs de la vie et les désirs d'autres choses encore pénètrent en eux et étouffent la parole, si bien qu'elle ne porte aucun fruit. Ceux qui reçoivent la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui entendent la parole, l'accueillent, la comprennent, la conservent dans un cœur bon et généreux, et par la patience donnent des fruits jusqu'à trente, soixante et cent pour un. »

S. MATTHIEU, 13, 1-23 ; S. MARC, 4, 1-20 ; S. LUC, 8, 4-15.

Ecoutez donc celle du semeur. Les apôtres ont demandé au Sauveur l'explication de la parabole du semeur. Il va la leur donner, afin de les rendre capables de comprendre les autres paraboles qui vont suivre.

La semence est la parole de Dieu ; les diverses manières dont est reçue la semence marquent donc les dispositions des hommes qui entendront la prédication évangélique.

La semence tombée le long du chemin figure ceux qui entendent parler du royaume de Dieu, mais ne comprennent pas. Leur âme est comme un chemin par lequel passent, sans s'arrêter, toutes sortes d'idées et de préoccupations. Satan intervient et enlève la parole, en les empêchant d'y faire atten-

tion ; ils n'arrivent ainsi ni à la foi, ni au salut.

Le terrain rocheux figure les âmes légères en qui la parole de Dieu ne prend pas racine. Elles reçoivent avec joie un bien qui paraît leur être agréable et elles semblent tout d'abord avoir la foi. Mais que les difficultés et les persécutions surviennent, ces âmes renoncent à tout.

Les épines figurent les soucis du monde, les richesses, les plaisirs, les convoitises de toutes sortes, qui encombrant une âme, n'y laissent pas de place pour les pensées de la foi et étouffent celle-ci, si bien qu'il n'en sort aucun fruit.

La bonne terre, enfin, c'est l'âme qui reçoit la parole, la comprend, s'y attache, et, par des efforts patients et continus, lui fait produire des fruits de vertu et de salut.

Telles seront les conditions diverses dans lesquelles la prédication évangélique trouvera les âmes, âmes banales et irréfléchies, âmes légères et inconstantes, âmes mondaines et accaparées par les choses de la vie présente, enfin âmes bonnes, courageuses et constantes, qui seules porteront du fruit. On peut supposer légitimement que le semeur n'a laissé tomber son grain qu'accidentellement sur les trois premiers terrains et que la majeure partie a été gardée pour la bonne terre, ce qui permet de croire que la foi trouvera en somme plus d'âmes dociles que d'âmes rebelles.

Enfin, la semence, qui figure la parole de Dieu, peut être aussi le type de tous les dons divins, de sorte qu'on pourrait encore appliquer la parabole à la grâce, aux sacrements et spécialement à la sainte Eucharistie.

60. AUTRES PARABOLES. — Il leur disait donc :
« Une lampe est-elle faite pour être placée sous

un boisseau ou sous un lit? Elle doit être posée sur le candélabre, pour que ceux qui entrent voient la lumière. Ce ne sont pas là des choses cachées qu'on ne doive pas révéler, ni des secrets à garder ; tout est fait pour être connu et venir au grand jour. Entende qui a des oreilles pour entendre ! Prenez garde, ajoutait-il, à ce que vous entendez et à la manière dont vous l'entendez. La mesure avec laquelle vous aurez mesuré, servira pour vous, et on y ajoutera à votre profit ; car, encore une fois, on donnera à celui qui a déjà, et à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il croit avoir. »

Ce ne sont pas des choses cachées qu'on ne doive pas révéler. Notre Seigneur avertit ses apôtres que la doctrine qu'il leur enseigne dans ses paraboles n'est pas destinée à de seuls initiés. C'est une lumière qui devra être placée sur le chandelier, et non sous le boisseau ou sous le lit. Ils auront à la transmettre à tous, sans exception, et alors à chacun d'entendre et de comprendre. Les apôtres ont donc à faire grande attention aux paroles qui leur seront dites. Si la mesure de leur application est grande, la mesure de science qu'ils recevront le sera aussi et même encore davantage. Au contraire, la lumière serait ôtée à celui qui n'apporterait que nonchalance à s'instruire. L'enseignement du Sauveur est destiné à tous, mais tous doivent faire un effort sérieux pour le recevoir et en saisir le sens et la portée.

La semence qui croît. — Il leur disait encore : « Il en est du royaume de Dieu comme de la semence qu'un homme jette en terre. Qu'il

dorme ou se lève de nuit ou de jour, la semence germe et grandit à son insu. Car la terre produit d'elle-même d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin le froment qui emplit l'épi, et quand la moisson est mûre, on y met aussitôt la faux, parce que c'est le temps de la récolte. »

La semence germe et grandit à son insu. Quand le laboureur a mis la semence en terre, il ne s'occupe plus d'elle et vaque à ses affaires de chaque jour. Pendant ce temps, sans qu'il intervienne et par la seule force des agents naturels, la semence germe, grandit et donne les épis qu'on fauche à la moisson.

Ainsi en est-il du royaume de Dieu. Établi par Jésus-Christ, il s'étendra et se consolidera de lui-même, grâce à la puissance cachée de Dieu, et il en ira ainsi jusqu'à la fin du monde. Sans doute, les hommes travailleront eux aussi pour ou contre ce royaume ; mais leur action ne sera que très secondaire à côté de l'action toute puissante de Dieu. Le royaume des cieux, l'Église, fera son chemin ici-bas jusqu'à la fin des temps, sans que les hommes puissent grand chose soit pour seconder soit pour entraver son développement. Dieu est l'agent principal et pour ainsi dire unique, les hommes doivent se regarder humblement comme des serviteurs inutiles.

Il faut en dire autant de l'action secrète de la grâce dans chaque âme.

Le bon grain et l'ivraie. — Il leur proposa une autre parabole et dit : « Voici à quoi est semblable le royaume des cieux : Un homme sema du bon grain dans son champ. Pendant que tous dormaient, son ennemi survint, ajouta

une semence d'ivraie au milieu du froment et s'en alla. L'herbe poussa, et sitôt qu'elle porta son fruit, l'ivraie fut aperçue. Les serviteurs du père de famille vinrent donc à lui, et lui dirent : Maître, n'avez-vous pas mis de bonne semence dans votre champ? D'où vient donc qu'il contient de l'ivraie? Il leur dit : C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent : Allons, si vous le voulez, et arrachons-la. — Non, répondit-il, de peur qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez aussi le froment. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie, et liez-la en bottes pour la brûler. Quant au froment, recueillez-le dans mon grenier. »

L'herbe poussa, l'ivraie fut aperçue. Pendant que la bonne semence du royaume de Dieu est jetée dans le monde, Satan y mêle secrètement la semence de l'erreur et du mal et l'on s'aperçoit bientôt du mélange. On voudrait faire le triage et arracher ce qui est mauvais. Ce serait une opération prématurée et dangereuse ; car en voulant supprimer le mal, on nuirait au bien. A la moisson, on séparera l'ivraie, qu'on brûlera, d'avec le froment, qu'on resserrera dans les greniers. Dieu laisse ainsi, dans son royaume, les méchants mêlés aux bons. Les méchants parfois deviennent bons, et, s'ils restent méchants, ils contribuent à rendre les bons meilleurs. Dieu seul connaît la vraie valeur de chacun, et quand les âmes paraissent à son tribunal, il envoie les unes à la damnation, les autres à la vie éternelle. Le mélange n'a donc été que provisoire dans le royaume de la terre,

la séparation se fait dans l'autre vie et le royaume du ciel ne compte plus que des bons.

Les paraboles sont des comparaisons ; il ne faut pas les serrer de trop près dans tout le détail. Ainsi l'hérésie, la rébellion, les vices, les crimes sont incontestablement de l'ivraie semée dans le monde par le démon. Il ne s'en suit nullement que l'autorité légitime doive les laisser croître jusqu'à la moisson, pour laisser à Dieu seul le soin de tout remettre à sa place dans l'autre vie. A ce compte, le champ n'aurait bientôt plus que de l'ivraie et le froment aurait disparu totalement. Ce n'est pas la situation que suppose la parabole. Le bon grain se défend lui-même contre le mauvais par sa force d'expansion et de résistance. Ainsi le royaume se défend aussi contre les forces adverses.

Le grain de sénevé. — « A quoi est semblable le royaume des cieux ? A quoi le comparerons-nous ? Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris pour le semer dans son champ. C'est d'abord la plus petite de toutes les semences ; mais quand il a crû, il s'élève, dépasse tous les herbages, devient un arbre, et pousse de grandes branches où les oiseaux du ciel peuvent venir se poser à l'ombre. »

C'est d'abord la plus petite de toutes les semences. La graine de sénevé ou de moutarde est toute petite. Elle donne une plante annuelle, à tige semi-ligneuse, avec des rameaux étalés. La plante atteint en Orient plus de deux mètres de hauteur. Elle a donc crû très vite et est devenue comme un arbre. C'est l'image du royaume de Dieu, insignifiant à ses débuts, mais

se développant rapidement et bientôt capable d'abriter les hommes de toutes les nations de la terre. Ce progrès manifeste clairement la divinité de l'œuvre.

Le levain. — Il ajouta cette autre parabole : « Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout soit fermenté. » Jésus disait toutes ces choses aux foules, en se servant d'un grand nombre de paraboles semblables, selon ce qu'elles pouvaient entendre, et il ne leur parlait plus sans paraboles, pour l'accomplissement de ce qui avait été dit par le prophète : « J'ouvrirai ma bouche pour des paraboles, je révélerai les choses cachées depuis la formation du monde. » Mais il expliquait tout en particulier à ses disciples.

Le royaume des cieux est semblable à du levain. Le levain mêlé à la pâte la fait soulever à la cuisson, la rend plus agréable au goût et plus facile à la digestion. Le royaume de Dieu sera comme le levain du monde ; il le soulèvera peu à peu par la doctrine et la grâce qu'il lui apportera. Il lui donnera ainsi une valeur qu'il n'a pas atteinte dans les siècles païens. Il se mêlera à ce monde, comme le levain se mêle à la pâte, et il le pénétrera tout entier de son action bienfaisante.

Il ne leur parlait plus sans paraboles. Le Sauveur les adressait au peuple, non seulement pour éviter de lui révéler tout ce qu'il enseignait alors aux apôtres, mais aussi pour instruire les foules en quelque manière, « selon ce qu'elles pouvaient entendre ». En se mettant ainsi à leur portée, il associait son

dessein de miséricorde à son dessein de justice. Il réalisait ce qu'avait voulu faire l'ancien psalmiste. Ps. 77, 2.

Quand il eut congédié la foule, il vint à la maison, et ses disciples s'approchèrent de lui et dirent : « Expliquez-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. » Il leur répondit : « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; la bonne semence, ce sont les fils du royaume ; l'ivraie, les fils d'iniquité ; l'ennemi qui l'a semée, le diable ; la moisson est la fin du monde ; les moissonneurs sont les anges. De même qu'on ramasse l'ivraie et qu'elle est la proie du feu, il en sera ainsi à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges ; ils retireront de son royaume tous les auteurs de scandales et tous les artisans d'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu ; c'est là que seront les pleurs et les grincements de dents. Les justes brilleront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père. Entende qui a des oreilles pour entendre ! »

La moisson est la fin du monde. Les disciples demandèrent l'explication de la parabole de l'ivraie. Le Sauveur la leur donna, en embrassant dans la parabole toute l'histoire du royaume, et en reportant au dernier jugement le triage définitif des bons et des méchants. De fait, bien que le sort de chacun soit réglé à la mort, celui de l'Église ne le sera qu'à la fin des temps. Jusque là, elle contiendra un mélange de bons et de méchants. Elle ne deviendra exclusivement le royaume des justes que quand elle sera passée à l'état définitif d'Église triomphante.

Le trésor enfoui. — « Le royaume des cieux est semblable à un trésor enfoui dans un champ. L'homme qui le trouve, le recèle, et tout joyeux de sa trouvaille, s'en va, vend tout ce qu'il possède et achète ce champ. »

Un trésor enfoui dans un champ. Ce trésor avait été enfoui là par un ancien propriétaire et le propriétaire actuel en ignorait la présence. Celui qui le trouve, probablement en exploitant le champ qu'il a loué, ne se croit pas le droit de s'en emparer. Il le recache donc et se propose de l'acheter. La coutume alors autorisée par les docteurs, à tort ou à raison, n'obligeait pas à révéler directement au propriétaire un bien dont il ignorait l'existence. Notre Seigneur prend le fait tel qu'il se passait de son temps. Pour acheter le champ où se trouve le trésor, l'homme qui l'a découvert vend tout son bien et ensuite fait son acquisition lucrative. Ainsi le royaume de Dieu est un trésor caché dans le monde, qui ne se doute pas de sa présence. Celui qui le découvre et veut en posséder la grâce fait tous les sacrifices afin de l'acquérir. Il se défait joyeusement de tout ce qui naguère faisait pour lui le prix de la vie. En agissant ainsi, il gagne énormément, car il acquiert la vie éternelle, c'est-à-dire beaucoup plus que tout ce qu'il a sacrifié dans le temps.

La perle. — « Le royaume des cieux est encore semblable à un trafiquant qui cherche de vraies perles. Quand il a trouvé une perle précieuse, il s'en va, vend tout ce qu'il possède, et l'achète. »

Le trafiquant qui cherche de vraies perles. L'homme au trésor avait trouvé le royaume des cieux sans le

chercher ; tout son effort avait consisté à y entrer. Le trafiquant, au contraire, cherche lui-même ce qu'il désire. Les perles fausses abondent sur les marchés. Il en cherche de vraies, en trouve une et sacrifie tout pour l'acheter. Il y a des âmes auxquelles la vérité se présente d'elle-même. D'autres rencontrent dans le monde des religions diverses dont ils reconnaissent la fausseté. Ils se mettent à la recherche de la vraie, la trouvent et font tous les sacrifices pour s'y rattacher.

La seine. — « Le royaume des cieus est semblable à une seine qu'on jette dans la mer, et qui ramasse toutes sortes de poissons. Quand elle est pleine, on la retire, on s'assied sur le rivage, on met à part les bons dans des paniers et on rejette les mauvais dehors. Il en sera de même à la fin du monde ; les anges viendront, sépareront les mauvais du milieu des justes, et les jetteront dans la fournaise du feu, là où seront les pleurs et les grincements de dents. »

« Avez-vous compris toutes ces choses? » — « Oui », dirent-ils. « Eh bien ! » répliqua Jésus, « tout scribe instruit de ce qui concerne le royaume des cieus, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor le nouveau et l'ancien. »

Lorsque Jésus eut achevé toutes ces paraboles, il partit de là.

S. MATTHIEU, 13, 24-53 ; S. MARC, 4, 21-34 ; S. LUC, 8, 16-21 ; 13, 18-21.

La seine qu'on jette dans la mer. Elle prend toutes sortes de poissons qu'on examine ensuite sur le

rivage et parmi lesquels on ne conserve que les bons. La prédication évangélique prend toutes sortes d'âmes, les unes généreuses et fidèles, les autres qui demeurent rebelles aux règles de la vie chrétienne. Celles-là sont, en un sens, plus coupables que les âmes que le filet n'a pas atteintes. L'abus qu'elles font de la grâce les fera condamner aux châtimens de l'autre vie.

Avez-vous compris toutes ces choses? Les apôtres commençaient, après les premières explications du Sauveur, à mieux saisir le sens des paraboles. Ils devaient devenir les scribes, c'est-à-dire les docteurs de la loi nouvelle. Formés à l'école du divin Maître, ils tireraient de leur trésor l'ancien, ce qui devait rester de la religion de Moïse, et le nouveau, ce qui appartiendrait en propre à la religion de l'évangile.

61. LA TEMPÊTE APAISÉE. — Ce même jour, sur le soir, il leur dit : « Passons de l'autre côté du lac. » Il monta dans une barque, et les disciples, laissant là toute la foule, l'emmenèrent tel qu'il était. Des disciples, montés dans d'autres barques, étaient avec lui. Pendant la traversée, il s'endormit. Soudain, un ouragan s'abattit sur le lac, la mer fut violemment agitée, et les flots passaient par-dessus la barque et la remplissaient. Le péril était grand. Jésus dormait toujours à l'arrière, sur un coussin. Les disciples s'approchèrent et le réveillèrent : « Maître », s'écriaient-ils, « au secours ! Nous périssons, n'y prenez-vous point garde ? » Mais Jésus se levant, commanda aux vents d'un ton menaçant, et dit à la mer en courroux : « Assez, silence ! » Le vent

cessa, et il se fit un grand calme. Il dit alors aux disciples : « Hommes de peu de foi, pourquoi craindre? Où donc est votre foi? N'en avez-vous pas encore? » Saisis de la plus grande frayeur, ils se disaient les uns aux autres dans leur étonnement : « Quel est-il donc ! Il commande aux vents et à la mer, et il en est obéi ! »

S. MATTHIEU, 8, 18, 23-27 ; S. MARC, 4, 35-40 ;
S. LUC, 8, 23-25.

Maître, au secours, nous périssons. Sur le soir, Jésus monta dans une barque et commanda aux disciples de le mener de l'autre côté du lac. D'autres barques, montées par des disciples, accompagnaient la sienne. Le lac a la forme ovale ; il est long de 21 kilomètres, large de 9 et demi, profond de 50 à 70 mètres. L'eau est d'un beau bleu, passant au violet foncé pendant les orages. Ceux-ci se produisent de temps en temps, et alors l'agitation des vagues soulevées par le vent rend la navigation des plus dangereuses. Ordinairement, un petit nuage apparaît d'abord ; de grandes masses noires lui succèdent bientôt ; puis, après quelques instants de calme plat, la tempête se déchaîne et le lac se couvre d'écume. La barque surprise au milieu de cette tourmente court les plus grands périls.

Une tempête de ce genre se produisit ce soir-là. Elle prit une telle violence que les eaux passaient par dessus les barques et les remplissaient. Les apôtres, pourtant habitués aux soulèvements du lac, en furent terrifiés. Jésus était avec eux, sans doute, mais il dormait, appuyé sur le coussin qui se trouvait à l'arrière de la barque. Les apôtres se décidèrent à le réveiller, en lui signalant le grand péril dont il ne paraissait pas se douter. Jésus se leva alors,

commanda d'un ton impérieux au vent et à la mer et un grand calme se fit. Ensuite, il reprocha à ses compagnons de n'avoir pas eu assez de foi. Qu'avaient ils donc à craindre, puisqu'il était avec eux?

Les apôtres n'avaient encore jamais vu pareille chose. Sous leurs yeux, Jésus avait commandé à la maladie, aux démons et même à la mort. Mais donner des ordres aux vents et à la mer, au milieu d'une furieuse tempête, et en être instantanément obéi, c'est ce qui les remplit d'effroi : « Quel est-il donc? » se disaient-ils, sans conclure encore que le Maître de la nature, Dieu lui-même, était avec eux.

Ce miracle, dont quelques disciples furent seuls témoins, raffermi encore leur foi. Il continuait d'ailleurs l'enseignement des paraboles. Dieu est dans son Église. Quand celle-ci est assaillie par les persécutions et paraît sur le point de périr, Jésus semble parfois endormi et insensible à ce qui se passe. Les hommes de peu de foi craignent seuls alors. L'Église reste confiante et intrépide, car elle a avec elle celui qui a cent fois apaisé les plus redoutables tempêtes.

62. LES DÉMONIAQUES GUÉRIS. — Les disciples continuèrent la traversée jusqu'à l'autre côté du lac, dans le pays des Gadaréniens, en face de la Galilée.

A peine descendaient-ils de la barque, qu'accoururent, des sépulcres où ils habitaient, deux hommes qui avaient des démons, et dont la fureur était telle que personne n'osait passer par la route. L'un d'eux avait un démon depuis fort longtemps ; il ne portait aucun vêtement, et personne n'avait jamais pu l'attacher, même avec

des chaînes. Si on lui mettait des entraves et des chaînes pour le maintenir, il brisait les chaînes réduisait en pièces les entraves, et il était impossible de le dompter. Incapable de rester dans une maison, il passait sa vie jour et nuit dans les sépulcres, les montagnes et les lieux déserts, hurlant et se meurtrissant à coups de pierres. Quand les possédés virent Jésus de loin, ils accoururent, se prosternèrent et s'écrièrent à grand bruit : « Que voulez-vous de nous, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut? Venez-vous ici pour nous tourmenter avant le temps? Je vous conjure et vous adjure au nom de Dieu, ne me torturez pas. » Jésus lui disait en effet : « Sors de cet homme, esprit immonde. » Et il lui demandait : « Quel est ton nom? » — « Je m'appelle légion », dit-il, « parce que nous sommes nombreux en lui. »

Il y avait, à quelque distance de là, un nombreux troupeau de pourceaux qui paissaient dans la montagne. Les démons suppliaient Jésus de ne pas les chasser du pays pour les renvoyer dans l'abîme. « Si vous nous chassez d'où nous sommes », disaient-ils, « envoyez-nous dans les pourceaux, pour que nous entrions en eux. » Jésus le leur permit sur-le-champ. Les esprits immondes sortirent donc et entrèrent dans les pourceaux. Aussitôt tout le troupeau, qui s'élevait à près de deux mille pourceaux, se précipita d'un élan impétueux dans la mer, et tous périrent dans les eaux.

A cette vue, les porchers s'enfuirent, et racontèrent dans la ville et dans la campagne ce qui

s'était passé au sujet des possédés et des pourceaux. Les gens sortirent alors de la ville, pour voir ce qui était arrivé, et ils vinrent à Jésus. Ils virent, délivré de tout mal, celui que le démon tourmentait précédemment ; vêtu, et l'esprit en bon état, il restait assis aux pieds de Jésus. Ils furent eux-mêmes saisis de crainte, et les témoins leur expliquèrent comment cet homme avait été délivré de la légion.

Dans le pays des Gadaréniens. Ce pays est appelé, suivant les différents textes, des Gadaréniens, des Geraséniens ou des Gergéséniens. Ce dernier nom est le moins probable. Il s'agit, en tous cas, de la côte orientale du lac. Cette côte était montagneuse, et comme le pays n'appartenait pas aux Juifs, on y laissait paître des porcs. Non loin de là se trouvait une nécropole. Le Sauveur et ses compagnons, partis le soir de Capharnaüm, n'y abordèrent sans doute que le lendemain matin, après avoir passé le reste de la nuit sur le lac.

Deux possédés habitaient dans les sépultures voisines, et telle était leur fureur que personne n'osait se hasarder sur la route qui longeait le lac. L'un d'eux surtout était particulièrement redoutable. Les évangélistes font une description effroyable de son genre de vie. Dès qu'ils aperçurent le Sauveur, les possédés se précipitèrent de son côté et les démons, par leur bouche, l'interpellèrent à grands cris.

Venez-vous ici pour nous tourmenter avant le temps? Les démons commencent par appeler Jésus « Fils du Dieu Très-Haut ». Ces paroles ne prouvent pas qu'ils reconnaissent en lui le Fils même de Dieu. Ils n'en seront jamais sûrs jusqu'à la mort du Sauveur. Mais celui qu'ils nomment ainsi n'en est pas

moins pour eux un personnage auquel Dieu a prêté sa puissance et qui leur est très redoutable. Ils lui demandent ce qu'il leur veut. Ils se savent réservés à de plus grands tourments quand aura eu lieu le dernier jugement. II Pet., 2, 4. En attendant, ils ont une sorte de joie à nuire aux hommes par la tentation et par la possession. Ignorant l'époque du jugement, ils peuvent craindre qu'il soit proche, et, témoins de la puissance que Jésus a montrée en apaisant la tempête, ils redoutent tout de son intervention, dont maintes fois déjà ils ont subi l'influence. C'est pourquoi ils l'adjurent de ne pas les torturer avant le temps, et ils osent l'adjurer au nom de Dieu, ce qui donne bien à conclure qu'ils ne croient pas à sa divinité.

Sors de cet homme, esprit immonde. Cet ordre irrésistible terrifiait le démon. Ils étaient en effet légion dans le possédé. Ne pouvant plus demeurer en lui, ils supplièrent Jésus de ne pas les chasser du pays pour les renvoyer dans l'abîme. Ils portaient leur enfer partout avec eux ; mais ce leur était comme un soulagement d'infester un pays de leur présence. Ils demandèrent au moins à être envoyés dans les pourceaux qui paissaient à proximité. Ils ne pouvaient rien en effet si Dieu ne le leur permettait. Jésus autorisa ces esprits si orgueilleux à faire leur proie de ces animaux immondes. Ils se précipitèrent aussitôt dans les pourceaux, au nombre d'environ deux mille, et ceux-ci se jetèrent dans le lac où ils périrent.

Le Sauveur montrait ainsi aux hommes de quels ennemis il les délivrait et quels ravages ils auraient commis dans l'humanité, si la permission leur en eût été octroyée.

Les démons furent ainsi frustrés du séjour qu'ils convoitaient et d'où ils auraient pu continuer leurs

vexations ; c'est ce qui a fait penser aux anciens que les pourceaux s'étaient jetés dans le lac malgré les démons, auxquels il ne resta plus alors d'autre résidence que l'abîme infernal.

Un grand tort fut causé, par cet événement tragique, aux maîtres du troupeau. La Sauveur eut de bonnes raisons pour le permettre, et d'ailleurs ce tort purement matériel n'était rien en comparaison du dommage spirituel que causait la présence de tant de démons, et de la leçon que donnait le Sauveur en les chassant.

Les habitants du pays des Gadaréniens se mirent alors tous ensemble à prier Jésus de s'éloigner d'eux ; car ils étaient en proie à une grande épouvante. Pour lui, il monta en barque afin de s'en retourner. Pendant qu'il s'embarquait, l'homme de qui les démons étaient sortis lui demanda de l'accompagner. Mais il n'y consentit pas, et le renvoya en disant : « Retourne à ta maison, auprès des tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur, dans sa miséricorde à ton égard, a fait pour toi. » Celui-ci s'en alla donc, et dans toute la ville et la Décapole, il publia tout ce que Jésus avait fait pour lui, et tous étaient dans l'admiration.

S. MATTHIEU, 8, 28-34 ; S. MARC, 5, 1-20 ; S. LUC, 8, 26-39.

Ils se mirent alors tous ensemble à prier Jésus de s'éloigner d'eux. A la vue de ce qui venait de se passer, les porchers avertirent tout le voisinage et les gens accoururent de la ville et de la campagne. Ils virent, aux pieds de Jésus, le possédé jadis si effrayant,

maintenant paisible et totalement guéri. L'autre possédé que saint Matthieu mentionne au début du récit, avait sans nul doute été pareillement délivré. Les Gardaréniens ne se sentirent pas rassurés en présence du Sauveur. Peut-être leur conscience leur faisait-elle craindre des châtimens pires que la perte de leur troupeau. Ils prièrent donc Jésus de vouloir bien s'éloigner d'eux, tant l'épouvante les dominait tous.

Le Sauveur remonta en barque avec ses disciples. Le possédé délivré lui demanda alors de le suivre. Jésus préféra le laisser dans le pays, comme témoin du miracle opéré en sa faveur. Ce nouveau disciple s'acquitta de sa mission. Il prépara ainsi les voies à une évangélisation plus complète de la région par les apôtres. Cette région s'appelait la Décapole ou les « dix villes », territoire qui s'étendait presque tout entier à l'est de la mer de Galilée et du Jourdain.

63. GUÉRISON ET RÉSURRECTION. — Jésus traversa de nouveau le lac sur la barque, et à son retour, la foule nombreuse qui se tenait sur le bord de la mer accourut à lui ; car tous l'attendaient. Pendant qu'il parlait, arriva un homme appelé Jaïre, qui était un chef de synagogue. Quand il vit Jésus, il se prosterna à ses pieds, et le conjura avec instances de venir dans sa maison, où se mourait sa fille unique, âgée de douze ans : « Ma fille est au plus mal », disait-il, « mais imposez-lui la main pour la guérir et elle vivra. » Jésus se leva et partit avec lui, suivi d'une grande foule qui se pressait contre lui.

Jaïre, qui était un chef de synagogue. Le Sauveur était attendu sur l'autre rive du lac. Sitôt embarqué,

il se mit à instruire le peuple. Un chef de synagogue arriva alors. Chaque synagogue comprenait un certain nombre de fonctionnaires : « un chef de l'assemblée », qui présidait à tout ; un collecteur des aumônes ; un serviteur ; un « héraut de l'assemblée », qui récitait certaines prières, et « dix oisifs », parfois payés, pour assurer une assistance à toutes les réunions. Le chef désignait dans l'assistance ceux qui devaient faire les prières, les lectures et les prédications.

Jaïre avait une fille unique, de douze ans et au plus mal. Il pria Jésus de venir la guérir et le Sauveur partit avec lui, suivi d'une grande foule.

Or il se trouvait qu'une femme était affligée, depuis douze ans, d'une perte de sang. Elle avait eu beaucoup à souffrir d'un grand nombre de médecins, et avait dépensé tout son avoir sans aucun résultat. Personne ne pouvait la guérir, et le mal ne faisait qu'empirer. Quand elle eut entendu parler de Jésus, elle s'avança par derrière dans la foule, et toucha la frange de son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. » Tout aussitôt, sa perte de sang fut arrêtée, et elle sentait dans son corps qu'elle était guérie de son mal.

En même temps, Jésus connaissant en lui-même qu'une vertu était sortie de sa personne, se retourna vers la foule et dit : « Qui a touché mon vêtement? » Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui répondirent : « Maître, les foules vous pressent et vous accablent, et vous dites : Qui m'a touché? » — « Quelqu'un m'a touché », dit Jésus, « car j'ai senti une vertu

sortir de moi. » Et il regardait autour de lui pour voir celle qui l'avait fait. La femme vit qu'elle n'avait pas été inaperçue ; et tremblant de crainte parce qu'elle savait bien ce qui s'était passé en elle, elle vint se prosterner devant lui. En présence de tout le peuple, elle fit connaître sincèrement pour quelle raison elle l'avait touché, et de quelle manière elle avait été subitement guérie. Jésus lui dit : « Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal. »

Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. En route, se trouva sur son passage une femme qui souffrait depuis douze ans d'une perte de sang. Les dépenses qu'elle s'était imposées pour se faire soigner n'avaient abouti à rien. Mais elle avait foi en Jésus et, très discrètement, sans se faire remarquer, elle se contenta de toucher la frange de son vêtement. La loi ordonnait aux Juifs de porter une frange aux quatre coins de leur vêtement de dessus, pour servir à leur rappeler les commandements de Dieu. Num., 15, 39-41. A ce contact, la malade se sentit aussitôt guérie.

J'ai senti une vertu sortir de moi. Jésus savait bien ce qui se passait. Il demanda qui avait touché son vêtement. Pierre fit remarquer que la foule le pressait de toutes parts. Mais le Sauveur parlait d'un contact intentionnel, et il voulait mettre en lumière la foi de l'infirmes en faveur de laquelle s'était exercée sa puissance de guérison. Intimidée par l'interpellation du Sauveur, la femme se prosterna devant lui et fit publiquement connaître ce qui venait de lui arriver. Jésus la félicita de sa foi et confirma sa guérison. L'hémorroïsse était probablement israélite, puisque le Sauveur l'appelle « ma fille ». Elle avait

de la fortune. Pour perpétuer sa reconnaissance, elle éleva un monument à Panéas ou Césarée de Philippe, sa ville natale. L'historien Eusèbe raconte qu'il a vu ce monument, consistant en une colonne de pierre surmontée d'un groupe de bronze où l'on voyait la femme à genoux devant le Sauveur.

Jésus parlait encore, quand on vint de chez le chef de la synagogue pour dire à celui-ci : « Ta fille est morte ; inutile de fatiguer le Maître. » Jésus, en entendant l'avis qu'on lui donnait, dit au père de la jeune fille : « Sois sans crainte ; aie seulement la foi, et elle sera sauvée. » Il ne permit de le suivre qu'à Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Quand on fut arrivé dans la maison, il vit là une foule en tumulte et des joueurs de flûte ; tous pleuraient et poussaient de grands cris de douleur.

En entrant, Jésus leur dit : « Pourquoi ce trouble et ces larmes ? Ne pleurez plus ; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » On se moquait de lui, parce qu'on savait bien qu'elle était morte. Pour lui, faisant sortir tout le monde, il prit avec lui le père et la mère de la jeune fille et les trois apôtres qui l'accompagnaient. Il entra dans l'endroit où gisait l'enfant, et la prenant par la main, il s'écria : « Talitha cumi », ce qui signifie : « Jeune fille (je te l'ordonne), lève-toi. » Aussitôt l'âme de l'enfant revint en elle, elle se leva et se mit à marcher, et Jésus commanda de lui donner à manger. Ses parents furent saisis du plus profond étonnement, et il leur enjoignit instamment de ne parler à personne de ce qui

était arrivé. Mais le bruit s'en répandit dans tout le pays.

S. MATTHIEU, 9, 18-26 ; S. MARC, 5, 21-43 ; S. LUC, 8, 40-56.

La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Pendant cet arrêt, la fille de Jaïre était morte et on vint en avertir le père. Jésus le rassura et lui recommanda d'avoir la foi, ce à quoi devait l'aider la vue du miracle dont il venait d'être témoin. Le Sauveur ne voulut prendre avec lui que Pierre, Jacques et Jean, les trois apôtres qu'il voudra avoir avec lui à la transfiguration et au jardin de l'agonie, Pierre, le futur chef de l'Église, Jacques le Majeur, le premier apôtre qui sera martyrisé, et Jean, le disciple bien-aimé.

A la maison, on trouva une foule en tumulte, des joueurs de flûte et des pleureuses qui poussaient de grands cris. C'étaient déjà les apprêts des funérailles. Chez les Juifs, aussitôt après le décès, on faisait la toilette funèbre du défunt, on l'étendait, enveloppé de son linceul, dans un cercueil découvert, et on le portait au tombeau le jour même, le chaleur du climat ne permettant pas de le garder plus longtemps. Pour accompagner le cortège, on louait des musiciens qui faisaient entendre des airs lugubres et des pleureuses qui donnaient des marques de douleur et s'épuisaient en cris lamentables. Ces démonstrations ont toujours été coutumières en Orient. On s'était d'autant plus empressé de les préparer que Jaïre était un personnage considérable et pouvait faire de grands frais pour le deuil de sa fille.

En arrivant, Jésus dit : « La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » La mort, en effet, n'est qu'un sommeil, et celui de l'enfant ne devait être que de courte durée. Joa., 11, 11.

Cette parole excita les plaisanteries des assistants, de ceux qui ne croyaient pas au pouvoir de Jésus et des gens à gage qui escomptaient déjà les bénéfices attendus.

Jeune fille, lève-toi. Jésus fit sortir tout le monde, ne gardant avec lui que le père et la mère de l'enfant avec ses trois apôtres. La mort a été suffisamment constatée par la foule et cette même foule verra bientôt l'enfant vivante ; il était inutile de satisfaire davantage sa curiosité. Le Sauveur prit alors la jeune fille par la main, lui commanda de se lever et dit à ses parents de lui donner à manger. Il y a ici un symbole significatif de deux grands sacrements : la pénitence ressuscite les âmes, mais aussitôt après il faut les nourrir par l'Eucharistie.

Jésus recommanda aux parents de ne parler à personne de cette résurrection ; ils devaient jouir en famille de leur bonheur, sans aller provoquer autour d'eux des réjouissances inutiles. D'autre part, si le Sauveur consentait à guérir un grand nombre de malades et même à se rendre dans leur maison, il ne pouvait convenir qu'on vînt le chercher pour ressusciter des morts. Ce miracle, nécessairement beaucoup plus rare, devait être laissé à son initiative.

64. AVEUGLES ET MUET GUÉRIS. — Lorsque Jésus sortit de là, deux aveugles le suivirent en criant : « Ayez pitié de nous, fils de David ! » Quand il fut arrivé à sa maison, les aveugles s'approchèrent de lui. Jésus leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire cela pour vous ? » — « Oui, Seigneur », dirent-ils. Alors il toucha leurs yeux en disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Et leurs yeux furent ouverts. Jésus leur fit

cette recommandation expresse : « Veillez à ce que personne n'en sache rien. » Mais eux, en s'en allant, publièrent sa renommée dans toute la contrée.

Quand ils furent sortis, on lui présenta un homme muet qui avait en lui un démon. Le démon fut chassé et le muet parla. La multitude disait dans son admiration : « On n'a jamais vu pareille chose en Israël. » Mais les pharisiens reprenaient : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. »

S. MATTHIEU, 9, 27-34.

Qu'il vous soit fait selon votre foi. Les aveugles étaient nombreux en Palestine, beaucoup moins de naissance que par accident. L'éclat du soleil, la blancheur du sol, les poussières résultant de la sécheresse, la fraîcheur des nuits, les mouches, les maladies diverses et le défaut d'hygiène multipliaient les affections de la vue. Les deux aveugles qui se présentèrent au Sauveur croyaient en sa puissance et il les guérit en les touchant. Il leur recommanda expressément de n'en rien dire, ne voulant sans doute pas qu'on publiât partout qu'il était « fils de David » ou le Messie, pour ne pas susciter des animosités intempestives. Mais la reconnaissance fut plus forte chez les aveugles guéris que l'obéissance.

On n'a jamais vu pareille chose en Israël. Un possédé que le démon rendait muet, fut amené ensuite. Jésus le délivra et le guérit. A l'admiration des foules répondit de nouveau l'indigne insinuation des pharisiens, attribuant au prince des démons le pouvoir qu'il exerçait sur les démons. Cette fois, Jésus laissa dire (56).

65. NOUVELLE VISITE A NAZARETH. — Jésus se rendit dans sa patrie, suivi de ses disciples, et il enseignait dans les synagogues des Nazaréens, à leur grand étonnement. Un jour de sabbat, beaucoup d'auditeurs, stupéfaits de sa science, disaient entre eux : « D'où lui vient donc tout cela? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? Que signifient de tels prodiges accomplis par ses mains? Après tout, n'est-ce pas un ouvrier, fils d'ouvrier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Ses frères ne sont-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude? Ses sœurs ne sont-elles pas toutes au milieu de nous? D'où lui viennent donc toutes ces choses? » C'est à quoi ils se heurtaient à son sujet. Jésus leur dit : « Un prophète n'est vraiment privé d'honneur que dans sa patrie, sa maison et sa parenté. » Leur incrédulité ne lui permit pas de faire parmi eux beaucoup de miracles. Il guérit seulement quelques infirmes, en leur imposant les mains. Mais il marqua son étonnement de leur manque de foi, et il reprit sa tournée de prédication dans les environs.

S. MATTHIEU, **13**, 54-58 ; S. MARC, **6**, 1-6.

Un prophète n'est vraiment privé d'honneur que dans sa patrie. Notre Seigneur fit une nouvelle visite à Nazareth. Cette visite, racontée par saint Matthieu et saint Marc, bien qu'analogue à la première sous plusieurs rapports, en diffère cependant par des incidents caractéristiques. Le Sauveur ne voulait pas abandonner ses compatriotes à leur incroyance ; il s'en trouvait d'ailleurs parmi eux qui n'avaient certainement pas approuvé la violence dont on avait usé à son égard (30).

On fut étonné de la science et de la puissance dont il faisait preuve. On ne comprit pas qu'un ouvrier, fils d'un ouvrier et de Marie, lui dont on connaissait la parenté, se fût élevé de lui-même à ce point. Au lieu de le juger d'après ce qu'il montrait maintenant, on prétendait le juger d'après ce qu'il avait paru jadis, et l'on concluait du passé contre le présent.

Le ministère du Sauveur parmi ses compatriotes fut ainsi, cette fois encore, à peu près stérile. Il ne put faire que quelques miracles et guérir un petit nombre d'infirmes. Il ne partit pas toutefois sans manifester son étonnement de tant de froideur.

66. ÉVANGÉLISATION DE LA GALILÉE. — Jésus parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du royaume et guérissant toutes les maladies et toutes les infirmités.

En voyant les foules, il en eut pitié ; c'était partout la misère et l'abattement de brebis qui n'ont pas de pasteur. Il dit alors à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Seigneur de la moisson d'y envoyer des ouvriers. »

S. MATTHIEU, 9, 35-38 ; S. MARC, 6, 6.

La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Le Sauveur se remit à parcourir le pays dans les conditions précédentes. Il avait pitié des foules, qu'il voyait dans la détresse et l'abandon, comme des brebis sans pasteur. Le sacerdoce, en effet, ne s'occupait guère que de ses fonctions liturgiques. Quant aux docteurs de la loi, ils ne sortaient pas de leurs discussions interminables et n'avaient souci du pauvre peuple que pour lui imposer d'intolérables

obligations, ordinairement étrangères à la vie morale.

Jésus constatait que la moisson était grande, mais les moissonneurs peu nombreux. Il devenait urgent de développer et d'étendre dans tout le pays l'œuvre de l'évangélisation, pour profiter du mouvement imprimé par le Sauveur et enrayer l'action néfaste des pharisiens. Dieu peut envoyer de lui-même des ouvriers évangéliques ; mais il veut qu'on l'en prie, afin que l'on comprenne bien que lui seul les suscite et que l'humanité sache s'intéresser de toutes manières à son propre bien spirituel.

67. INSTRUCTION AUX APOTRES. — Le Sauveur fit venir les douze apôtres, leur donna pouvoir sur tous les esprits immondes, afin de les chasser, et la puissance de guérir toutes les maladies et toutes les infirmités. Ensuite, il les envoya deux par deux pour prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades.

En envoyant les douze, Jésus leur fit ces recommandations : « N'allez pas dans le pays des païens et n'entrez pas dans les villes des Samaritains, mais allez de préférence aux brebis perdues de la maison d'Israël. Sur votre route prêchez en ces termes : Le royaume des cieus est arrivé près de vous. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, rendez la santé aux lépreux, chassez les démons. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. N'ayez en votre possession ni or, ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures ; point de sac pour la route, ni deux tuniques pour vous vêtir, ni bâton, ni chaussures, ou tout au plus un appui à la main, et des sandales aux

pieds ; pas de pain non plus, parce que l'ouvrier mérite bien sa nourriture.

« Quand vous entrerez dans une ville ou un village », ajoutait-il, « demandez où se trouve un hôte convenable, et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. En entrant dans la maison, saluez-la en disant : Paix à cette maison ! Et si cette maison en est digne, votre paix descendra sur elle ; mais si elle n'est pas digne, votre paix vous reviendra. Si l'on refuse de vous recevoir et d'écouter vos paroles, sortez de la maison et de la ville, et secouez la poussière de vos pieds, pour témoigner contre elles. En vérité, je vous le dis, la terre de Sodome et de Gomorrhe sera traitée moins sévèrement au jour du jugement que cette cité-là.

« Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes. Défiez-vous des hommes. Ils vous traduiront devant leurs tribunaux, et vous flagelleront dans leurs synagogues. A cause de moi, vous serez conduits devant les magistrats et les rois, afin de rendre témoignage devant les Juifs et devant les païens. Quand ils vous traduiront ainsi, ne vous inquiétez pas de ce que vous direz, ni de la manière de le dire ; car à cette heure-là, ce que vous aurez à dire vous sera inspiré. Ce n'est pas vous en effet qui parlez, c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous.

« Cependant le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils ; les enfants s'élèveront contre

leurs parents et les feront périr. Pour vous, vous serez détestés de tous à cause de mon nom. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, sera sauvé. Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas encore achevé votre œuvre dans les villes d'Israël, quand viendra le Fils de l'homme.

« Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur ; la perfection pour le disciple, c'est d'être comme son maître, et pour le serviteur d'être comme son seigneur. S'ils ont donné au père de famille le nom de Béelzébub, que ne feront-ils pas pour ceux de sa maison ? Ne les craignez donc pas, car rien n'est caché, tout doit être révélé, rien n'est secret, tout doit être connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, répétez-le à la lumière, et ce que vous entendez à l'oreille, publiez-le sur les toits. N'ayez pas peur de ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne.

« Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as ? Un seul d'entre eux pourtant ne tombera pas sur la terre sans la permission de votre Père. Quant à vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Soyez donc sans crainte : vous valez mieux que bien des passereaux. Celui qui me rendra témoignage devant les hommes, je le lui rendrai moi-même devant mon Père qui est dans les cieux ; mais celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux.

« Ne vous imaginez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Ce que je suis venu apporter, ce n'est pas la paix, c'est le glaive. Je suis venu pour mettre l'homme en opposition avec son père, la fille avec sa mère, la bru avec sa belle-mère ; les ennemis de l'homme sont ainsi ceux de sa maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie, la perdra, et celui qui perd sa vie à cause de moi, la conservera.

« Qui vous reçoit, me reçoit ; qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète, parce que c'est un prophète, recevra la récompense d'un prophète, et celui qui reçoit un juste, parce que c'est un juste, recevra la récompense d'un juste ; et quiconque donnera à boire, ne fût-ce qu'une coupe d'eau froide, à un seul de ces petits, parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. »

S. MATTHIEU, 10, 1, 5-42 ; S. MARC, 6, 7-11 ; S. LUC, 9, 1-5.

Il les envoya deux par deux pour prêcher le royaume de Dieu. Depuis que les apôtres avaient été choisis, ils accompagnaient partout le Sauveur, l'entendaient parler et le voyaient agir. Ils devaient un jour continuer son œuvre dans le monde ; il était donc utile que leur formation fût non seulement théorique, mais pratique. Jésus décida qu'ils allaient faire un essai. Il les mit deux à deux pour prêcher à leur tour,

et, afin d'accréditer leur parole, qui était la sienne il leur conféra le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons.

En les envoyant, il leur donna des instructions pour leur mission présente et surtout pour leur ministère futur.

1^o Où aller. — Les douze n'ont pas actuellement à sortir du pays israélite. S'abstenant d'aller dans les régions païennes et dans les villes des Samaritains, ils se borneront à prêcher aux « brebis perdues de la maison d'Israël », c'est-à-dire à leurs compatriotes, que les docteurs laissent à l'abandon.

2^o Comment prêcher. — Le thème de la prédication est simple : il consistera à annoncer la proximité du royaume de Dieu, à raconter par conséquent ce que le Sauveur a déjà fait, à redire une partie de ce qu'il a enseigné. Pour appuyer leur prédication, ils chasseront les démons, guériront les malades et les lépreux et résusciteront les morts. Il n'est pas dit que toutes ces sortes de miracles seront opérés dans cette première mission.

3^o Le désintéressement nécessaire. — Les apôtres prêcheront sans rien demander. Ils n'auront aucun bagage avec eux et se contenteront de ce qui est indispensable à des voyageurs. Ils ne posséderont ni or, ni argent, ni d'autre monnaie dans leurs ceintures, qui servaient en effet à porter l'argent du voyageur, ni besace pour la route. Saint Matthieu et saint Luc ajoutent : ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton ; saint Marc dit : seulement un bâton et des sandales aux pieds. La pensée est la même ; on se contentera d'une seule tunique, d'un simple bâton et des sandales qu'on aura aux pieds. C'est la pauvreté dans toute sa rigueur. Les apôtres n'emporteront pas non plus de pain ; ils en trouveront chez ceux qu'ils auront évangélisés et qui, en retour du service spirituel, leur

devront bien le service temporel. Les lois de l'hospitalité orientale faciliteront d'ailleurs l'exécution de ce point du programme.

4^o Où loger. — En arrivant dans une ville ou un village, les apôtres s'informeront d'une maison convenable qui puisse les recevoir et ils y resteront jusqu'à leur départ, sans changer fréquemment de demeure. A leur entrée, ils salueront en disant : « Paix à cette maison ! » sans perdre leur temps à ces longues et cérémonieuses formules, dont la politesse orientale a l'habitude. Dieu récompensera alors ces hôtes en leur envoyant la paix. Éconduits, les apôtres s'en iront en secouant la poussière de leurs pieds, comme les Juifs avaient coutume de le faire en sortant d'un lieu impur et maudit. Dieu se chargera de châtier ce refus plus sévèrement qu'il n'a châtié les crimes des villes coupables.

5^o Les persécutions. — Les prédicateurs de l'évangile ne seront pas toujours bien accueillis, surtout dans leur apostolat définitif. Le Maître les envoie comme des brebis au milieu des loups : c'est dire qu'ils courront tous les dangers. Ils seront donc prudents comme des serpents, pour éviter les embûches et ne donner aucune prise à la malveillance, et en même temps simples comme des colombes, se gardant de recourir aux procédés d'une habileté purement humaine et se reposant sur la Providence du soin de les protéger. Ils se défieront de la méchanceté des hommes ennemis de Dieu ; car, aux vexations privées, ceux-ci ajouteront les poursuites juridiques, comme pour donner à leur haine un semblant de justice. Qu'ils ne s'inquiètent pas alors de leur défense ; l'Esprit du Père leur inspirera ce qu'ils auront à répondre.

6^o L'état de guerre. — La doctrine du Christ sèmera partout la discorde, non par elle-même assu-

rement, mais à cause de l'opposition que le monde lui fera, jusqu'au sein de chaque famille. Les apôtres seront un objet de haine, à cause de leur Maître. Ils devront fuir de ville en ville, mais ceux-là seuls, apôtres ou fidèles, qui tiendront bon, seront sauvés. D'ailleurs, Dieu interviendra lui-même dans la lutte. Les apôtres n'auront pas encore terminé l'évangélisation de toutes les villes d'Israël, quand viendra le Fils de l'homme, à la ruine de Jérusalem, en 70 ; il y aura même encore des fils d'Israël à convertir au moment de son dernier avènement.

7^o L'exemple du Maître. — Les apôtres ne peuvent espérer se voir mieux traiter que leur Maître ; les oppositions qu'il rencontre, ils les rencontreront. Qu'ils ne craignent pas cependant de prêcher publiquement tout ce que le Maître leur dit en particulier. Qu'ils l'annoncent sur les toits, comme les Juifs qui montaient sur la terrasse de leur maison quand ils avaient à se faire entendre de partout. Tout ce que les adversaires pourront faire un jour, ce sera de tuer les corps, comme ils y réussiront pour le Sauveur lui-même. Ils seront impuissants à produire le seul mal véritable et sans remède, la mort définitive de l'âme.

8^o Confiance dans le Père céleste. — Le Père veille sur les passereaux, dont deux ne valent qu'un as, c'est-à-dire six centimes. Il sait le compte des cheveux de notre tête. A plus forte raison prendra-t-il soin de ceux qui travaillent à l'œuvre de son envoyé. Le Sauveur sera près de lui un jour, pour faire reconnaître par le Père ceux qui lui auront rendu témoignage devant les hommes, et pour faire rejeter ceux qui l'auront renié.

9^o Prendre sa croix. — On connaissait bien en Palestine le supplice de la croix. Introduit depuis la domination romaine, il était réservé aux voleurs et

aux malfaiteurs. Le condamné était forcé de prendre sa croix et de la porter jusqu'au lieu de l'exécution. Le Sauveur sait très bien quelle importance doit prendre un jour, pour lui et pour ses disciples, cet instrument de supplice. Il le leur fait entrevoir à l'avance comme une nécessité de son évangile. Prendre sa croix, c'est se résigner à la lutte qu'impose la prédication et la pratique de la loi nouvelle, c'est supporter les contradictions domestiques qu'elle engendre, c'est suivre Jésus et l'aimer mieux que ceux qu'on aime le plus sur la terre, c'est enfin sacrifier sa vie afin de la conserver.

10° La récompense. — Le Sauveur parlera plus tard de la récompense réservée à ses apôtres. Il indique dès maintenant celle qui est promise à ceux qui reçoivent ses envoyés. En somme, ils le reçoivent lui-même et obtiendront une récompense en rapport avec la grandeur de celui qu'ils accueillent ainsi. Recevoir un prophète ou un juste, c'est mériter la récompense du prophète ou du juste. Même donner une simple coupe d'eau à un disciple, bienfait d'ailleurs très appréciable dans un pays chaud, c'est encore mériter une récompense. A plus forte raison en sera-t-il ainsi, si on reçoit celui qui vient au nom du Sauveur lui-même.

68. MISSION DES APOTRES. — Quand Jésus eut achevé de faire ces recommandations à ses douze apôtres, ils s'en allèrent et parcoururent les villages. Ilsexhortaient les hommes à faire pénitence, prêchaient l'Évangile de tous côtés, chassaient beaucoup de démons, faisaient des onctions avec l'huile sur beaucoup de malades et les guérissaient. Jésus partit de son côté pour

enseigner et prêcher dans les villes du pays.

S. MATTHIEU, 11, 1 ; S. MARC, 6, 12-13 ; S. LUC, 9, 6.

Ils s'en allèrent et parcoururent les villages. Ainsi instruits de leurs devoirs, les apôtres partirent en mission deux à deux, et firent comme il leur avait été commandé. Il est seulement remarqué que, pour guérir les malades, ils faisaient sur eux des onctions avec de l'huile. Ils agissaient ainsi par ordre du Sauveur. Quant à Jésus, il s'en alla prêcher de son côté.

69. MARTYRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. —

Jean avait dit à Hérode : « Il ne t'est pas permis de garder la femme de ton frère. » Hérodiade préparait sa vengeance contre lui, et elle voulait le faire périr ; mais elle ne le pouvait pas. Hérode en effet craignait Jean, sachant bien que c'était un homme juste et saint. Il le gardait donc, faisait beaucoup de choses sur son conseil et l'écoutait volontiers. Quand il avait la pensée de le mettre à mort, il était arrêté par la crainte du peuple, parce qu'on regardait Jean comme un prophète.

Au jour convenable, Hérode, pour l'anniversaire de sa naissance, offrit un festin aux princes, aux tribuns et aux notables de la Galilée.

La propre fille d'Hérodiade s'avança au milieu de la salle et dansa. Elle charma Hérode et tous les convives, si bien que le roi dit à la jeune fille : « Demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai. » Il fit même cette promesse avec serment : « Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai,

fût-ce même la moitié de mon royaume. » La jeune fille sortit, et dit à sa mère : « Que faut-il demander? » — « La tête de Jean-Baptiste », lui dit celle-ci. Aussitôt elle se hâta de rentrer auprès du roi, et lui fit cette demande : « Je veux que tu me donnes ici tout de suite, dans un plat, la tête de Jean-Baptiste. » Le roi fut contristé ; mais comme il avait fait serment, et qu'il se trouvait là des convives avec lui, il ne voulut pas lui déplaire, et commanda qu'on la lui donnât. Il envoya donc un exécuteur, avec ordre d'apporter la tête sur un plat. Celui-ci trancha la tête de Jean dans la prison, et l'apporta sur le plat. On la donna à la jeune fille, qui la porta à sa mère.

A cette nouvelle, les disciples de Jean arrivèrent, emportèrent son corps, l'ensevelirent et le placèrent dans un tombeau. Puis ils vinrent en informer Jésus.

Hérode craignait Jean. Le précurseur restait toujours enfermé dans la forteresse de Machéronte, victime de la haine jalouse d'Hérodiade, qui ne cherchait que l'occasion de le faire périr. Elle n'y pouvait réussir. Car le roi Hérode, malgré sa vie criminelle, ne pouvait s'empêcher de reconnaître la haute vertu de Jean. En différentes circonstances, il réclamait même et suivait ses conseils. Ce respect pour Jean ne l'eût pas empêché à lui seul de donner suite aux sollicitations homicides d'Hérodiade. Mais il était arrêté par la crainte du peuple, qui vénérât Jean comme un prophète.

Je veux que tu me donnes dans un plat la tête de Jean-Baptiste. Au jour anniversaire de sa naissance, Hérode donna un festin aux personnages importants

de la Galilée, princes, officiers, et notables. La danse était une des réjouissances obligées de ces sortes de réunions. La fille d'Hérodiade elle-même se donna en spectacle à l'assistance, dans une de ces danses voluptueuses qui ravissent les Orientaux. Les convives, échauffés par la bonne chère et le vin, en furent charmés. Hérode, plus heureux que tous, tint à faire plaisir à la jeune fille et se laissa aller à lui promettre tout ce qu'elle voudrait, fût-ce la moitié de son royaume. Celle-ci alla consulter sa mère qui, sans hésiter, lui fit réclamer la tête de Jean.

A cette demande, Hérode se resaisit et fut contristé de son imprudence. Mais il y avait là les convives, auxquels le sort d'un juif était totalement indifférent ; il y avait en outre un serment du roi. Pour être fidèle à sa parole, Hérode envoya commettre l'homicide. La tête de Jean fut apportée dans un plat à la jeune fille, qui la porta à sa mère.

Ainsi, celui que Jésus avait appelé le plus grand des enfants des hommes et qui avait remué toute la Palestine par ses prédications, mourait obscurément dans le fond d'un cachot. L'austère prédicateur de la pénitence était condamné au milieu d'une scène de débauche et de volupté.

A la nouvelle de ce forfait, les disciples de Jean vinrent prendre son corps pour l'ensevelir. Hérode n'osa pas le leur refuser et Hérodiade n'avait plus d'intérêt à garder cette dépouille mortelle. Les disciples vinrent ensuite annoncer cette mort à Jésus.

Le tétrarque Hérode entendit ensuite parler de Jésus, dont le nom devenait célèbre, et, apprenant toutes les choses qu'il accomplissait, il répétait anxieusement à ses courtisans ce qui se disait par les uns et les autres : « C'est Jean-Baptiste ressus-

« cité d'entre les morts, qui opère toutes ces merveilles. » Ou bien : « C'est Élie qui est apparu. » Ou encore : « C'est le prophète, ou l'un des anciens prophètes ressuscité. » En entendant ainsi parler, Hérode disait : « J'ai décapité Jean ; quel est donc cet autre dont j'entends dire de telles choses ? C'est le Jean que j'ai décapité et qui est ressuscité d'entre les morts. » Et il cherchait à le voir.

S. MATTHIEU, 14, 1-12 ; S. MARC, 6, 14-29 ; S. LUC, 9, 7-9.

C'est Jean-Baptiste ressuscité d'entre les morts. Comme tous les incrédules, Hérode était superstitieux. Le remords du crime qu'il avait ordonné contribuait encore à le troubler davantage. Déjà, sans doute, il avait entendu parler de Jésus et des merveilles qu'il opérait dans sa tétrarchie de Galilée. On a vu des hérodiens se concerter avec les pharisiens pour le perdre (42). Après la mort de Jean, l'attention du prince se porta davantage sur le Sauveur. Il voulait savoir ce qu'était ce prophète de plus en plus célèbre. Dans son anxiété, il répétait à ses courtisans ce qu'il entendait dire de Jésus. Était-ce Jean-Baptiste ressuscité, ou Élie qui réapparaissait, ou le grand prophète attendu par les Juifs, ou quelqu'un des anciens prophètes ? En tous cas, Jésus était à ses yeux un personnage extraordinaire digne d'attirer son attention. Il penchait à le prendre pour Jean qu'il avait décapité, sans se rendre compte que Jésus avait commencé à faire parler de lui bien avant la décapitation du précurseur. Mais un homme comme Hérode avait à s'occuper de choses qui lui semblaient bien autrement graves que l'action de Jésus sur ses contemporains. Pour calmer son inquiétude, il aurait voulu le voir personnellement. Mais

l'occasion ne s'en présenta pour lui qu'au moment de la passion.

70. MULTIPLICATION DES PAINS. — Sur ces entrefaites, les apôtres revinrent auprès de Jésus, et lui rendirent compte de leurs actes et de leur prédication. Jésus leur dit : « Venez à l'écart, dans le désert et reposez-vous un peu. » En effet, ceux qui allaient et venaient étaient en tel nombre qu'on n'avait même pas le loisir de manger. Il prit donc ses apôtres, s'embarqua avec eux, et se retira de l'autre côté de la mer de Galilée, dans un endroit désert appelé Bethsaïda.

On l'avait vu partir avec les disciples, et beaucoup en furent informés. Témoins des miracles qu'il faisait en faveur des malades, les gens partirent en grand nombre de toutes les villes, et, se hâtant de gagner à pied l'endroit où allaient les disciples, ils y arrivèrent avant eux. En débarquant Jésus vit une foule nombreuse, et se prit de pitié pour tous ces hommes qui étaient comme des brebis sans pasteur. Il leur fit bon accueil, s'achemina vers la montagne, et là s'assit avec ses disciples. Puis il entretenait tout ce peuple du royaume de Dieu, leur faisait beaucoup d'instructions, guérissait leurs malades et tous ceux qui avaient besoin de son secours.

Or, le jour de la Pâque était proche.

Cependant les heures s'écoulaient, le jour commençait à décliner et le soir arrivait. Les douze s'approchèrent alors de lui et dirent : « Le lieu est désert et l'heure déjà avancée. Congédiez-

les, pour qu'ils aillent dans les villages et les fermes du voisinage trouver à se loger et à acheter des vivres. » Jésus leur dit : « Ils n'ont pas besoin d'y aller ; donnez-leur vous-mêmes à manger ; » et s'adressant à Philippe : « Où achèterons-nous des pains pour qu'ils puissent manger ? » Il parlait ainsi pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait faire. « Allons acheter pour deux cents deniers de pains », repartirent quelques disciples, « et nous leur donnerons à manger. » Philippe répondit : « Deux cents deniers de pains ne leur suffiraient pas pour que chacun en reçoive un petit morceau. » Jésus leur dit : « Combien de pains avez-vous ? Allez et voyez. » Quand on s'en fut rendu compte, un des disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce pour tant de monde ? » — « C'est tout ce que nous avons », reprirent les autres disciples, « à moins d'aller acheter des vivres pour toute cette foule. »

Jésus dit : « Apportez-les-moi » : et il ajouta : « Faites asseoir tout le monde par groupes sur le gazon. » Il y avait en effet beaucoup d'herbe en cet endroit. Ils s'y assirent par groupes de cent et de cinquante symétriquement disposés. Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les partagea à ses disciples pour les distribuer à la foule. Tous mangèrent autant qu'ils voulurent et furent rassasiés. Quand ce fut fait, il dit à ses disciples : « Ramassez les débris qui sont restés,

pour qu'ils ne soient pas perdus. » Ils les ramassèrent donc, et remplirent douze corbeilles des débris qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé. Or, le nombre des convives avait été d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

S. MATTHIEU, **14**, 13-21 ; S. MARC, **6**, 30-44 ; S. LUC, **9**, 10-17 ; S. JEAN, **6**, 1-13.

Venez à l'écart dans le désert et reposez-vous un peu. Après avoir terminé leur mission, dont le Maître leur avait marqué la durée, les apôtres revinrent et rendirent compte de ce qu'ils avaient fait. Le Sauveur décida alors de les emmener se reposer dans la solitude, parce que les foules devenaient tellement encombrantes autour de lui qu'on n'avait même plus le loisir de prendre ses repas. L'affluence augmentait encore à cette époque de l'année ; car on approchait de la Pâque, et ceux qui venaient des régions plus septentrionales s'efforçaient de passer par Capharnaüm afin de voir Jésus.

Le Sauveur prit donc avec lui ses apôtres et s'embarqua pour aller dans un endroit non habité, qui s'appelait Bethsaïde. Ce lieu était situé au nord de la mer de Galilée et non loin de celui où le Jourdain se jette dans le lac. Il fallait, de Capharnaüm, parcourir en bateau environ six kilomètres pour y arriver. Le chemin n'était pas beaucoup plus long en suivant la côte à pied.

Jésus se prit de pitié pour tous ces hommes. On s'était aperçu du départ des barques et l'on avait remarqué la direction qu'elles avaient prise. La multitude se porta aussitôt vers l'endroit où elles semblaient devoir atterrir. Elle le fit avec tant d'empressement et de hâte que les apôtres, après une navigation tran-

quille, trouvèrent sur la rive une foule très nombreuse. A cette vue, Jésus, qui cherchait le repos pour lui et pour les siens, eut pitié de ces abandonnés. Il leur fit gracieux accueil, les emmena sur les pentes verdoyantes de la montagne voisine, s'y assit, guérit leurs malades et se mit à les instruire assez longuement. Arrivé dans la matinée, il employa à ce ministère la plus grande partie de la journée.

Donnez-leur vous-mêmes à manger. Le soir approchait. Les apôtres se préoccupèrent de la nourriture et du logement de tant de personnes, et ils conseillèrent au Sauveur de les congédier, pour qu'ils pussent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. « Donnez-leur vous-mêmes à manger », répliqua-t-il ; et, interpellant Philippe qui se trouvait près de lui, il lui demanda où l'on achèterait bien du pain pour cette multitude. Les autres apôtres se mirent à chercher le moyen de se le procurer. Ils jugèrent qu'il en faudrait bien pour deux cents deniers, représentant une somme de 120 francs. Philippe trouva avec raison que c'était fort insuffisant. Mais peut-être quelques-uns avaient-ils apporté des provisions. « Allez et voyez », leur dit Jésus. André finit par trouver un enfant porteur de cinq pains d'orge et de deux poissons. « C'est tout », dirent les disciples ; il ne reste donc qu'à aller acheter des vivres.

Tout en procédant de la sorte, Jésus savait fort bien ce qu'il voulait faire. S'il paraissait dans l'embarras, c'était pour mieux faire constater à ses disciples la grandeur de la difficulté, et en même temps permettre à tous de se rendre compte que les provisions étaient nulles.

Tous mangèrent autant qu'ils voulurent. Les pains de l'enfant n'étaient que de simples galettes plates et molles, comme les pains ordinaires du pays. Les deux poissons étaient de ces poissons du lac que l'on

faisait sécher et que l'on transportait dans tout le pays. Le tout représentait le repas de l'enfant. Le Sauveur s'en contenta.

Il fit asseoir la foule sur l'herbe, par groupes bien ordonnés de cent et de cinquante. Il voulait ainsi faciliter la distribution et pourvoir à ce que tous visent bien ce qui allait se passer. Puis, prenant les pains et les poissons, il les bénit, les rompit et les fit distribuer par ses disciples aux différents groupes. Tous s'aperçurent aisément qu'à mesure qu'on les distribuait, ces aliments se multipliaient entre les mains des disciples.

Quand tous eurent mangé autant qu'ils voulaient et furent rassasiés, le Sauveur fit ramasser les restes et l'on en remplit douze corbeilles, quantité bien supérieure à la petite provision primitive. Les Juifs qui voyageaient portaient avec eux une corbeille souple dans laquelle ils mettaient leurs provisions, pour ne pas être exposés à manger en chemin des aliments impurs, et un peu de foin pour reposer leur tête durant le sommeil. Les pèlerins de Jérusalem avaient de ces corbeilles avec eux.

Les dispositions prises pour la distribution permirent d'évaluer exactement le nombre des convives. On compta environ cinq mille hommes, naturellement plus nombreux que les femmes et les enfants qui les avaient accompagnés.

71. LA MARCHÉ SUR LES EAUX. — Quand tous ces hommes virent le miracle que Jésus avait fait, ils disaient : « C'est bien lui le prophète qui doit venir en ce monde. » Jésus, sachant qu'ils voulaient venir pour l'enlever et le faire roi, contraignit sur-le-champ ses disciples à monter en barque, et à le précéder au delà du lac, à Bethsaïda,

pendant qu'il congédierait la foule, Les disciples descendirent donc à la mer le soir même, et Jésus, après avoir renvoyé la multitude, s'enfuit seul dans la montagne et se mit en prière.

Cependant les apôtres étaient montés en barque, et faisaient la traversée vers Capharnaüm, sans que Jésus, resté seul sur la terre, fût venu les rejoindre. Les ténèbres s'étaient faites.

Le vent contraire soufflait très fort, la mer grossissait, de sorte qu'au large la barque était agitée par les flots, et qu'on avait grand'peine à ramer. C'était déjà la quatrième veille de la nuit, et ils n'avaient fait à la rame qu'environ vingt-cinq ou trente stades, quand Jésus, qui les voyait en peine, se mit à marcher sur la mer, et passa près du bateau, comme s'il voulait aller au delà. Tous, en le voyant, furent bouleversés et dirent : « C'est un fantôme ! » Et ils poussèrent des cris d'effroi. Mais aussitôt Jésus leur adressa la parole et leur dit : « Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur. » Pierre répondit : « Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux. » — « Viens », lui dit-il. Et Pierre, descendant de la barque, marcha sur l'eau pour venir à Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur, et commença à s'enfoncer. « Seigneur », s'écria-t-il, « à mon secours ! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Les disciples voulurent prendre Jésus dans leur barque : sitôt qu'il fut monté, le vent cessa, et le bateau se trouva immédiatement au rivage où ils allaient.

Tous ceux qui étaient de la traversée en furent déconcertés, car déjà ils n'avaient rien compris au miracle des pains : leur cœur était aveuglé. Ils vinrent se prosterner aux pieds de Jésus, en disant : « Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu. »

S. MATTHIEU, 14, 22-33 ; S. MARC, 6, 45-52 ; S. JEAN, 6, 14-21.

Ils voulaient venir pour l'enlever et le faire roi. Un pareil miracle était bien de nature à soulever le plus grand enthousiasme parmi toute cette foule. On se disait que Jésus ne pouvait être que le grand prophète attendu, et par conséquent, suivant les idées alors régnantes, le monarque qui devait assurer la prospérité temporelle des Juifs et les délivrer de leurs ennemis. On s'exaltait mutuellement et l'on décida qu'il fallait de suite l'enlever et le proclamer roi. Les apôtres partageaient ces idées ; ils ne demandaient qu'à faire cause commune avec la multitude.

Pour couper court à leur enthousiasme irréfléchi, le Sauveur contraignit ces derniers à remonter de suite en barque et à partir pour Bethsaïda, bourg voisin de Capharnaüm, qui portait le même nom que la localité où ils se trouvaient. Pour lui, il congédia la foule et se déroba à toutes les recherches, en se réfugiant dans la montagne pour y prier.

Il priait, car il venait d'atteindre l'apogée de sa popularité et avait besoin d'entrer en communication plus intime avec son Père, non qu'il fût en danger de dévier de sa mission, mais parcequ'il lui fallait s'apprêter aux sacrifices qui allaient s'imposer à lui.

Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur. Les apôtres étaient montés en barque sur la fin du jour. La nuit vint bientôt, le vent s'éleva, les flots s'agi-

tèrent et l'on avait grand peine à ramer. A la quatrième veille de la nuit, vers trois heures du matin, les barques n'avaient encore avancé que de 25 ou 30 stades, soit environ cinq kilomètres. Pour tirer de peine ses apôtres, le Sauveur partit de sa retraite, s'avança sur les eaux et passa près des barques. Les apôtres effrayés crurent voir un fantôme. Jésus les rassura. Pour plus de sûreté, Pierre demanda à marcher sur les eaux jusqu'au Sauveur, si c'était bien lui. Sur l'ordre qu'il reçut, il descendit de la barque ; mais bientôt, effrayé de sa situation, par le grand vent qu'il faisait, il eut peur, enfonça et cria au secours. Sa foi avait faibli. Jésus le lui fit remarquer en le saisissant.

Quand le Sauveur fut entré dans la barque, le vent cessa et l'on se trouva aussitôt au rivage. N'ayant rien compris à la multiplication des pains, les apôtres furent encore plus déconcertés par les incidents de cette traversée. Prosternés aux pieds de Jésus, ils ne purent que le saluer « Fils de Dieu », sans comprendre encore probablement toute la signification de ce titre, mais en lui prêtant certainement une valeur que les autres ne lui donnaient pas.

72. CONCOURS DES FOULES. — Cependant la foule restée au delà du lac vit qu'une seule barque s'y trouvait et que Jésus n'y était pas entré avec ses disciples, mais que ceux-ci étaient partis seuls. D'autres barques arrivèrent ensuite de Tibériade jusqu'auprès de l'endroit où l'on avait mangé le pain, après que le Seigneur eut rendu grâces.

Lors donc que le lendemain la foule eut vu que Jésus n'était plus là, non plus que ses disciples,

les gens montèrent dans les barques et vinrent à Capharnaüm, à la recherche de Jésus.

De leur côté, les apôtres, après leur traversée, arrivèrent à la terre de Génésareth et y abor-dèrent. A peine étaient-ils sortis du bateau, que les gens du pays reconnurent Jésus ; ils en envoyèrent répandre la nouvelle, et parcourant eux-mêmes toute la contrée, ils lui apportaient de toutes parts les malades sur des grabats, là où ils entendaient dire qu'il était. Partout où il entrait, dans les bourgs, les fermes ou les villes, on mettait les infirmes sur les places, et on le priait de leur laisser au moins toucher la frange de son vêtement ; et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

S. MATTHIEU, 14, 34-36 ; S. MARC, 6, 53-56 ; S. JEAN, 6, 22-24.

Tous ceux qui le touchaient étaient guéris. On s'était aperçu que la veille au soir Jésus n'était pas reparti avec ses disciples. Sachant qu'une grande foule s'était portée dans ce lieu désert, les bateliers de Capharnaüm arrivèrent en nombre pour ramener les pèlerins. La traversée se fit le matin du lendemain. La grande préoccupation de tous était de retrouver Jésus. Pour lui, il était remonté en barque et avait accosté un peu plus au sud, près de Génézareth.

On le reconnut aussitôt. La nouvelle de son retour fut portée dans les environs et les malades affluèrent de tous côtés. Il leur suffisait de toucher la frange de son vêtement pour être guéris. A tous ces malheureux, qui n'avaient pu le suivre au désert et être témoins du grand miracle, il fallait bien une compensation.

73. LE PAIN DE VIE. — Quand ceux qui revenaient du désert l'eurent trouvé de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : « Maître, quand donc êtes-vous venu ici? » Jésus leur répondit : « Vous me cherchez, mais ce n'est pas à cause des signes que vous avez vus, c'est à cause du pain que vous avez mangé et qui vous a rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera : car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. »

Ils lui dirent : « Qu'avons-nous à faire pour accomplir les œuvres de Dieu? » Jésus leur répondit : « Faire l'œuvre de Dieu, c'est croire en celui qu'il a envoyé. » Ils lui dirent alors : « Quel miracle faites-vous donc pour que nous puissions voir et croire? Qu'opérez-vous? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger un pain du ciel. »

Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel : c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ils reprirent : « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là. »

Travaillez pour la nourriture qui demeure jusqu'à la vie éternelle. Le lendemain, peut-être même deux ou trois jours plus tard, le Sauveur se rendit à Capharnaüm. On ne l'avait pas vu revenir du désert et l'on s'en étonnait. Jésus connaissait les pensées de tous ces hommes qui se mettaient à sa recherche

avec tant d'empressement. Jadis on courait à sa suite pour voir des miracles ; mais les malades seuls en avaient le bénéfice. A présent qu'il multipliait le pain et le distribuait à tous, l'attraction qu'il exerçait devenait bien plus puissante.

C'était le moment choisi par le Sauveur pour élever ses compatriotes à des idées plus justes et pour leur affirmer le caractère spirituel de sa mission. Il le fit dans la synagogue de Capharnaüm, par conséquent devant un auditoire moins exclusivement populaire. Il faut rechercher, leur dit-il, non là nourriture corporelle, mais celle qui produit ses effets pour la vie éternelle. C'est celle-là que vient apporter au monde le Fils que le Père a marqué de son sceau, c'est-à-dire qu'il a accrédité en lui faisant opérer des miracles.

La discussion s'engagea aussitôt. On voulait bien faire l'œuvre de Dieu, mais quelle était-elle ? C'est, dit Jésus, de croire en moi. On lui répliqua que pour croire en lui, il fallait des preuves. Sans doute, il venait de multiplier les pains, mais pour quelques-uns seulement, et une fois en passant. Moïse avait fait mieux : pendant quarante ans, il avait donné à toute la nation le pain du ciel.

Le Sauveur expliqua alors que le pain donné par Moïse, la manne, n'était pas le vrai pain du ciel, et que ce pain n'était autre que celui que donnait son Père, pour la vie du monde. Sans trop comprendre, les Juifs reprirent : « Donnez-nous toujours ce pain-là », un pain qui soit plus profitable que celui de Moïse et qui vienne directement de Dieu. Ils faisaient une prière analogue à celle de la Samaritaine (28).

Jésus commença alors une longue et mémorable instruction dans laquelle il se présenta lui-même comme le pain de vie, d'abord pour ceux qui ont foi en lui, ensuite pour ceux qui mangent son corps.

Jésus, pain de vie par la Foi. — « C'est moi le pain de vie », leur dit Jésus. « Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. Mais je vous l'ai dit, vous m'avez vu et vous ne croyez pas. Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et si quelqu'un vient à moi, ce n'est pas moi qui le chasserai dehors. Car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. »

Les Juifs murmuraient alors contre lui, parce qu'il avait dit : « C'est moi le pain vivant qui suis descendu du ciel » ; et ils disaient : « N'est-il pas ce Jésus, fils de Joseph, dont nous avons connu le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ? » Jésus leur répliqua : « Ne murmurez pas entre vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Les prophètes l'ont écrit : Tous seront enseignés de Dieu. Aussi quiconque a prêté l'oreille au Père et en a été instruit, vient à moi. Personne pourtant n'a vu le Père ; celui-là seul qui vient de Dieu a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. »

Celui qui vient à moi n'aura plus faim, celui qui

croit en moi n'aura plus jamais soif. Ainsi est énoncée la première vérité. Le développement de la pensée est le suivant. Les Juifs actuels ont vu ses miracles et ne croient pas en lui. — D'autres viendront qui croiront ; ils seront donnés au Fils par le Père, et, pour accomplir la volonté du Père, non seulement le Fils ne les rejettera pas, bien qu'ils viennent d'ailleurs que du peuple juif, mais il les gardera pour la vie éternelle et les ressuscitera au dernier jour. Ainsi, à l'incrédulité de ses auditeurs, le Sauveur se contente d'opposer un fait : ils ne veulent pas croire en lui, d'autres croiront, avec la grâce que leur accordera le Père.

N'est-ce pas ce Jésus, fils de Joseph? Les Juifs murmurent contre Jésus, qui se donne comme le pain vivant descendu du ciel. Cette origine leur paraît insoutenable, parce qu'ils le croient né comme tous les autres hommes. Le Sauveur se garde bien de faire allusion à sa naissance surnaturelle, qui n'était démontrable que par son affirmation et celle de Marie, et qu'il laissait dans l'ombre pour ne faire appel qu'à des miracles visibles.

Il se contente de répéter ce qu'il vient d'affirmer. C'est le Père qui attire au Fils. Les prophètes l'ont annoncé : « Tous tes fils seront disciples de Dieu ». Is., 54, 13 ; Jer., 31, 33, 34. C'est donc le Père qui instruit et qui fait croire au Fils, mais ceux-là seuls qui le veulent bien. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire pour cela d'avoir vu le Père, que le Fils seul a vu. Mais c'est précisément parcequ'il l'a vu qu'il parle en connaissance de cause et promet la vie éternelle à ceux qui croient en lui. S'ils ne veulent pas croire, les Juifs ne croiront donc pas. D'autres croiront à leur place, et trouveront convaincantes les raisons dont eux-mêmes refusent de se contenter.

Jésus, pain de vie par l'Eucharistie. — « C'est moi le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin que quiconque en mangera, ne meure point. C'est moi le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement : or le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. »

A ces paroles, les Juifs discutaient ensemble et disaient : « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi. Voici le pain qui est descendu du ciel. Il n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée, et malgré laquelle ils sont morts : celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Il dit toutes ces choses en enseignant dans une synagogue de Capharnaüm.

Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. Le Sauveur passe maintenant à une seconde révélation, plus merveilleuse encore que la

première, et à laquelle le miracle des pains sert naturellement d'introduction.

La manne du désert n'a empêché personne de mourir ; le pain que promet Jésus sera un pain d'immortalité. Ce pain, c'est lui-même, c'est sa chair donnée en nourriture, son sang donné en breuvage. A cette affirmation, les Juifs s'étonnent et demandent comment Jésus peut donner sa chair à manger. Il ne dit pas le comment, mais il répète son affirmation sous six formes successives : il s'agit bien de manger sa chair et de boire son sang pour avoir la vie éternelle.

« Manger la chair de quelqu'un » est une expression qui revient plusieurs fois dans la Sainte Écriture. Job, **19**, 22 ; Ps. **26**, 2 ; Mich., **3**, 3 ; Zach., **11**, 9, 16. Elle y a un sens figuré qui signifie « calomnier, persécuter ». Une locution semblable a le même sens dans les langues araméenne et arabe. Évidemment, le Sauveur ne peut vouloir dire que, pour avoir la vie éternelle, il faut le calomnier et le persécuter. Aussi les Juifs s'en tiennent-ils avec raison au sens propre de l'expression ; il s'agit pour eux de manger la chair de Jésus comme on mange le pain, de boire son sang comme on boit le vin.

C'est là ce qui les révolte. Ils ne remarquent pas que Jésus leur a révélé le fait sans leur dire le comment et ils s'imaginent que le Sauveur parle de donner son corps à manger dans son état naturel, ce qui répugne nécessairement. Ils le déclarent donc : « Voilà qui est inacceptable ! » et au lieu de demander des explications ou au moins de supposer que Jésus saura bien réaliser sa promesse sous une forme praticable, ils se détournent.

En l'entendant, beaucoup de ses disciples dirent : « Voilà qui est inacceptable ! Qui peut

prêter l'oreille à pareil discours? » Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : « Cela vous révolte? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant? C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il en est plusieurs parmi vous qui ne croient point. » Car Jésus connaissait bien dès le commencement ceux qui ne croyaient pas, et celui qui devait le trahir. Il répétait donc : « C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi sans un don de mon Père. »

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Jésus sait l'impression produite par ses paroles sur la plupart de ses disciples. Or, il veut être cru et il a le droit de l'être, après tous les miracles qu'il a opérés. Il en appelle alors, non à une démonstration présente, qui ne peut se faire en dehors de son affirmation, mais à un nouveau miracle dont beaucoup seront témoins, celui de son ascension. On refuse d'admettre qu'il est descendu du ciel et qu'en cette qualité, il peut se donner comme nourriture aux âmes. Un jour, on le verra remonter au ciel d'où il vient. « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ». Ce qui doit nourrir les âmes, ce n'est pas la chair seule du Christ, surtout entendue dans le sens grossier que les Juifs ont en vue, c'est l'esprit qui anime cette chair et dont cette chair n'est que le véhicule, c'est la divinité. « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » ; c'est la divinité qui les profère et les anime et qui les rend vivifiantes, c'est elle qui leur donnera toute efficacité quand il s'agira de présenter aux hommes la nourriture qui leur est promise. Tout se tient donc admirablement : celui qui a

prouvé ce qu'il est par tant de miracles promet ce qu'il peut réaliser et réalisera ce qu'il promet : il se donnera lui-même en nourriture, on recevra son corps et son sang, sous une forme qu'il ne révèle pas encore, mais ce corps et ce sang le contiendront tout entier avec sa divinité et ils communiqueront aux âmes la vie spirituelle et la vie éternelle.

Le Sauveur avait devant lui des incrédules. Il les connaissait bien. Il savait que, parmi ses disciples, beaucoup se sépareraient de lui définitivement et que, même parmi ses apôtres, il y en aurait un qui n'aurait pas la foi et le trahirait. C'est en effet, sans doute, à ce moment que Judas, voyant que le Sauveur renonçait à toute idée de royauté temporelle, décidait en son cœur de ne pas le suivre jusqu'au bout et de tirer pour lui-même le meilleur parti possible de la situation.

Tous ces hommes n'étaient pas envoyés à Jésus par le Père. Recevant l'appel divin comme tous les autres, ils se refusaient à y répondre.

Foi des apôtres. — De ce jour, beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec lui. Jésus dit alors aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Simon Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ! Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Jésus reprit : « Ne vous ai-je pas choisis tous les douze ? Et pourtant l'un de vous est un démon. » Il parlait de Judas, Iscariote, fils de Simon, qui devait le trahir, bien qu'étant l'un des douze.

A la suite de ces événements, Jésus demeurait

en Galilée, car il ne voulait pas se rendre en Judée parce que les Juifs cherchaient à le mettre à mort.

S. JEAN, 6, 25-72 ; 7, 1.

Vous avez les paroles de la vie éternelle. Le moment était critique. Le Sauveur venait de se dérober à toute tentative de royauté temporelle, et, après avoir multiplié les pains, il ne parlait plus que d'une nourriture spirituelle. On le quittait ; il n'était pas le Messie sur lequel on comptait.

Jésus, abandonné par tant de disciples, se tourna alors vers les douze et leur demanda si, eux aussi, ils n'allaient pas le quitter. Pierre, au nom de tous, répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? » Qui pourrait mériter la même foi et le même amour que vous ? « Vous avez les paroles de la vie éternelle », celles qui viennent du ciel et qui y conduisent. « Nous croyons et nous savons », pour avoir été témoins de tant de merveilles opérées par vous, « que vous êtes le Christ, Fils de Dieu », le Messie promis, envoyé par le Père.

Cette protestation répondait à la pensée de tous les autres, sauf de Judas, choisi par le Sauveur comme capable de devenir un apôtre, mais devenu par sa faute un démon, un incrédule et bientôt un traître.

Tous se rendaient alors à Jérusalem pour la Pâque. Le Sauveur n'y voulut point aller, à cause des projets homicides des Juifs. Son heure n'était pas encore venue.

Ainsi se terminait la seconde année de son ministère. Il avait choisi ses apôtres, publié la loi nouvelle et multiplié les miracles. On n'avait cessé de se porter en foule à sa suite ; sa popularité avait grandi de jour en jour. Mais on cherchait en lui le bienfaiteur temporel plutôt que le rédempteur spirituel. Jésus

avait alors modifié son enseignement ; il s'était surtout appliqué à instruire et à former ses apôtres. Il les avait envoyés en mission, pour les initier pratiquement à leur ministère futur. Enfin, au moment où l'enthousiasme populaire allait aboutir à une solution qu'il ne pouvait accepter, il avait rompu brusquement avec des disciples inintelligents de sa mission, pour accuser son caractère de Messie spirituel. L'abandon de la plupart de ses disciples allait coïncider avec une recrudescence de haine de la part de ses ennemis.

IV

TROISIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE PUBLIC

74. LES TRADITIONS HUMAINES. — Des pharisiens et des scribes venus de Jérusalem virent quelques-uns de ses disciples qui mangeaient leur pain avec des mains profanes, c'est-à-dire non lavées. Ils s'approchèrent et leur firent des reproches. Car les pharisiens et les Juifs en général ne mangent pas sans s'être lavé fréquemment les mains, conformément à la tradition des anciens. S'ils reviennent de la place publique, ils font des ablutions avant de manger. Ils observent beaucoup d'autres traditions analogues, comme de plonger dans l'eau les coupes, les aiguières, les vases d'airain et les lits.

Les pharisiens et les scribes lui posèrent donc cette question : « Pourquoi vos disciples, au lieu de se soumettre à la tradition des anciens, mangent-ils leur pain sans s'être lavé les mains ? » Il leur répondit : « Hypocrites, c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Le culte qu'ils me rendent est vain, parce qu'ils n'enseignent que des doctrines et des commandements humains. En effet, vous délaissez

le commandement de Dieu, et vous êtes fidèles à la tradition des hommes, à l'ablution des aiguières et des coupes, et à une foule d'autres pratiques du même genre. Mais pourquoi donc, ajoutait-il, transgressez-vous le commandement de Dieu pour garder votre tradition? Ainsi Dieu a dit par Moïse : Honore ton père et ta mère, et : Celui qui outragera son père et sa mère sera puni de mort. Et vous, vous dites : Si quelqu'un dit à son père et à sa mère : Tu auras profit au corban, c'est-à-dire au don que j'offrirai, il n'est plus tenu de faire quoi que ce soit pour son père ou sa mère. De la sorte, vous abrogez le précepte de Dieu, avec votre tradition des anciens, et vous agissez de même dans une foule d'autres cas. »

Rappelant de nouveau la foule autour de lui, il disait : « Écoutez-moi bien tous, et comprenez. Rien de ce qui du dehors entre dans l'homme, ne peut le souiller ; mais ce qui souille l'homme, c'est ce qui provient de lui. Entende qui a des oreilles pour entendre. » Alors il quitta la foule et entra dans la maison. Ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Savez-vous bien que les pharisiens, en entendant ce que vous avez dit, se sont indignés? » Mais il leur répondit : « Toute plantation que mon Père céleste n'a pas plantée sera arrachée. Laissez-les ; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Or quand un aveugle se mêle d'en conduire un autre, tous deux tombent dans la fosse. »

Des pharisiens et des scribes venus de Jérusalem.
Jésus n'était pas allé à Jérusalem pour la Pâque ;

de Jérusalem on vint à lui pour le surveiller. Des pharisiens et des docteurs, chargés de ce soin, ne tardèrent pas à trouver l'occasion d'intervenir. Ils virent des disciples de Jésus qui mangeaient sans s'être lavé les mains.

Il était naturel de se laver les mains avant de manger, dans un pays où les doigts étaient les seuls instruments dont on se servit à table. Mais il n'y avait là qu'une précaution d'hygiène, dont se dispensaient aisément ceux qui, comme les disciples, prenaient leur repas dans les formes les plus simples. Cependant les docteurs attachaient à cette pratique une importance capitale. La négliger, c'était, selon eux, se rendre digne de l'excommunication et de la lapidation. On devait plutôt souffrir de la soif que de ne pas employer ce qu'il fallait d'eau pour se laver les mains. Tout un traité du Talmud est consacré à cette pratique ; il contient plus de six cents ordonnances relatives au sujet. Les docteurs prétendaient interpréter un texte du Lévitique, **15**, 11, qui vise seulement le contact d'un malade atteint d'une affection repoussante.

Non contents d'obliger à se laver les mains, ils plongeaient dans l'eau, avant de les employer, différents ustensiles servant dans les repas, même les lits sur lesquels on se couchait autour de la table.

Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu pour garder votre tradition? Les envoyés de Jérusalem interpellèrent directement le Sauveur au sujet du manquement de ses disciples. Il les traita d'hypocrites, parce qu'il connaissait bien le fond de leurs cœurs, et leur rappela un texte célèbre d'Isaïe, **29**, 13, dans lequel le Seigneur se plaint qu'on lui rende un culte purement extérieur et qu'on ne tienne compte que de ce qu'enseignent les hommes.

Il entre ensuite dans le détail. Les pharisiens se

livrent à une foule de pratiques extérieures, mais ils laissent de côté les plus importants commandements de Dieu, par exemple le quatrième qui prescrit les devoirs envers le père et la mère, particulièrement le respect et l'assistance. D'après les docteurs pharisiens, quand on avait prononcé la formule : « Corban ! si tu tires quelque utilité de moi », il était interdit de donner quoi que ce fût, même à ses parents, sous prétexte de le consacrer à Dieu. Cette consécration pouvait d'ailleurs demeurer hypothétique. Il arrivait alors que des parents étaient abandonnés dans leur détresse, parce que leurs enfants avaient soi-disant consacré leurs biens à Dieu. Le Sauveur s'élève contre cet abus, qui substitue une obligation humaine et inique au commandement divin. En protestant de la sorte, le Sauveur avait certainement pour lui un grand nombre de parents, victimes de l'apparente piété de leurs enfants.

Il ajoute que les pharisiens agissaient de même dans beaucoup d'autres cas. Par une aberration singulière, ils appelaient « la haie de la loi » tout un ensemble de pratiques méticuleuses qui, sous prétexte de la faire mieux respecter, ne servaient qu'à la reléguer au second plan.

Ce qui souille l'homme, c'est ce qui vient de lui. Après avoir dit leur fait aux pharisiens, le Sauveur déclara à la foule que la vraie souillure de l'homme ne vient pas du dehors, mais du dedans. Et il la laissa, sans s'expliquer davantage.

Les apôtres lui firent remarquer que les docteurs étaient indignés de son langage. Il leur apprit alors que ce qui ne venait pas du Père aurait à disparaître ; tel était, certes, l'enseignement des pharisiens. Ils ressemblaient à des aveugles conduisant des aveugles ; la chute fatale menaçait les uns et les autres.

Pierre prit la parole et dit : « Expliquez-nous donc cette parabole. » — « Et vous non plus », reprit Jésus, « vous ne saisissez pas encore? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui du dehors entre dans l'homme ne peut le souiller? En effet, tout ce qui entre dans la bouche passe dans les entrailles, non dans le cœur, et s'échappe ensuite quand le triage des aliments a été fait. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car du cœur de l'homme procèdent les pensées mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, les fraudes, les faux témoignages, les blasphèmes, les péchés d'avarice, la tromperie, les impudicités, l'envie, l'orgueil, la folie. Ce sont toutes ces mauvaises choses venues de l'intérieur qui souillent l'homme. Mais manger sans s'être lavé les mains n'est pas une souillure pour l'homme. »

S. MATTHIEU, 15, 1-20 ; S. MARC, 7, 1-23.

Pierre demanda l'explication de la parole que le Sauveur venait d'adresser à la foule. Les apôtres auraient pu comprendre d'eux-mêmes, comme leur Maître l'observe. Il leur répond pourtant. Les choses matérielles qui entrent dans le corps servent à sa nourriture ou sont expulsées ; par conséquent, elles n'entrent pas dans le cœur et ne sauraient le souiller. Ce qui souille le cœur, au contraire, ce sont les choses morales qui précisément viennent de lui, les pensées mauvaises et les actes criminels, et finalement la folie, c'est-à-dire l'aberration volontaire de l'esprit, qui fait qu'on se détourne de Dieu. L'acte qui consiste à manger sans s'être lavé les mains n'est pas un acte

d'ordre moral, comme il le serait si un commandement divin intervenait ; il ne peut donc souiller l'homme.

75. LA CHANANÉENNE. — Quittant cet endroit, Jésus se retira dans les parages de Tyr et de Sidon. Là il entra dans une maison et voulut que personne ne le sût. Il ne put cependant rester caché. Une femme chananéenne, d'origine syro-phénicienne, dont la fille avait un esprit impur, eut à peine entendu parler de lui, qu'elle accourut de ces contrées, entra, se jeta à ses pieds et le conjurait à grands cris de chasser le démon de sa fille. « Ayez pitié de moi », disait-elle, « Seigneur, fils de David ; car ma fille est tourmentée par le démon. » Il ne lui répondit pas un mot. Ses disciples se rapprochant le priaient aussi et disaient : « Renvoyez-la, parce qu'elle crie après nous. » Il leur répondit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » La femme, s'avançant encore, se prosterna de nouveau en disant : « Seigneur, soyez-moi en aide. » Mais il lui dit : « Attends d'abord que les enfants soient rassasiés, car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » Elle répliqua : « C'est vrai, Seigneur ; toutefois les petits chiens mangent sous la table de leurs maîtres les miettes que laissent tomber les enfants. » Jésus lui dit : « Femme, ta foi est grande. A cause de ce que tu viens de dire, qu'il te soit fait comme tu veux. Va, le démon est sorti de ta fille. » Elle fut en effet guérie à l'heure même. De retour

dans sa maison, la femme trouva l'enfant couchée sur son lit, et le démon en était sorti.

S. MATTHIEU, **15**, 21-28 ; S. MARC, **7**, 24-30.

Femme, ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux. Cherchant toujours à fuir les foules, le Sauveur passa au nord-ouest de la Palestine, dans le pays phénicien, qui dépendait de Tyr et de Sidon. Il voulait y rester caché, avec ses apôtres. Mais une femme du pays apprit sa présence et vint lui demander la guérison de sa fille, possédée du démon. En somme, c'était pour aller au-devant de cette prière que Jésus était venu dans le pays.

Il commença par répondre assez durement à la femme, dont les cris importunaient les apôtres. Il lui déclara, à elle qui était païenne, que sa mission ne concernait qu'Israël. La femme ne songeait qu'à une chose, la guérison de sa fille. Elle insista. Le Sauveur, poursuivant sa première idée, lui dit qu'on ne pouvait jeter aux chiens le pain réservé aux enfants. La femme était ainsi comparée aux chiens, qu'on repousse si impitoyablement en Orient. Elle tint bon cependant, et réclama au moins les miettes qu'on abandonnait aux chiens.

Le Sauveur admira sa foi et guérit sa fille sur-le-champ. Il montrait ainsi aux apôtres que, quand ils seraient envoyés à ces païens que les Juifs ne pouvaient souffrir, ils trouveraient de la foi parmi eux et y pourraient produire des fruits de salut.

76. GUÉRISONS EN DÉCAPOLE. — Quand Jésus repartit des confins de Tyr, il vint par Sidon vers la mer de Galilée, en passant par le pays de la Décapole.

Là, il gravit une montagne et s'y assit. Des foules nombreuses accoururent auprès de lui, amenant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes et quantité d'autres malades. On les poussa à ses pieds et il les guérit.

On lui conduisit un sourd et muet, en le priant de lui imposer les mains. Il le prit hors de la foule, mit ses doigts dans ses oreilles, lui toucha la langue avec de la salive, et levant les yeux au ciel, soupira et lui dit : « Ephphetha », ce qui veut dire, « ouvre-toi ». Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, le lien de sa langue se dénoua, et il parlait distinctement. Il leur commanda de n'en rien dire à personne. Mais plus il leur commandait, plus ils le publiaient, et plus leur admiration grandissait, à la vue des muets qui parlaient, des boiteux qui marchaient, des aveugles qui voyaient. Ils glorifiaient le Dieu d'Israël et disaient : « Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

S. MATTHIEU, 15, 29-31 ; S. MARC, 7, 31-37.

Des foules nombreuses accoururent auprès de lui. Après quelques jours passés en pays phénicien, Jésus se rapprocha de la mer de Galilée, par la Décapole qui comptait quelques villes au nord-ouest du lac. Les multitudes accoururent encore sur ses pas et il eut à guérir de nombreux malades.

Parfois, il ne se contentait pas de guérir d'un mot ou par simple contact. Ainsi un sourd-muet lui fut amené pour qu'il lui imposât les mains. Au lieu de ce geste si facile, Jésus employa pour le guérir un procédé plus compliqué. Prenant l'infirmes à part, il mit les doigts dans ses oreilles et toucha sa langue avec

de la salive, en disant : « Ouvre-toi ». Le sourd-muet parla aussitôt. Il est possible que son infirmité n'ait été qu'accidentelle ou qu'elle ait consisté simplement dans une grande difficulté d'ouïe et de langage. Cependant, la grande admiration des foules suggère bien l'idée qu'il faut prendre à la lettre la qualification donnée à l'infirmes. Il n'avait jamais parlé ni entendu, et l'application plus détaillée de la puissance curative du Sauveur appelait une merveille plus grande : les organes restitués dans leur état normal et l'habitude de la parole communiquée tout d'un coup.

Malgré la défense du Sauveur, le sourd-muet guéri utilisa ce qu'il venait de recevoir pour raconter le miracle et ainsi exciter les foules à glorifier Dieu.

77. SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS. —

Comme ces jours-là encore la foule était nombreuse, et qu'on n'avait pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples et leur dit : « J'ai pitié de cette multitude, car voici trois jours qu'ils ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer chez eux à jeun ; ils défailleraient en route, d'autant que plusieurs sont venus de loin. » Ses disciples lui répondirent : « Comment se procurer dans le désert assez de pains pour rassasier une si grande foule ? »

Jésus leur demanda donc : « Combien de pains avez-vous ? » — « Sept », lui dirent-ils, « et quelques petits poissons. » Il commanda à la foule de s'asseoir par terre, et prenant les sept pains, il rendit grâces, les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer à la multitude. Il bénit aussi les quelques petits poissons, et les

fit servir. Tous mangèrent et furent rassasiés, et on emporta sept paniers pleins des débris qui restèrent. Or ceux qui avaient mangé étaient au nombre d'environ quatre mille sans compter les enfants et les femmes. Il les congédia et, montant dans une barque avec ses disciples, il vint dans les parages de Magedan et de Dalmanutha.

S. MATTHIEU, **15**, 32-39 ; S. MARC, **8**, 1-10.

J'ai pitié de cette multitude. Jésus allait renouveler le miracle de la multiplication des pains, mais dans des circonstances différentes. Il se trouvait alors, selon toute vraisemblance, au nord-est de la mer de Galilée, en pays habité pour la plus grande partie par des populations païennes. Durant trois jours, la foule l'avait suivi et plusieurs venaient de loin. Les provisions étaient épuisées et l'on était éloigné de tout centre habité ; car les apôtres ne parlent plus d'aller acheter du pain, comme la première fois, ils constatent seulement qu'il est impossible de s'en procurer dans le désert.

Dans la foule, il se trouve sept pains et quelques petits poissons. Jésus procède comme la première fois et nourrit la multitude. Il reste sept paniers de débris, et les convives étaient environ quatre mille, sans compter les femmes et les enfants.

Les quatre évangélistes ont raconté la première multiplication. Saint Matthieu et saint Marc racontent aussi la seconde. Pour eux, les deux miracles sont donc bien distincts, malgré certaines analogies commandées par la situation. D'ailleurs, le Sauveur va bientôt s'en référer à ces deux multiplications successives.

Par ce second miracle, Jésus témoignait sa compassion à l'égard de ce peuple qui venait l'écouter et

faire guérir ses malades. Il voulait en même temps le récompenser de la persévérance qu'il avait mise à le suivre pendant trois jours jusque dans le désert.

Après avoir congédié la foule du peuple, le Sauveur s'embarqua et se rendit dans une région probablement située sur un autre bord du lac, mais qu'on ne peut identifier sûrement.

78. LE LEVAIN DES PHARISIENS. — Des pharisiens et des sadducéens s'approchèrent pour le tenter. Ils se mirent à disputer avec lui, et lui demandèrent de leur montrer un signe dans le ciel. Il fit entendre un profond gémissement et répondit : « Quand vient le soir, vous dites : Il fera beau, car le ciel est rose ; et le matin : Il y aura tempête aujourd'hui, car le ciel est d'une rougeur sinistre. Vous savez donc distinguer l'aspect du ciel ; et vous n'êtes pas capables de distinguer les signes des temps ? Cette génération méchante et adultère réclame un signe ; mais en vérité, je vous le dis, il ne lui sera point donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. » Puis, les laissant là, il remonta en barque, et s'en alla de l'autre côté du lac.

En partant pour l'autre côté du lac, les disciples avaient oublié de se munir de pains. Ils n'en avaient qu'un seul avec eux sur le bateau. Jésus leur fit cette recommandation : « Veillez à vous garder du levain des pharisiens et des sadducéens, et du levain d'Hérode. » Aussitôt ils se faisaient entre eux cette réflexion : « Mais nous n'avons pas pris de pains, nous n'en avons plus. » Jésus, sachant bien ce qu'ils pensaient, leur dit :

« Hommes de peu de foi, pourquoi songer en vous-mêmes que vous n'avez pas de pains? Vous ne savez ni ne comprenez donc rien? Votre cœur est-il encore dans l'aveuglement? Avez-vous des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre? Ne vous rappelez-vous plus rien? Quand j'ai partagé cinq pains entre cinq mille hommes, combien avez-vous remporté de corbeilles pleines de débris? » — « Douze », lui dirent-ils. « Et quand j'ai partagé sept pains entre quatre mille hommes, combien avez-vous emporté de paniers de débris? » Ils lui répondirent : « Sept ». Il reprit : « Comment donc ne comprenez-vous pas que je n'ai point parlé de pain quand je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens? » Ils comprirent alors qu'il n'avait pas parlé d'un levain de pains, mais de la doctrine des pharisiens et des sadducéens.

S. MATTHIEU, **16**, 1-12 ; S. MARC, **8**, 11-21.

Ils lui demandèrent de leur montrer un signe dans le ciel. Cette fois, le Sauveur trouva en face de lui des pharisiens et des sadducéens. Ces sectaires avaient dû souvent s'entretenir avec leurs collègues au sujet de Jésus et ressasser ensemble les mêmes difficultés à lui opposer. Comme d'autres l'avaient déjà fait (57), ils réclamèrent de lui un signe dans le ciel. Le Sauveur leur répondit qu'ils savaient bien trouver eux-mêmes des signes dans le ciel pour pronostiquer le temps. Ils devaient donc être assez habiles pour comprendre d'autres signes plus importants, ceux qui marquaient l'époque du Messie et ceux qui déjà signalaient sa présence.

Quant à un signe sur commande, il n'en ferait pas.

On aurait un jour celui de Jonas, comme il l'avait déjà indiqué (57). Après leur avoir ainsi répliqué, il monta de nouveau en barque pour passer sur la rive gauche du lac.

Gardez-vous du levain des pharisiens et des sadducéens. Les apôtres n'avaient qu'un pain avec eux sur le bateau ; ils avaient oublié de faire des provisions. Jésus leur dit de se garder du levain des sectaires et de celui d'Hérode. Cette réflexion les fit aussitôt songer à leur négligence. Ils se demandèrent en eux-mêmes comment ils mangeraient, puisqu'ils étaient sans pain.

Le Sauveur, connaissant leur pensée, calma leur inquiétude en leur rappelant les deux multiplications auxquelles ils avaient assisté. Peut-être même renouvela-t-il pour eux le miracle. En s'entendant reprocher leur inintelligence, ils comprirent enfin que le levain en question n'était pas celui du pain, mais la doctrine perverse des pharisiens et des sadducéens.

79. L'AVEUGLE DE BETHSAIDA. — Quand ils arrivèrent à Bethsaïda, on lui présenta un aveugle, en le priant de le toucher. Il prit l'aveugle par la main et l'emmena hors du bourg ; puis, mettant de la salive sur ses yeux, il lui imposa les mains et lui demanda s'il voyait quelque chose. Celui-ci regarda et dit : « Je vois marcher des hommes qui sont comme des arbres. » Il lui imposa une seconde fois les mains sur les yeux. L'aveugle commença à voir, et la vue lui fut rendue de telle sorte qu'il vit les objets distinctement. Jésus le renvoya chez lui en disant : « Va dans ta maison, et si tu entres dans le bourg, n'en parle à personne. »

S. MARC, 8, 22-26.

Je vois marcher des hommes qui sont comme des arbres. On arriva à Bethsaïda, probablement le village qui est au nord du lac, près du lieu de la première multiplication des pains. On présenta à Jésus un aveugle ; il lui mit de la salive sur les yeux et lui imposa les mains. L'aveugle dit alors qu'il voyait marcher des hommes qui étaient comme des arbres. La vue n'était pas encore distincte ; l'infirme confondait les hommes et les arbres, ne reconnaissant les premiers qu'à leur marche. Une seconde imposition des mains rendit sa vue tout à fait claire. Le Sauveur le renvoya chez lui en lui recommandant de ne rien dire dans le village, où sans doute il ne résidait pas.

80. DÉCLARATION DE PIERRE. — De là Jésus se dirigea avec ses disciples vers les bourgades de Césarée de Philippe. Il s'isola d'eux pour prier, puis, chemin faisant, il se prit à les interroger et leur dit : « Que disent les foules du Fils de l'homme ? Pour qui me prend-on ? » Ils lui répondirent : « Les uns pour Jean-Baptiste, les autres pour Élie, ceux-là pour Jérémie ou l'un des anciens prophètes ressuscité. » Jésus reprit : « Et vous, que dites-vous de moi ? » Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus lui répondit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. De plus, je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que

tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

S. MATTHIEU, 16, 13-19 ; S. MARC, 8, 27-29 ; S. LUC, 9, 18-20.

Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. De là le Sauveur remonta vers le nord, jusqu'aux bourgades qui dépendaient de Césarée, près des sources du Jourdain. Cette ville, appelée précédemment Panéas, à cause d'une grotte où l'on honorait le dieu Pan, appartenait à la tétrarchie de Philippe, qui l'avait embellie et lui avait donné le nom de Césarée. C'était une ville toute païenne, dans laquelle le Sauveur s'abstint d'entrer.

Il s'isola d'abord de ses apôtres pour prier, puis les interrogea sur ce qu'on disait de lui. Ils rapportèrent les opinions courantes, qui prenaient Jésus pour Jean-Baptiste, pour Élie, pour Jérémie ou l'un des prophètes ressuscités. « Et vous, répliqua-t-il, que dites-vous de moi? »

Pierre prit alors la parole au nom de tous, comme après le discours sur le pain de vie (7³) : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Cette réponse doit être prise dans son sens le plus complet : Jésus est le Messie, il est en même temps le vrai Fils du Dieu vivant, Dieu lui-même, et non pas seulement un homme supérieur envoyé en mission par Dieu comme les prophètes et comme Jean-Baptiste. Ce sens résulte de la réplique de Jésus. Il a déclaré plusieurs fois que, pour le connaître, il faut en avoir reçu le don du Père. Or il ajoute que Pierre a parlé, non sous l'inspiration de la chair et du sang, c'est-à-dire de la nature, de la raison humaine, mais par l'inspiration du Père.

En réponse à la déclaration de Pierre, Jésus lui

fait une promesse mémorable. Simon, appelé Céphas, c'est-à-dire « pierre », sera la pierre sur laquelle le Sauveur bâtera son Église, le fondement sur lequel elle reposera. Pierre devient ce fondement à cause de la solidité de sa foi au Christ, Fils de Dieu. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église ainsi fondée. En Orient, la justice se rendait aux portes des villes, parceque c'est par là que passaient le plus fréquemment les habitants et que les juges les avaient plus facilement sous la main, soit pour recueillir leur témoignage, soit pour leur faire entendre les sentences prononcées. Aujourd'hui encore, on désigne certaines autorités par le nom du lieu, où elles s'exerçaient jadis. On dit ainsi la Porte ottomane, la cour, le cabinet, le barreau, le parquet, etc. Les portes de l'enfer sont donc les puissances de l'enfer. Satan et ses agents, démons ou hommes, pourront attaquer l'Église, ils n'auront jamais le dessus.

Jésus promet à Pierre les clefs du royaume des cieux. Les clefs sont le symbole de l'autorité souveraine que Pierre exercera dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'Église. Il est question ensuite de lier et de délier. Les clefs ne servaient pas à cet usage ; les deux métaphores sont donc indépendantes. Les docteurs juifs employaient fréquemment l'expression « lier et délier » pour signifier « interdire et permettre ». C'est en ce sens que la prend le Sauveur. Dans l'Église, Pierre, en vertu de son autorité suprême, ordonnera et défendra, interdira et permettra, en un mot, fera la loi. Les arrêts de son autorité seront ratifiés dans les cieux, qu'il lie ou qu'il délie, et cela sans exception. Quand il parlera comme chef de l'Église et en vertu de l'autorité que lui transmet Jésus-Christ, c'est Dieu même qui parlera par sa bouche, pour enseigner ou pour commander.

Voilà donc l'Église telle que le Sauveur entend la constituer, au moins quant à son chef. Ce chef est unique et il a pleine autorité. Gouvernée par un tel chef, l'Église est inébranlable ; elle est vraiment l'œuvre de Dieu.

A la suite de ces déclarations, le Sauveur défendit très expressément à ses disciples de dire qu'il était le Christ. Entendu comme il l'était par le peuple, ce titre ne pouvait que fomentier des espérances chimériques et susciter des troubles dangereux. De leur côté, les ennemis du Sauveur abuseraient de cette annonce pour hâter leurs projets homicides.

SI. PRÉDICTION DE LA PASSION. — Jésus prescrivit très expressément à ses disciples de ne dire à personne qu'il était le Christ.

A partir de ce moment, il commença à faire cette révélation à ses disciples : « Il faut que le Fils de l'homme aille à Jérusalem, qu'il ait beaucoup à souffrir et soit rejeté des anciens, des princes des prêtres et des scribes, qu'il soit mis à mort, et que le troisième jour il ressuscite. » Il leur en parlait ouvertement. Et Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre : « A Dieu ne plaise ! Seigneur », dit-il, « cela ne vous arrivera pas. » Jésus, se retournant et voyant ses disciples, réprimanda Pierre et lui dit : « Retire-toi de moi, satan, qui veux me faire obstacle, parce que tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais des pensées tout humaines. »

Alors Jésus fit venir la foule avec ses disciples, et il dit à tous : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. Car celui qui voudra sauver

sa vie, la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera. Que servirait donc à l'homme de gagner l'univers tout entier, s'il se perd lui-même et cause la ruine de son âme? Que donnera-t-il en échange de son âme? Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, avec ses saints anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, en présence de cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira alors de lui et le confondra. » Il ajouta : « Je vous le dis en vérité, parmi ceux qui sont ici, plusieurs ne sentiront pas l'atteinte de la mort, avant d'avoir vu le Fils de l'homme venir dans son royaume pour y faire œuvre de puissance. »

S. MATTHIEU, 16, 20-28 ; S. MARC, 8, 30-39 ; S. LUC, 9, 21-27.

Il faut que le Fils de l'homme soit mis à mort. Jésus ne voulait pas que les apôtres tombassent dans l'illusion commune, ainsi qu'ils n'y étaient que trop portés. Il commença donc dès lors à leur faire une nouvelle révélation, moins dangereuse pour eux à présent qu'ils avaient vu tant de merveilles opérées par lui. Il leur disait donc qu'à Jérusalem il serait rejeté par le sanhédrin, qu'il souffrirait et qu'on le mettrait à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour.

Les apôtres ne prêtèrent jamais grande attention à ce dernier terme de la prédiction. Les autres événements annoncés pouvaient seuls les émouvoir. Pierre, qui venait de se mettre si heureusement en avant pour témoigner de la divinité de son Maître, crut

devoir intervenir à nouveau pour détourner l'esprit du Sauveur de terribles éventualités qu'il jugeait impossibles. Jésus le réprimanda sévèrement, en l'appelant « satan », c'est-à-dire tentateur et mauvais conseiller. Il lui reprocha d'avoir des vues humaines, lui qui naguère s'exprimait si bien sous l'inspiration du Père, et de ne pas posséder le sens des choses de Dieu. Cette remontrance fut faite devant les autres disciples, afin de les instruire eux-mêmes, et servir de contrepoids à la dignité qui venait d'être conférée à Pierre.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même. A la foule qui rejoint les disciples, le Sauveur révèle à quelles conditions on pourra le suivre. Ces conditions sont celles qu'il a déjà indiquées aux apôtres (67), renoncer à soi-même, porter sa croix, être prêt à sacrifier sa vie. On doit s'encourager par la pensée du salut assuré à l'âme généreuse. Que servirait de gagner l'univers, si l'âme se perdait ? Car, un jour, il faudra subir le jugement de Dieu, et alors le Fils de l'homme traitera les hommes comme ils l'auront traité sur la terre ; il rendra à chacun selon ses œuvres.

Mais le Fils de l'homme ne viendra pas seulement au grand jour du jugement. Jésus promet une venue prochaine dans son royaume pour y faire œuvre de puissance. Il s'agit d'un événement que verront, avant de mourir, plusieurs des auditeurs du Sauveur. Certains ont pensé que cet événement était l'établissement de l'Église, commencé avec tant d'éclat à la Pentecôte. Mais cet établissement sera moins un événement déterminé qu'une longue suite de lutttes et de succès, qui accuseront en effet l'intervention de la puissance divine, mais formeront un ensemble difficile à saisir dès le premier siècle. Le Sauveur a plus probablement en vue la ruine de

Jérusalem, qui intéressera son royaume puisque ce sera le châtimeut des Juifs persécuteurs, qui apparaîtra réellement, pour les disciples du Christ, comme un acte de puissance, et dont seront témoins ceux qui vivront jusqu'en l'année 70.

82. LA TRANSFIGURATION. — Six jours après, par conséquent environ le huitième jour, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit seuls à l'écart sur une haute montagne. Il s'y mit en prière, et pendant qu'il priait, il fut transfiguré en leur présence. Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent éclatants et blancs comme la neige, mais d'une blancheur telle qu'aucun foulon de ce monde n'en peut produire de pareille.

En voici qu'apparurent deux hommes qui s'entretenaient avec lui ; c'étaient Moïse et Élie, dont l'aspect était majestueux. Ils parlaient des dernières actions que Jésus devait accomplir à Jérusalem. Cependant Pierre et ceux qui l'accompagnaient étaient accablés par le sommeil ; quand ils s'éveillèrent, ils virent sa gloire et les deux personnages qui se tenaient auprès de lui. Lorsque ceux-ci s'écartèrent de Jésus, Pierre prit la parole et lui dit : « Maître, nous sommes bien ici. Si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il ne savait ce qu'il disait, car ils étaient frappés de terreur.

Il parlait encore qu'une nuée lumineuse les couvrit, et les disciples eurent peur en les voyant entrer dans cette nuée. Et de la nuée partit une

voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute ma complaisance, écoutez-le. » En entendant cette voix, les disciples tombèrent la face contre terre et furent épouvantés. Mais pendant que la voix parlait, Jésus se trouva seul. Il s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : « Levez-vous et n'ayez pas peur. » Levant donc les yeux et regardant autour d'eux, ils ne virent plus que Jésus seul.

Il fut transfiguré en leur présence. Six jours après, ou environ le huitième jour, en comptant les six jours comme intermédiaires, Jésus emmena seuls avec lui Pierre, Jacques et Jean sur une haute montagne. La montagne n'est pas nommée ; mais dès le iv^e siècle, on disait, comme chose admise et non contestée, que cette montagne était le Thabor. L'élévation est à sept kilomètres au sud-ouest de Nazareth. Elle a à peine 600 mètres d'altitude, mais elle est isolée. La plate-forme du sommet a environ 800 mètres de long sur 400 de large. On croit qu'il s'y trouvait une forteresse. Mais il est fort possible qu'elle fût inoccupée alors, et, en tous cas, il était facile au Sauveur et aux trois apôtres de trouver un lieu suffisamment retiré, soit sur le plateau, soit au sommet de ses pentes.

C'était le soir ; Jésus se mit en prière, comme il avait coutume de le faire souvent dans la solitude pendant la nuit. Les trois apôtres fatigués ne tardèrent pas à succomber au sommeil, comme ils le feront plus tard à Gethsémani. Pendant ce temps, le Sauveur fut transfiguré ; il laissa la gloire de sa divinité transparaître à travers son humanité. Son visage devint aussi brillant que le soleil et ses vêtements, ordinairement de couleur, comme ceux que

portaient les Juifs, apparurent d'une blancheur éclatante. Cette splendeur lumineuse n'avait, pendant la nuit, d'autres témoins que les apôtres ; son caractère surnaturel faisait d'ailleurs qu'elle ne pouvait être visible qu'à ceux auxquels Dieu voulait la montrer.

Moïse et Élie, avec leur majestueux aspect, se montrèrent bientôt auprès de Jésus. C'étaient la loi et les prophètes représentés aux côtés de celui qui était annoncé et figuré par tout l'Ancien Testament. Les deux personnages s'entretenaient avec Jésus des événements qui devaient terminer sa vie à Jérusalem, par conséquent des persécutions dont il serait l'objet et de sa mort rédemptrice.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Les apôtres finirent par s'éveiller et purent contempler le merveilleux spectacle. Ils virent alors Moïse et Élie s'écarter comme pour disparaître. Pierre aussitôt proposa de dresser trois tentes pour Jésus et ses deux illustres visiteurs, car il se trouvait bien en pareille compagnie. Les évangélistes remarquent qu'il parlait sans se rendre compte de ce qu'il disait, tant la frayeur causée par cette manifestation céleste le mettait hors de lui, ainsi que les deux autres apôtres. Mais une nuée lumineuse, indice ordinaire des apparitions divines, couvrit les trois saints personnages, ce qui augmenta encore la frayeur des apôtres. De cette nuée, une voix se fit entendre. C'était la voix du Père rendant témoignage à son Fils bien-aimé, et ordonnant de l'écouter. Pierre, Jacques et Jean, saisis d'une épouvante plus grande encore, tombèrent la face contre terre.

Tout disparut alors et Jésus, resté seul, toucha les apôtres pour les faire relever et leur dit de ne rien craindre.

Pendant qu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit cette recommandation : « Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. » Ils se turent donc et gardèrent pour eux tout ce qu'ils avaient vu, sans en rien dire à personne en ces jours-là. Mais ils cherchaient ce que signifiait : « Jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts. » Toutefois ils lui firent cette question : « Que disent donc les pharisiens et les scribes, qu'il faut qu'Élie vienne d'abord? » Il leur répondit : « Élie doit en effet venir d'abord pour rétablir toutes choses. Mais, je vous le dis, Élie est déjà venu, ainsi qu'il est écrit de lui. Cependant, ils ne l'ont pas reconnu, et ils l'ont traité comme ils ont voulu. De même le Fils de l'homme aura beaucoup à souffrir d'eux, ainsi qu'il est écrit, et il sera méprisé. » Les disciples comprirent alors qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste.

S. MATTHIEU, 17, 1-13 ; S. MARC, 9, 1-12 ; S. LUC, 9, 28-36.

Ne parlez à personne de ce que vous avez vu. En descendant de la montagne, le Sauveur défendit à ses trois compagnons de parler de ce qu'ils avaient vu, « jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts ». Il ne fallait pas exciter des pensées de jalousie chez les autres apôtres, ni parler d'un miracle auquel on n'aurait peut-être pas ajouté foi autour d'eux. On remarque que, comme Jean avait été seul à entendre la voix du Père au baptême, ainsi Pierre, Jacques et Jean furent seuls à l'entendre à la transfiguration. Elle devait produire en eux une

conviction capable de se communiquer un jour aux autres. Pierre rappelait plus tard aux premiers chrétiens ce dont il avait été témoin : « Il reçut honneur et gloire de Dieu le Père, lorsque la Majesté glorieuse lui fit entendre une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Et nous, nous entendîmes cette voix venue du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Et ainsi a été confirmée pour nous l'Écriture prophétique. » II Pet., 1, 17-19.

Cependant, bien que Jésus leur eut déjà annoncé sa résurrection d'entre les morts, les apôtres ne comprirent pas la nouvelle allusion qu'il fit à cet événement.

Il faut qu'Élie vienne d'abord. Cependant l'apparition d'Élie à ses côtés leur suggéra une question. Les docteurs enseignaient qu'Élie devait apparaître avant le Messie, afin de lui préparer la voie ; qu'en était-il donc en réalité ? Jésus leur répondit que cette idée était exacte, mais que déjà Élie était venu, qu'on l'avait méconnu et maltraité et qu'on lui en réservait autant à lui-même. Élie, c'était Jean-Baptiste. Les apôtres le comprirent.

83. GUÉRISON DE L'ÉPILEPTIQUE. — Le jour suivant, Jésus arriva auprès de ses disciples, et vit autour d'eux une grande foule et des scribes qui leur cherchaient querelle. A la vue soudaine de Jésus, tout le peuple fut stupéfait et saisi de crainte. S'approchant alors, ils le saluaient. Il leur demanda : « Quelle querelle avez-vous donc entre vous ? » De la foule, un homme vint se mettre à genoux devant lui et s'écria : « Maître, je vous en prie, jetez les yeux sur mon fils, mon

unique enfant, et ayez pitié de lui. Je vous l'ai amené, parce qu'il est épileptique, qu'il a un esprit muet et souffre beaucoup. Dès que cet esprit s'empare de lui, il pousse des cris ; l'esprit le jette à terre, et il écume et grince des dents ; après l'avoir agité, l'esprit ne le quitte qu'à grand'peine, au milieu de contorsions qui le laissent tout raidi. Je l'ai présenté à vos disciples, en les priant de le délivrer, mais ils n'ont pas pu le guérir. »

Jésus répondit : « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand aurai-je à vous souffrir ? Amenez-le moi. » On le lui amena, et à peine eut-il vu Jésus, que le démon agita l'enfant et le jeta à terre où il se roulait en écumant. Jésus demanda à son père : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? » — « Depuis son enfance », dit-il, « et fréquemment il l'a jeté dans l'eau et dans le feu pour le faire périr. Mais si vous pouvez quelque chose, secourez-nous, par pitié pour nous. » Jésus lui dit « : Si tu es capable de croire, tout est possible à celui qui croit. » Le père de l'enfant s'écria aussitôt en versant des larmes : « Je crois, Seigneur, venez en aide à mon peu de foi. »

Alors Jésus, voyant la foule qui se pressait tout autour, menaça l'esprit immonde et lui dit : « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de lui et n'y rentre plus jamais. » Avec des cris et de violentes convulsions, il sortit de l'enfant qui devint comme mort, si bien que beaucoup disaient : « Il est mort. » Mais Jésus, le prenant par

la main, le releva, et il se tint debout. Il était guéri, et Jésus le rendit à son père. Tous étaient dans la stupéfaction sur la grandeur de Dieu.

Quand on fut rentré dans une maison, les disciples s'approchèrent en secret et lui demandèrent : « Pourquoi donc nous autres n'avons-nous pas pu le chasser? » Jésus leur dit : « C'est à cause de votre manque de foi. Car, je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe de cet endroit à cet autre, et elle passerait, et rien ne vous serait impossible. Quant à ce genre de démons, on ne peut les chasser que par la prière et le jeûne. »

S. MATTHIEU, 17, 14-20 ; S. MARC, 9, 13-28 ; S. LUC, 9, 37-44.

O race incrédule et perverse ! Descendu de la montagne, Jésus trouva ses autres apôtres aux prises avec des docteurs, au milieu d'une foule que son arrivée subite décontenança. On le salua, et un homme s'avança pour lui expliquer ce qui se passait. Il avait un fils épileptique et possédé du démon, et il venait de le présenter aux apôtres pour qu'ils le guérissent ; mais ceux-ci n'avaient pas pu. Les docteurs avaient naturellement profité de l'occasion pour reprocher aux disciples leur impuissance et, par conséquent, le tort qu'ils se donnaient en ayant confiance en Jésus.

Le Sauveur se plaignit du manque de foi qu'il rencontrait sans cesse chez les uns, et de la méchanceté dont les autres faisaient preuve. Ni le père de l'enfant, ni les disciples n'avaient eu la foi assez vive pour obtenir la guérison demandée.

Jésus fit approcher l'enfant. Le père expliqua le mal dont il souffrait et les crises dans lesquelles le jetait le démon qui le possédait. Il ajouta cette parole de foi incertaine : « Si vous pouvez quelque chose, secourez-nous ! » Jésus répliqua : « Tout est possible à celui qui croit ». Le père, comprenant enfin, dit alors : « Je crois, venez en aide à mon peu de foi ». C'était la bonne manière d'obtenir la foi nécessaire au miracle.

Sors de lui et n'y rentre plus jamais. Le Sauveur commanda au démon, qui rendait l'enfant sourd et muet, et celui-ci sortit en laissant l'enfant comme mort. Beaucoup crurent qu'il l'était en effet. Jésus le prit alors par la main et le guérit de la maladie naturelle dont il souffrait, l'épilepsie. Cette guérison fit d'autant plus d'effet qu'on avait eu plus de peine à l'obtenir et que la tentative infructueuse des apôtres avait surexcité davantage l'attention de la foule.

Ceux-ci, une fois à l'écart avec leur Maître, lui demandèrent la cause de leur insuccès, alors que tant d'autres fois, pendant leur mission, ils avaient réussi à chasser les démons. Jésus leur répondit que c'était à cause de leur manque de foi. Intimidés sans doute par la présence des docteurs, ils n'avaient commandé au démon qu'avec hésitation et défiance. Avec la moindre foi, mais véritable et assurée, ils pourraient faire passer d'un endroit à un autre la montagne au pied de laquelle ils se trouvaient, et rien ne leur serait impossible.

Il les excuse cependant en observant que le genre de démons auxquels ils ont eu affaire ne se chassent que par la prière et le jeûne. Le pouvoir ordinaire des exorcistes n'y suffit pas. Ces démons torturent les malheureux plus violemment que les autres ; leur malice et leur pouvoir sont plus grands. Pour les

expulser, il faut une intervention énergique de Dieu appelée par la prière, et un effort plus laborieux réalisé par le jeûne.

84. JÉSUS A LA FÊTE DES TABERNACLES. —

Comme approchait une fête des Juifs, la Scénopégie, ses frères lui dirent : « Partez d'ici, et allez en Judée, afin que là aussi vos disciples voient les œuvres que vous faites. Car on n'agit pas en secret, quand on veut se faire connaître. Puisque vous opérez de telles choses, manifestez-vous donc au monde. » Ses frères eux-mêmes en effet ne croyaient pas en lui.

Jésus leur dit : « Mon temps n'est pas encore venu, tandis que votre temps à vous est toujours prêt, car le monde ne peut pas vous haïr. Moi, au contraire, il me hait, parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises. Pour vous, montez à cette solennité ; quant à moi, je ne monte pas pour ce jour même de la fête, parce que mon temps n'est pas encore arrivé. » Leur ayant ainsi parlé, il resta en Galilée.

Quand ses frères furent montés, il monta à son tour pour aller à cette solennité, mais sans le laisser voir, et comme en cachette. Quelques apôtres l'accompagnaient.

Ils partirent donc et traversèrent la Galilée ; mais il ne voulait pas qu'on le sût.

Mon temps n'est pas encore venu. On approchait de la fête des Tabernacles, qui se célébrait vers la fin de septembre. Pendant huit jours, les Juifs rappelaient le séjour de leurs pères dans le désert, en habi-

tant eux-mêmes dans des cabanes de feuillage. En même temps, on remerciait Dieu pour les récoltes qui venaient de se terminer. C'était un temps de grandes réjouissances, et tous ceux qui le pouvaient, moins nombreux cependant qu'à la Pâque, se rendaient à Jérusalem et assistaient aux cérémonies spéciales qui s'accomplissaient dans le temple.

Quand donc approcha la scénopégie, fête des tentes ou des tabernacles, Jésus vit venir à lui ses frères, c'est-à-dire ses cousins plus ou moins éloignés, qui, à part Jacques le Mineur, Simon et Jude, devenus ses apôtres, ne croyaient pas en lui. Ils se refusaient à le regarder comme l'envoyé de Dieu, le Messie ; mais cela ne les empêchait pas de reconnaître le pouvoir miraculeux qui était en lui, et qui, à leur avis, devait servir l'ambition de sa famille et de ses compatriotes. Comme il n'était pas allé à Jérusalem pour la Pâque et qu'il semblait vouloir se confiner en Galilée, ils lui conseillèrent d'aller en Judée. Au moins là il pourrait se faire connaître davantage, y rendre témoins de ses miracles les disciples qu'il y avait, et enfin aboutir à quelque chose de sérieux et d'éclatant.

Jésus leur répondit que son temps n'était pas encore venu, tandis qu'eux, qui ne soulevaient la haine de personne, pouvaient se rendre à la capitale quand il leur plaisait. Son temps à lui était celui où il irait affronter la colère des Juifs pour aboutir à sa passion, par conséquent à tout le contraire de ce que rêvaient ses parents indiscrets. Il leur dit donc de monter sans lui à la solennité, parce qu'il n'entendait pas s'y rendre pour le jour de la fête, le premier jour que célébraient à Jérusalem tous les pèlerins arrivés en cortèges des différentes localités de la Palestine.

Quand ses frères furent partis, il partit à son tour,

mais comme en secret, accompagné seulement de ses apôtres et sans qu'on sût où il allait.

Où est-il donc? A Jérusalem, on parlait beaucoup de lui. Les pèlerins venus de Galilée racontaient les merveilles qu'il opérait dans leur pays. On le cherchait dans la ville et l'on discutait à son sujet. Les uns le regardaient comme un homme de bien, n'osant trop heurter l'opinion en disant davantage. Les autres, au contraire, sans tenir compte de ses miracles, prétendaient qu'il égarait les foules en les attirant à sa suite. Néanmoins ces discussions ne se produisaient pas en public, parce qu'on savait que les autorités religieuses de Jérusalem étaient fort opposées à Jésus. Il allait cependant affronter ces autorités.

Cependant les Juifs le cherchaient pendant la fête et disaient : « Où est-il donc? » Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : « C'est un homme de bien. » — « Non », disaient les autres, « il égare les foules. » Toutefois personne ne parlait de lui ouvertement, par crainte des Juifs.

On était déjà au milieu de la fête, quand Jésus monta au temple et se mit à enseigner. Les Juifs s'en étonnaient et disaient : « D'où lui vient cette science, à lui qui n'a pas étudié? » Jésus leur répondit : « Ma doctrine ne vient pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Quiconque voudra faire ce qu'il ordonne, reconnaîtra si cette doctrine vient de Dieu, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de lui-même ne cherche que sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est digne de foi, et l'iniquité n'est pas en lui. Moïse ne vous a-t-il pas donné la

loi? Cependant aucun de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me mettre à mort? »

La foule lui répondit : « Vous avez un démon ; qui cherche à vous mettre à mort? »

Mais Jésus reprit : « J'ai accompli une œuvre, et vous êtes dans l'étonnement. Comme Moïse vous a donné la circoncision (bien qu'elle ne vienne pas de Moïse, mais des patriarches), vous n'hésitez pas à circoncire quelqu'un, même le jour du sabbat. Or, tandis qu'un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, pour que la loi de Moïse ne soit pas violée, vous vous indignez contre moi, parce que j'ai mis un homme tout entier en bonne santé le jour du sabbat. Ne jugez pas superficiellement, mais portez un jugement conforme à la justice. »

D'où lui vient cette science, à lui qui n'a pas étudié? Au milieu de la fête qui durait huit jours, Jésus, arrivé à Jérusalem, apparut au temple et commença à y enseigner. Il parlait avec tant de grâce, de clarté et d'autorité, que même les plus doctes Juifs ne pouvaient s'empêcher de l'admirer et de se demander d'où lui venait tant de science, puisqu'il était notoire qu'il n'avait pas fréquenté les écoles des docteurs.

Jésus répondit à leur pensée. Saint Jean, qui rapporte ses entretiens avec les Juifs et les docteurs de Jérusalem, n'en donne naturellement qu'un abrégé qui ne contient que les idées principales. Leur suite logique est d'ailleurs manifeste : La doctrine de Jésus ne vient pas de lui, mais de celui qui l'a envoyé. — Pour s'en convaincre, il faut commencer par faire la volonté du Père qui a envoyé Jésus. — On reconnaîtra alors que Jésus ne parle pas de lui-même, pour

sa propre gloire, et qu'il ne mérite aucun reproche. — Or, parmi ces Juifs qui exercent l'autorité religieuse dans la nation et parmi ceux qui les suivent, aucun n'observe la loi de Dieu donnée par Moïse. Pour arriver à connaître la volonté de Dieu dans le présent, il faudrait commencer logiquement par obéir à sa volonté manifestée dans le passé. — Les Juifs, ignorant par leur faute la volonté actuelle de Dieu et méconnaissant son envoyé, en arrivent donc à vouloir mettre Jésus à mort.

La foule, qui ne connaissait pas les desseins homicides du sanhédrin, s'étonna que Jésus parlât de la mort dont on le menaçait, et elle dit qu'il avait un démon, par conséquent qu'il était sous l'empire d'une suggestion étrangère et supposait une chose qui n'était pas. Mais le projet du sanhédrin était arrêté et Jésus le savait. C'est pourquoi, à cette fête des Tabernacles, les Juifs n'osèrent pas reprocher au Sauveur de n'être pas venu à Jérusalem pour la Pâque ; la réplique eût été trop facile.

Ne jugez pas superficiellement. Le Sauveur vient d'accuser les Juifs de ne pas obéir à la loi de Moïse et de le poursuivre lui-même comme s'il la transgressait. Il prend un exemple qui n'était pas sorti de la mémoire de ses auditeurs. Dix-huit mois auparavant, il avait guéri à Jérusalem l'aveugle de Bethesda et tous s'en étonnaient. Or, tandis qu'on donne la circoncision à quelqu'un le jour même du sabbat pour obéir à la loi, on lui faisait un crime d'avoir guéri ce même jour un homme tout entier. On portait là un jugement superficiel ; on ne voyait pas l'œuvre divine cachée sous une prétendue transgression du sabbat. Il fallait juger selon la justice qui tient compte de tout.

Plusieurs de Jérusalem disaient donc : « N'est-

ce pas celui qu'on cherche à mettre à mort? Voilà qu'il parle en public sans qu'on lui dise rien. Les chefs ont-ils reconnu sûrement qu'il est le Christ? Pourtant nous savons d'où est celui-ci tandis que, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. »

Il enseignait alors à haute voix dans le temple et disait : « Vous me connaissez et vous savez d'où je suis ; cependant je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé ne peut tromper. Vous, vous ne le connaissez pas, tandis que moi je le connais, parce que je suis par lui, et que c'est lui qui m'a envoyé. »

C'est pourquoi on cherchait à le saisir ; mais personne ne mit les mains sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant, dans la foule, beaucoup crurent en lui. Ils disaient : « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci? » Des pharisiens entendirent la foule tenir tout bas ces propos sur lui. Aussi les chefs et les pharisiens envoyèrent-ils des gardes pour le saisir.

Jésus leur dit : « Je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps, et je m'en vais à celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas, car vous ne pouvez venir où je suis. » Les Juifs se dirent entre eux : « Où doit-il aller pour que nous ne le trouvions pas? Ira-t-il dans la dispersion des nations? Enseignera-t-il les païens? Que veut-il dire par ces mots : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je suis? »

Quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. En voyant Jésus parler librement dans le temple, sans qu'on lui dît rien, plusieurs s'étonnèrent, sachant bien, eux qui étaient de Jérusalem, qu'on cherchait à le mettre à mort. Ils doutaient que le sanhédrin eût reconnu en lui le Christ, car, dans l'opinion des docteurs, fondée peut-être sur les textes d'Isaïe, **53**, 8, interprété d'après les Septante, de Michée, **5**, 1, de Malachie, **3**, 2, ou le Psaume **71**, 6, le Messie devait apparaître à l'improviste et sans qu'on sût d'où il viendrait. En fait, tous croyaient Jésus originaire de Nazareth, et né de Joseph et de Marie.

Allant au-devant de la difficulté, le Sauveur observait qu'on croyait savoir d'où il était et qu'on le connaissait bien, mais que cette connaissance était incomplète. On ignorait qui l'avait envoyé ; mais lui savait bien de qui il était et au nom de qui il venait.

On cherchait à le saisir. Cette allusion perpétuelle à celui qui l'avait envoyé ne laissait pas que d'exaspérer le sanhédrin, mécontent qu'au point de vue religieux on en appelât à une autorité supérieure à la sienne. On pensa donc à saisir Jésus ; mais cette arrestation n'était pas favorisée par les circonstances, et les circonstances elles-mêmes n'étaient que l'expression d'une volonté souveraine qui dominait les événements.

Parmi le peuple, beaucoup croyaient en Jésus à cause de ses miracles. Entendant nier qu'il fût le Messie, ils remarquaient avec bon sens que, quand le Messie viendrait, il ne pourrait vraiment pas opérer plus de miracles. Ces propos arrivèrent aux oreilles des pharisiens du sanhédrin. Pour couper court aux adhésions qui se multipliaient, ils décidèrent d'arrêter Jésus au plus tôt et ils envoyèrent des gardes pour le saisir dans le temple. Mais ceux-ci durent tarder encore.

Vous ne pouvez venir où je suis. Sachant que son heure arriverait bientôt, le Sauveur disait aux Juifs qu'il allait retourner à celui qui l'avait envoyé, à son Père du ciel, là « où je suis », affirmait-il, indiquant ainsi que, présent sur la terre, il était en même temps présent ailleurs et qu'on ne pouvait l'y suivre.

Il n'était pas possible aux Juifs de comprendre le sens de ces paroles. Ils imaginaient donc que Jésus se proposait de quitter la Palestine pour aller enseigner soit dans la dispersion des nations, c'est-à-dire chez les Juifs dispersés parmi les autres nations, soit même chez les païens.

Au grand jour qui terminait la fête, Jésus se tenait debout et s'écriait : « Que celui qui a soif vienne à moi et boive ! Celui qui croit en moi, comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein. » Or il parlait ainsi de l'Esprit que recevraient ceux qui croiraient en lui. Car l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Lorsque dans la multitude on eut entendu ces paroles, les uns disaient : « C'est vraiment lui le prophète. » D'autres disaient : « C'est le Christ. » Mais quelques-uns répliquaient : « Est-ce de Galilée que vient le Christ ? L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ vient de la race de David et du bourg de Bethléem, où était David ? » Sur quoi on se mit à discuter dans la foule à son sujet.

Pourtant quelques-uns d'entre eux voulaient s'emparer de lui ; mais personne ne mit la main sur lui. Les serviteurs revinrent donc vers les pontifes et les pharisiens. Ceux-ci leur dirent : « Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? » Les

gardes répondirent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Les pharisiens répliquèrent : « Et vous aussi, avez-vous été séduits? Est-il un seul des princes ou des pharisiens qui ait cru en lui? Quant à cette foule ignorante de la loi, ce sont des maudits. » Nicodème, celui-là même qui était venu trouver Jésus pendant la nuit, et qui était l'un d'entre eux, leur dit : « Notre loi juge-t-elle un homme sans l'avoir d'abord entendu, et sans s'être rendu compte de sa conduite? » Ils lui répondirent : « Es-tu galiléen, toi aussi? Fouille les Écritures, et tu verras que de Galilée il ne sort pas de prophète. » Et ils s'en retournèrent chacun chez eux.

Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers.

S. MARC, 9, 29 ; S. JEAN, 7, 2-53 ; 8, 1.

Que celui qui a soif vienne à moi et boive. Chaque jour de la fête des Tabernacles, un prêtre descendait à la fontaine de Siloé, y puisait de l'eau dans un vase d'or et remontait au temple, où cette eau était versée au coin de l'autel avec la libation qui accompagnait le sacrifice du matin. Cette cérémonie n'était pas d'institution mosaïque. Elle rappelait sans doute les miracles opérés au désert pour fournir de l'eau aux Israélites, et peut-être sollicitait en même temps les pluies qui allaient être nécessaires après les semailles.

C'est probablement par allusion à ce rite du temple que le Sauveur se présenta comme celui qui désaltère. Croire en lui, c'était non seulement n'avoir plus soif, mais encore devenir soi-même une source d'eau vive capable de désaltérer les autres. Cet enseignement avait été donné déjà en partie à la

Samaritaine (28), et il était parallèle à celui qui présentait Jésus comme le pain de vie pour les croyants (73).

Est-ce de Galilée que vient le Christ? Les paroles du Sauveur faisaient que certains le prenaient pour le prophète, celui que Moïse avait annoncé, ou même pour le Christ. Mais d'autres opposaient cette objection que, d'après l'Écriture, le Christ devait naître à Bethléem, de la race de David. On discutait à ce sujet. Or précisément Jésus était né à Bethléem ; mais on l'ignorait, et personne n'avait gardé présent le souvenir du dénombrement qui avait amené à Bethléem une famille de Nazareth. Jésus n'attirait pas l'attention sur ce point, toujours pour éviter qu'on le reconnût trop ouvertement pour le Messie, et que le vrai but de sa mission fût gêné par l'enthousiasme irréfléchi des uns et la haine aveugle des autres.

Les représentants du sanhédrin cherchaient toujours à s'emparer de lui ; mais on n'aboutissait pas, à cause du peuple dont la sympathie le protégeait. Les gardes eux-mêmes, auxquels on reprocha leur inaction, furent gagnés comme les autres et répondirent : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Les pharisiens se moquèrent d'eux. Ils avaient contre Jésus une raison décisive : personne du sanhédrin ni parmi les pharisiens ne croyait en lui ; sa clientèle se composait d'une foule ignorante et de maudits.

Nicodème, l'un des membres du sanhédrin, hasarda une remarque judicieuse : la loi ne permet pas de condamner quelqu'un sans l'avoir entendu et sans avoir fait une enquête sur sa conduite.

On le traita de galiléen, c'est-à-dire originaire de Galilée ou partisan de Jésus de Galilée. Il l'était en effet, depuis son entrevue nocturne avec le

Maître. On lui fit ensuite observer que les Écritures ne supposent aucun prophète sortant de Galilée. L'allégation était fausse, puisque Jonas et Nahum, deux prophètes, étaient de cette province. Mais alors même qu'aucun prophète ne fût encore sorti de ce pays, il ne s'en suivait pas qu'aucun n'en sortirait jamais. D'ailleurs la raison, si c'en était une, n'avait aucune valeur, puisque le Sauveur était né à Bethléem.

85. LA FEMME ADULTÈRE. — Dès le point du jour, il revint dans le temple. Tout le monde accourut à lui. S'étant assis, il se mit à les instruire. Or les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère : ils la placèrent au milieu et lui dirent : « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. En pareil cas, Moïse, dans sa loi, a prescrit la lapidation. Et vous, qu'en dites-vous? » Ils parlaient ainsi pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser ensuite. Mais Jésus s'inclinant se mit à écrire du doigt sur le sol. Comme ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la pierre le premier. » Puis, se baissant de nouveau, il écrivait sur le sol. Quand ils l'eurent entendu, ils se retirèrent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés, et Jésus demeura seul avec la femme debout au milieu. Alors Jésus se releva et lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a condamnée? » — « Personne, Seigneur », dit-elle. — « Moi non plus, je ne te condamnerai pas. Va et ne pèche plus. »

Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. Afin d'empêcher la foule de prendre parti pour Jésus, il fallait le discréditer à ses yeux. L'occasion s'en présenta le lendemain. Le Sauveur, arrivé dès le matin dans le temple, s'y était assis et instruisait. Des docteurs et des pharisiens vinrent à lui, amenant une femme surprise en adultère, crime que la loi de Moïse punissait de la lapidation. On demanda à Jésus que faire. La loi de Moïse condamnait la femme adultère à être lapidée. Mais depuis longtemps on n'appliquait plus cette loi, soit qu'on la jugeât trop dure, soit qu'elle fût devenue trop souvent applicable. C'est même ce qui rendait possible la question des docteurs, puisqu'il y avait contradiction entre le texte législatif et la pratique. D'ailleurs, si la femme coupable était mariée, son complice devait être soumis à la même peine. Lev., 20, 10.

La question posée à Jésus était des plus insidieuses. Car s'il disait : Lapidéz-la, on l'accusait de cruauté devant tout le peuple ; s'il disait : Épargnez-la, on l'accusait de transgresser la loi de Moïse. Le Sauveur, assis sur quelque bas degré, se mit à écrire du doigt sur la poussière du sol, au lieu de répondre. Peut-être était-ce une manière d'é luder la réponse. Plusieurs ont pensé qu'il y avait là une allusion en action au texte de Jérémie, 17, 13 : « Ceux qui se détournent de moi seront inscrits sur la terre, car ils ont abandonné la source des eaux vives », ces eaux que le Sauveur avait rappelées naguère. Jésus n'écrivait probablement rien de précis, comme fait un homme qui réfléchit en traçant machinalement des signes sur le sol.

Pendant ce temps, les docteurs insistaient et réclamaient une réponse. Le Sauveur se redressant se contenta de dire : « Que celui qui est sans péché lui jette la pierre le premier ». Dans les lapidations lé-

gales on procédait de la manière suivante. Les témoins du crime étaient les premiers exécuteurs de la sentence. Le condamné, les bras liés derrière le dos, était d'abord précipité par le premier témoin d'une hauteur à pic ayant au moins deux fois celle d'un homme. S'il ne mourait pas de cette chute, le second témoin faisait tomber d'en haut sur sa tête ou sa poitrine une grosse pierre équivalant à la charge de deux hommes. Si le condamné survivait, les assistants intervenaient seulement alors pour l'achever à coups de pierres. Les docteurs accusateurs étaient donc invités à procéder eux-mêmes au supplice de la malheureuse, s'ils le jugeaient à propos, mais à condition de n'avoir rien eux-mêmes à se reprocher. Après cette réponse, le Sauveur se pencha de nouveau vers le sol. Les docteurs pharisiens ne s'attendaient pas à pareille réplique, qui les mettait en si mauvaise posture devant le peuple. Ils s'éclipsèrent rapidement, en commençant par les plus âgés.

La femme se trouva bientôt seule devant Jésus. En considération du repentir qui était descendu dans son cœur et de la honte salutaire qu'elle avait subie, le Sauveur se refusa à la condamner et il la renvoya, en lui recommandant de ne plus pécher. En agissant de la sorte, il n'entendait nullement soustraire le crime au châtement ni en encourager la récidive ; il voulait seulement donner une leçon méritée à des hypocrites et se refuser lui-même, comme il le fera encore plus tard (105), à remplir un rôle de juge qui n'était pas le sien.

86. LE FILS DE DIEU LE PÈRE. — Jésus reprit la parole et leur dit : « Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » Les

pharisiens lui dirent alors : « Vous vous rendez témoignage à vous-même : votre témoignage n'est pas digne de foi. » Jésus leur répondit : « Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est digne de foi, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais, tandis que vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez d'après la chair ; moi, je ne juge personne, ou si je juge moi-même, mon jugement est digne de foi, parce que je ne suis pas seul : avec moi, il y a le Père qui m'a envoyé. Or, dans votre loi, il est écrit que le témoignage de deux hommes est valable. Je suis donc là pour me rendre témoignage à moi-même, et le Père qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. » Ils lui disaient alors : « Où est votre Père ? » Jésus répondit : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez, peut-être connaîtriez-vous mon Père. » Jésus parla ainsi dans le trésor, pendant qu'il enseignait au temple, et personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.

Je suis la lumière du monde. Pendant la fête des Tabernacles, on dressait au temple, dans le parvis des femmes, quatre immenses candélabres, dont le sommet dépassait les murs de l'enceinte sacrée. On les tenait allumés toutes les nuits de l'octave, afin de permettre aux réjouissances de ne pas s'interrompre, et l'on apercevait leur clarté de différents points de la ville et des environs. Le Sauveur fit sans doute allusion à cette illumination qui venait de prendre fin, quand il se présenta aux Juifs comme la lumière du monde, qui conduit à la vie et empêche de s'égarer dans les ténèbres.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle discussion. Vous n'êtes pas croyable, lui objectait-on, parce que vous n'apportez comme preuve que votre propre affirmation.

Le Sauveur revint encore une fois sur un raisonnement qu'il avait déjà fait entendre, mais qu'il lui fallait bien renouveler, puisque l'objection renaissait sans cesse. Il se rendait témoignage, sans doute, mais il n'était pas seul à se le rendre : avec lui était son Père, qui lui aussi rendait témoignage. On avait ainsi deux témoins, ce qui, d'après la loi, rendait valable le témoignage.

On lui demanda alors où était ce Père qui témoignait en sa faveur. Il répondit à ses interrogateurs qu'ils ne le connaissaient pas et ne connaissaient pas davantage le Fils : la connaissance de l'un les eût amenés à la connaissance de l'autre.

Il parlait ainsi mystérieusement, pour ne pas amener des conflits prématurés par des révélations trop claires. Cet entretien eut lieu auprès du trésor, par conséquent à l'intérieur du parvis des femmes, dans lequel se trouvaient les troncés destinés aux offrandes et l'entrée de la chambre du trésor. Il eût été facile au sanhédrin de se saisir de sa personne en pareil endroit. Personne ne le fit cependant, parce qu'un pouvoir supérieur s'imposait à la volonté des pires ennemis.

Jésus leur dit encore : « Je m'en vais, et vous me cherchez, mais vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. » Les Juifs se mirent à dire : « Va-t-il se faire périr lui-même, puisqu'il dit : Là où je vais, vous ne pouvez venir? » Mais il ajoutait : « Vous, vous êtes d'en bas ; moi je suis d'en haut ; vous vous

êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde. Je viens de vous dire que vous mourrez dans vos péchés, parce que si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. » Ils lui disaient alors : « Qui êtes-vous donc ? » Jésus leur dit : « Dès le principe, ma parole vous l'a appris. J'ai bien des choses à dire et à juger sur vous ; car celui qui m'a envoyé est véridique, et ce que je dis dans le monde, c'est ce que j'ai entendu de lui. » Ils ne reconnurent pas que Jésus parlait de Dieu son Père. Jésus ajouta : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez qui je suis, et que je ne fais rien par moi-même ; mais je dis ce que mon Père m'a enseigné. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours les choses qui lui plaisent. »

Celui qui m'a envoyé est avec moi. Aux auditeurs qui se succédaient et avaient dans l'esprit les mêmes objections, le Sauveur répétait les mêmes affirmations essentielles : Je m'en vais, vous me chercherez, vous ne pourrez me suivre où je suis, vous mourrez dans votre péché. C'est donc par leur faute qu'ils ne sauront ni le trouver ni le reconnaître. Ceux qui l'entendirent alors crurent, non plus qu'il quitterait la Palestine, mais qu'il allait se faire périr.

Jésus ajouta plus clairement qu'il était d'un autre monde, supérieur au leur, et que leur péché consistait précisément à ne pas vouloir le croire. « Qui êtes-vous donc ? » lui dit-on. Jésus l'avait déjà fait entendre dès ses premiers entretiens. Il était l'envoyé du Père, venu en ce monde pour parler en son nom. Ils ne comprirent pas que le Père dont il parlait,

c'était Dieu. Ils avaient en effet de l'unité de Dieu une idée si étroite et si exclusive, qu'ils ne pouvaient admettre que ce Dieu Père eût un Fils, Dieu comme lui.

La croix du Sauveur éclairera un jour les esprits sincères. Quand ils verront que celui qui a déployé tant de puissance pour sauver les autres ne fait absolument rien pour s'exempter lui-même de la souffrance et de la mort, ils en conclueront qu'il obéit à une volonté supérieure. La résurrection viendra ensuite confirmer la conclusion. Cette volonté supérieure est celle du Père, auquel Jésus obéit toujours et en tout. Voilà pourquoi le Père demeure avec lui, sans jamais le laisser seul, si bien que, quand on voit et qu'on écoute le Fils, on voit et on écoute le Père.

Pendant qu'il parlait ainsi, beaucoup crurent en lui. Jésus disait donc à ceux des Juifs qui croyaient en lui : « Si vous restez fidèles à ma parole, vous serez vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Ils lui répondirent : « Nous sommes la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne. Comment dites-vous donc : Vous serez libres ? »

Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque fait le péché est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le Fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. Je sais bien que vous êtes enfants d'Abraham ; mais vous cherchez à me mettre à mort, parce que ma parole ne pénètre pas en

vous. Moi je dis ce que j'ai vu en mon Père ; vous, vous faites ce que vous avez vu faire en votre père. » Ils lui répondirent : « Notre père, c'est Abraham. » Jésus leur dit : « Si vous êtes fils d'Abraham, faites donc les œuvres d'Abraham. Or, en ce moment, vous cherchez à me mettre à mort, moi qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu : Voilà ce qu'Abraham n'a pas fait. Les œuvres que vous faites sont celles de votre père. »

- *La vérité vous affranchira.* Ces paroles du Sauveur firent impression sur beaucoup de Juifs, qui commencèrent à croire en lui. Pour les encourager, il leur disait que, s'ils restaient ses disciples fidèles, ils connaîtraient la vérité et la vérité les affranchirait. Cet affranchissement était celui des servitudes de la loi mosaïque et des contraintes que les docteurs y avaient ajoutées.

Cette promesse de vérité et de liberté sonna mal aux oreilles des autorités juives. Une discussion fort vive s'en suivit. Enfants d'Abraham, les Juifs ne pouvaient admettre qu'on les regardât comme esclaves. — Esclaves du péché, expliquait Jésus, par conséquent, à la veille d'être mis à la porte de la maison paternelle, dans laquelle le Fils reste toujours. Si ce Fils affranchit les esclaves, alors seulement ils seront libres. — Les Juifs sont enfants d'Abraham, mais ils ne se conduisent pas comme Abraham, puisqu'ils veulent mettre à mort l'envoyé et le Fils de Dieu. Celui-ci leur parle, mais sa parole leur demeure extérieure et étrangère, elle ne pénètre pas en eux. Il y a donc un autre père dont les Juifs s'inspirent et dont ils font les œuvres.

Ils dirent : « Nous ne sommes pas nés de la

fornication ; nous n'avons qu'un père, Dieu. » Jésus leur dit : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez certainement, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis venu ; ce n'est pas de moi que je suis venu, c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? C'est parce que vous ne pouvez même pas entendre mes paroles. Le père de qui vous êtes, c'est le diable, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Or lui, il était homicide dès le commencement, et n'est pas demeuré dans la vérité, de sorte que la vérité n'est pas en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et père du mensonge. Et moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui donc de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous point ? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; aussi vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Ils lui répondirent alors : « N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un samaritain et que vous avez un démon ? » Jésus répliqua : « Je n'ai pas de démon, mais j'honore mon Père, et vous, vous m'outragez. Et cependant, je ne cherche pas ma gloire : il y a quelqu'un pour la chercher et pour juger. En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui gardera ma parole, ne verra jamais la mort. » Les Juifs lui dirent : « Nous reconnaissons bien maintenant que vous avez un démon. Abraham est mort, ainsi que les prophètes, et vous dites : Celui qui gardera ma parole

ne goûtera jamais la mort. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, qui est mort, et que les prophètes morts aussi? Que prétendez-vous être? Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Celui qui me glorifie, c'est mon Père, dont vous dites qu'il est votre Dieu, alors que vous ne le connaissez pas. Moi, au contraire, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais, comme vous, un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli pour voir mon jour ; il l'a vu et a été transporté de joie. » Les Juifs lui dirent : « Vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham? » Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham n'ait été fait. » Ils prirent alors des pierres pour les jeter sur lui. Mais Jésus se déroba et sortit du temple.

S. JEAN, 8, 12-59.

Le père de qui vous êtes, c'est le diable. En dehors d'Abraham, les Juifs ne se connaissaient d'autre père que Dieu ; ils n'étaient pas de race illégitime. — Si vous aviez Dieu pour père, répliquait Jésus, vous écouteriez et vous aimeriez celui que Dieu vous a envoyé et qui est sorti de lui. Or, vos projets homicides vous rattachent à une toute autre paternité, celle du diable, renégat de la vérité, père du mensonge et homicide dès le commencement, puisqu'en faisant commettre le péché il a introduit la mort dans l'humanité. — Jésus, au contraire, dit la vérité, et personne ne peut le convaincre de péché. Refuser de le croire, c'est donc montrer que l'on n'est pas de Dieu.

Je suis avant qu'Abraham n'ait été fait. A bout de raisons, les Juifs passèrent aux injures ; ils accusèrent Jésus d'être un samaritain, c'est-à-dire un étranger abhorré, et un possédé du démon. — Jésus répéta qu'il était l'envoyé du Père, qu'il ne cherchait pas à se faire valoir lui-même, mais que ceux-là seuls qui écoutaient sa parole ne verraient pas la mort. — On lui reprocha de se mettre ainsi au-dessus d'Abraham et des prophètes. — Mais Jésus leur rappelait que son Père se chargeait lui-même de le glorifier et de témoigner en sa faveur, ce qu'il faisait par les miracles qu'il lui donnait d'accomplir. Ce Père, il le connaissait, et il lui obéissait. Quant à Abraham, il a tressailli de joie à la pensée du jour du Messie, de sa venue sur la terre et de la naissance de ce Messie dans sa propre descendance. Il a appris sa venue, dans le séjour où maintenant il réside, et il en a été heureux. — Ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, les Juifs répliquèrent sur un ton de sarcasme, tout en exprimant la vérité malgré eux : « Vous n'avez pas seulement cinquante ans et vous avez vu Abraham ? » Le Sauveur n'avait pas dit qu'il avait vu Abraham, mais seulement qu'Abraham, non de son vivant, mais dans le séjour des âmes justes, avait vu sa venue sur la terre et s'en était réjoui. Les cinquante ans sont un nombre rond que les Juifs indiquent sans qu'il y ait à conclure de là que Jésus avait cet âge ou en approchait.

Il répondit : « Je suis avant qu'Abraham n'ait été fait. » C'est l'affirmation nette de sa préexistence, non dans son humanité, qui ne date que de trente et quelques années, mais dans sa divinité, qui est éternelle.

Les Juifs saisirent l'allusion et y virent un blasphème méritant la mort. La décoration sculpturale du temple était alors loin d'être terminée ; on pou-

vait donc aisément trouver ici où là des déchets de pierres pour lapider quelqu'un. Comme à Nazareth, Jésus se déroba à ses meurtriers, probablement en se perdant à travers la foule qui remplissait le grand parvis.

Lui, qui venait de s'affirmer comme la lumière du monde, il allait faire aux docteurs d'Israël une réponse en action qui les embarrasserait bien autrement que ses paroles.

87. GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ. — Jésus vit en passant un homme qui était aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : « Maître, qui a péché, de lui ou de ses parents, pour qu'il soit aveugle ? »

Jésus répondit : « Ce n'est point parce que lui ou ses parents ont péché, mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il faut en effet que j'accomplisse, pendant qu'il fait jour, les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, durant laquelle personne ne peut agir. Or, tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Quand il eut ainsi parlé, il cracha à terre et fit de la boue avec sa salive. Ensuite il lui oignit les yeux avec cette boue, et il lui dit : « Va te laver dans la piscine de Siloé » (dont le nom signifie : envoyé). L'aveugle s'en alla donc, se lava, et revint en voyant. Aussi ses voisins et ceux qui l'avaient vu précédemment, quand il mendiait, disaient : « N'est-ce pas celui qui était assis et mendiait ? » « C'est lui », disaient les uns. D'autres : « Point du tout, c'en est un qui lui ressem-

ble. » Mais pour lui, il disait : « C'est bien moi. » On lui demandait alors : « Comment tes yeux ont-ils été ouverts? » Il répondit : « Cet homme qui s'appelle Jésus, a fait de la boue, en a oint mes yeux et m'a dit : Va à la piscine de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. » Ils lui dirent : « Où est-il? » — « Je ne sais pas », répondit-il.

On amena alors aux pharisiens celui qui avait été aveugle. Or c'était le sabbat, quand Jésus fit de la boue et lui ouvrit les yeux. Les pharisiens demandèrent comment il avait vu. Il leur dit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois. » Plusieurs pharisiens disaient alors : « Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat. » D'autres au contraire : « Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles? » Il y avait désaccord entre eux. Ils interpellèrent encore une fois l'aveugle : « Toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux? » — « C'est un prophète », répondit-il.

Les Juifs ne crurent point que cet homme avait été aveugle et ensuite avait vu, tant qu'ils n'eurent pas cité les parents de celui qui avait recouvré la vue. Ils leur demandèrent : « C'est bien là votre fils, et vous dites qu'il est né aveugle ; comment donc voit-il à présent? » Ses parents répondirent : « Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle ; mais comment voit-il maintenant, nous n'en savons rien ; et qui lui a ouvert les yeux, nous l'ignorons. Interrogez-le lui-même ; il est en âge, qu'il parle de ce qui le

concerne. » Ses parents tinrent ce langage par peur des Juifs. Car déjà les Juifs avaient arrêté entre eux que quiconque en Jésus reconnaîtrait le Christ, serait mis hors de la synagogue. C'est pour cela que ses parents avaient dit : « Il est en âge, interrogez-le lui-même. »

Ils rappelèrent de nouveau celui qui avait été aveugle, et lui dirent : « Rends gloire à Dieu : nous savons que cet homme est un pécheur. » — « Que ce soit un pécheur », répondit-il, « je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. » Ils lui dirent : « Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux? » — « Je vous l'ai déjà dit », répondit-il, « et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore une fois? Ne voudriez-vous pas, vous aussi, devenir ses disciples? » Ils l'accablèrent de malédictions et dirent : « Sois son disciple, toi ; nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est. » Cet homme leur répondit : « Il est vraiment bien étonnant que vous ne sachiez d'où il est, alors qu'il m'a ouvert les yeux. Nous savons pourtant que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, c'est celui-là que Dieu exauce. On n'a jamais entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il n'aurait pu rien faire. » Ils lui répliquèrent : « Tu es né tout entier dans les péchés, et tu veux nous en apprendre ! » Et ils le jetèrent dehors.

Jésus entendit rapporter qu'ils l'avaient jeté dehors, et quand il l'eut retrouvé, il lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » Il répondit : « Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? » Jésus lui dit : « C'est lui que tu as vu, et c'est lui qui te parle. » Il dit alors : « Je crois, Seigneur. » Et se prosternant, il l'adora.

Je suis la lumière du monde. En sortant du temple, le Sauveur rencontra un aveugle de naissance. C'était un jour de sabbat, ce qui explique la présence d'une foule nombreuse dans le lieu saint. Les apôtres, supposant que toute infirmité a le péché pour cause, demandèrent à leur Maître qui avait péché pour amener une pareille cécité, l'aveugle ou ses parents. Il est vrai que Dieu punissait parfois dans les enfants les fautes des parents, Deut., 5, 9 ; mais il n'était pas exact qu'il en fût toujours ainsi et c'est à tort que les docteurs voyaient dans toute infirmité des enfants la conséquence directe des péchés de leurs parents. Quant aux fautes commises par quelqu'un avant sa naissance, l'opinion populaire pouvait y croire pour expliquer certains cas ; mais on ne voit pas que cette idée ait été professée par les docteurs juifs, au moins d'une manière officielle. Ils vont cependant reprocher tout à l'heure à l'aveugle d'être né tout entier dans les péchés.

A la question des apôtres, Jésus répondit que la cause de cette cécité n'était pas à chercher dans le passé, mais dans l'avenir. La puissance divine avait à se manifester en faveur de ce malheureux. Le Sauveur allait prouver, en le guérissant, qu'il était vraiment la lumière du monde, et cette preuve, il avait à la fournir pendant le jour, c'est-à-dire pendant qu'il vivait encore, et avant la nuit, c'est-à-

dire avant sa mort maintenant assez prochaine.

Le Sauveur fit alors de la boue avec sa salive, en oignit les yeux de l'aveugle et lui ordonna d'aller se laver à cette fontaine de Siloé à laquelle, les jours précédents, le prêtre puisait l'eau destinée à la libation sacrée. On conduisit l'aveugle à la fontaine, il s'y lava et revint voyant. Cette guérison donna lieu à plusieurs enquêtes successives et fort intéressantes.

D'abord celle des voisins. Quand l'aveugle revint voyant, on causa naturellement autour de lui. C'est l'aveugle qui mendiait, disaient les uns ; non, c'est quelqu'un qui lui ressemble, disaient les autres. C'est bien moi, disait l'aveugle, naturellement mieux informé que personne, et il racontait comment Jésus avait opéré sa guérison. Mais, comme il fallait bien s'y attendre, il ignorait où se trouvait son bienfaiteur.

Ensuite, l'enquête des pharisiens. Elle s'imposait, car, à leurs yeux, il y avait transgression manifeste et publique du sabbat. Jésus ne s'était-il pas rendu coupable de deux travaux prohibés : faire de la boue et frotter des yeux malades ? Par une singulière aberration, le miracle opéré ne comptait pas ; ils n'en retenaient que la modalité, souverainement répréhensible à leur point de vue, sans songer que celui qui rend la vue à un aveugle-né doit tenir de Dieu, en même temps que ce pouvoir, des droits qui ne sont pas à discuter.

L'enquête du sanhédrin comprit trois interrogatoires : 1^o L'aveugle, amené devant le tribunal, raconta comment sa guérison avait été opérée. D'où scission parmi les pharisiens. Pour les uns, Jésus ne venait pas de Dieu, puisqu'il violait le sabbat ; pour les autres, il n'était pas un pécheur, puisqu'il faisait de tels miracles. Ce second avis était beaucoup

plus sensé que le premier, car la violation alléguée était plus que problématique. Appelé à donner son avis, l'aveugle déclara que Jésus ne pouvait être qu'un prophète.

2^o Les juges conclurent qu'il fallait d'abord avoir la certitude que l'homme présent devant eux avait été aveugle de naissance. Ils citèrent donc ses parents à comparaître. Ceux-ci affirmèrent trois choses, que c'était bien là leur fils, qu'il était né aveugle et qu'il voyait maintenant. Ils ne voulurent rien dire de plus, d'abord parce qu'ils ne savaient le reste que par ouï-dire, ensuite parce qu'ils tenaient à ne pas se compromettre. Ils n'ignoraient pas la haine du sanhédrin contre Jésus et connaissaient les menaces formulées contre ceux qui croiraient à sa qualité de Messie. Ils se tirèrent d'affaire en disant de leur fils : « Il est en âge, interrogez-le lui-même ».

3^o On en revint à interroger l'aveugle. « Rends gloire à Dieu », lui dit-on, c'est-à-dire avoue franchement la vérité devant Dieu qui t'entend. « Nous savons que cet homme est un pécheur. » En réalité, ils ne parlaient que sous l'inspiration de leurs préjugés. — L'aveugle était un homme de grand bon sens et de finesse. Il ne voulut pas d'abord contredire les juges sur leur affirmation. Il se contenta de rappeler encore une fois ce qui lui était arrivé. Comme on lui demandait de nouvelles précisions, il leur dit ironiquement : « C'est donc que, vous aussi, vous voulez devenir ses disciples? ». — Ce fut de leur part un débordement de malédictions. Disciples de Moïse à qui Dieu a parlé, oui ; mais on ne savait d'où venait celui-ci. Beaucoup des leurs croyaient savoir que Jésus venait de Nazareth ; Jésus, de son côté, assurait qu'il venait de Dieu et il le prouvait par ses miracles. Le sanhédrin ne voulait rien connaître de tout cela. — L'aveugle remit les enquêteurs sur la bonne voie.

Il est fort étonnant, observa-t-il, que les détenteurs de la suprême autorité religieuse de la nation ignorent, d'où vient un homme qui ouvre les yeux des aveugles. Dans le peuple, on sait que Dieu n'écoute pas la requête des pécheurs ; si donc Jésus n'était pas de Dieu, il n'aurait pu rien faire de ce qu'il a fait. — C'était trop d'audace de la part de l'aveugle que de vouloir en remontrer à des docteurs. A défaut de raisons, comme toujours, on lui servit des injures. Né tout entier dans les péchés, comme le prouvait sans doute sa cécité native, il voulait en apprendre au sanhédrin ! On avait pourtant commencé par lui demander ce qu'il pensait de Jésus. On termina l'enquête en le jetant dehors.

Jésus ajouta : « Je suis venu en ce monde pour porter cet arrêt : ceux qui ne voient pas verront et ceux qui voient deviendront aveugles. » Quelques-uns des pharisiens qui étaient avec lui l'entendirent : « Est-ce que nous sommes aveugles, nous aussi ? » Jésus leur dit : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais du moment que vous dites : Nous voyons, votre péché demeure. »

S. JEAN, 9, 1-41.

Ceux qui ne voient pas verront et ceux qui voient deviendront aveugles. Sachant que les docteurs avaient expulsé l'intrépide aveugle, le Sauveur voulut compléter son illumination. Il se présenta à lui comme étant le Fils de Dieu ; l'aveugle reconnaissant dit : « Je crois », et, se prosternant, il adora le Sauveur. La lumière de la foi éclairait désormais son âme, comme celle du soleil éclairait les yeux de son corps.

Jésus expliqua ensuite la pensée exprimée autrefois par le vieillard Siméon (11) ; signe de contradiction, il fera que ceux qui attendent de Dieu la lumière, la reçoivent, et que ceux qui croient la trouver en eux-mêmes, la perdent. Des pharisiens comprirent qu'il était fait allusion à leur présomption, et ils s'irritèrent que Jésus les traitât d'aveugles qui avaient besoin de lumière. Aveugles et ignorants comme la foule du peuple, ils seraient excusables de péché ; mais ayant la prétention à la science et parfaitement à même d'en acquérir une véritable, ils péchaient en restant dans leur aveuglement.

88. LE BON PASTEUR. --- « EN vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans le bercail des brebis, mais qui escalade par ailleurs, est un voleur et un brigand. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le gardien de la porte lui ouvre, et les brebis entendent sa voix. Il appelle par leur nom les brebis qui sont à lui et il les fait sortir, et quand il conduit dehors les brebis qui sont à lui, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais fuient loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Jésus leur dit cette allégorie, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait.

Jésus ajouta : « C'est moi la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des brigands, et les brebis ne les ont pas écoutés. C'est moi la porte ; celui qui entre par moi sera sauvé il pourra entrer et sortir et trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, tuer et

détruire ; moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. »

« Je suis le bon pasteur, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, qui n'est point pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit, pendant que le loup ravit et disperse les brebis. Le mercenaire s'enfuit parce que c'est un mercenaire et qu'il ne s'inquiète pas des brebis. Pour moi, je suis le bon pasteur ; je connais les miennes et les miennes me connaissent, de même que mon Père me connaît et que je reconnais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas dans ce bercaïl ; il faut aussi que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul bercaïl et qu'un seul pasteur. »

« Si mon Père m'aime, c'est parce que je donne ma vie ; mais je la reprendrai ensuite, car personne ne me l'enlève ; je la dépose de moi-même, ayant le pouvoir de la déposer, et le pouvoir de la reprendre. Tel est le commandement que j'ai reçu de mon Père. »

Une nouvelle discussion s'éleva parmi les Juifs au sujet de ces paroles. Beaucoup d'entre eux disaient : « Il a un démon et il déraisonne : pourquoi l'écoutez-vous ? » D'autres disaient : « Ce n'est pas ainsi qu'on parle quand on a un démon. Est-ce un démon qui peut ouvrir les yeux des aveugles ? »

S. JEAN, 10, 1-21.

Je suis le bon Pasteur. Jésus avait déjà constaté

avec tristesse que les populations de la Palestine étaient à l'abandon, comme des brebis sans pasteur (66, 70). A Jérusalem, les pasteurs ne manquaient pas, mais c'étaient de mauvais pasteurs. Le Sauveur voulut décrire, dans une gracieuse allégorie, ce que devait être le rôle d'un bon pasteur.

Comme on n'en saisissait pas l'application, le divin Maître la fit.

1^o Il est lui-même la porte, par laquelle entrent pasteur et brebis. D'autres sont entrés dans le bercaïl par escalade ; ce sont des voleurs et des brigands, qui ne savent que voler, tuer et détruire et dont les brebis se détournent.

2^o Jésus est le bon Pasteur. Il ouvre la porte aux brebis, il les fait sortir vers les bons pâturages, il les connaît, elles le connaissent et elles le suivent, il les défend contre le loup. Elles ne suivent pas le mercenaire étranger et ne connaissent pas sa voix. Comme ce dernier n'est point pasteur et que les brebis ne lui appartiennent pas, il n'a point souci d'elles et les abandonne quand il voit venir le loup.

3^o Jésus, qui connaît ses brebis comme son Père le connaît, donne sa vie pour ses brebis. Il va à la recherche de celles qui sont égarées et elles écoutent sa voix. De la sorte, il n'y aura plus qu'un bercaïl et qu'un pasteur.

Cette allégorie met en vive lumière l'idée du bercaïl unique, qui est l'Église, et du Pasteur souverain, vigilant et dévoué jusqu'à la mort, qui est Jésus-Christ.

Mon Père m'aime, parce que je donne ma vie. La vie du Sauveur allait être sacrifiée. Lui-même parle de la donner pour ses brebis, et les Juifs cherchent l'occasion de la lui ôter. Il notifie à ses ennemis dans quelles conditions il entend consommer son sacrifice. Maître absolu de sa vie, il la déposera de lui-même,

quand il voudra, sans que personne au monde puisse la lui enlever, et il la reprendra ensuite à son gré. Tel est l'ordre qu'il a reçu du Père, et c'est pour qu'il obéit à cet ordre que le Père l'aime.

Les événements vont justifier cette affirmation du Sauveur.

Les Juifs qui entendirent ces paroles se divisèrent encore. Les uns accusaient Jésus de déraison et jugeaient inutile de l'écouter. Les autres tiraient une conclusion toute contraire de l'autorité de sa parole et de l'éclat de ses miracles.

89. A LA FÊTE DE LA DÉDICACE. — On célébrait la fête de la Dédicace, à Jérusalem et c'était l'hiver. Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs l'entourèrent et lui disaient : « Jusqu'à quand nous tenez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le clairement. » Jésus leur répondit : « Je vous parle et vous ne me croyez pas. Ce sont les œuvres que je fais au nom de mon Père, qui rendent témoignage de moi. Mais vous, vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis écoutent ma voix ; je les connais et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. Ce que mon Père m'a donné est supérieur à tout le reste, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père ; or mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. »

Les Juifs saisirent des pierres pour le lapider. Jésus leur répliqua : « J'ai accompli sous vos yeux de la part de mon Père beaucoup d'excel-

lentes œuvres ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? » Les Juifs répondirent : « Ce n'est pour aucune œuvre excellente que nous vous lapidons, c'est pour le blasphème par lequel, n'étant qu'un homme, vous vous faites Dieu. » Jésus reprit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : Je l'ai dit, vous êtes des dieux ? Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, cette Écriture qu'on ne peut supprimer, comment pouvez-vous dire à celui que le Père a consacré et envoyé dans le monde : Vous blasphémez, parce que j'ai dit : « Je suis le Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, et que vous ne vouliez pas me croire moi-même, croyez aux œuvres, afin de reconnaître et de croire que le Père est en moi et moi dans le Père. »

Ils cherchaient alors à se saisir de lui ; mais il s'échappa de leurs mains.

S. JEAN, 10. 22-39.

Jusqu'à quand nous tenez-vous en suspens ? La seconde quinzaine de décembre, on célébrait la fête de la Dédicace ou Encénies, c'est-à-dire « renouvellement », en souvenir de la réconciliation du temple, faite par Judas Macchabée, 164 av. J.-C., après les profanations sacrilèges d'Antiochus Épiphane.

Le Sauveur se retrouva dans le temple à cette occasion, et, comme on était dans la saison des pluies, il se promenait sous le portique de Salomon. Des portiques, soutenus par de hautes colonnes, entouraient les parvis du temple sur les quatre côtés, et l'on donnait le nom de « portique de Salomon » à celui

qui encadrait le grand parvis à l'est, du côté de la vallée du Cédron.

Des Juifs, dont plusieurs faisaient évidemment partie du sanhédrin, vinrent trouver Jésus et lui posèrent nettement la question capitale : « Si vous êtes le Christ, dites-nous-le clairement ? » Ils se plaignaient qu'il les tint en suspens, comme si la réponse ne leur avait pas été déjà donnée. Le sanhédrin avait droit de savoir à quoi s'en tenir, puisqu'il était de son devoir d'éclairer la nation sur un fait religieux aussi important. Mais, par suite de ses préjugés sur le rôle temporel qu'il prêtait au Messie, il se refusait à comprendre la preuve que Jésus avait si souvent fournie du caractère spirituel de sa mission messianique. Dieu, son Père, rendait lui-même témoignage par les miracles incomparables qu'il lui faisait opérer. La guérison de l'aveugle-né avait été particulièrement significative à cet égard et le sanhédrin, par son enquête, avait pu se rendre compte de la réalité du miracle.

Mais, pour croire, il aurait fallu une bonne volonté dont les Juifs se rendaient eux-mêmes incapables par leur confiance exclusive en leurs propres lumières. D'autres croyaient, ils écoutaient le Sauveur et s'attachaient à lui. Leur grand nombre exaspérait le sanhédrin, qui faisait tout pour les détourner de leur foi. Le Père les avait donnés à son Fils, et les opposants auraient beau faire, personne ne pouvait ravir ces brebis fidèles à la main du Père, ni à celle de son envoyé.

Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. On ne pouvait rien contre Jésus, parce que son Père et lui ne sont qu'un. Ce qu'est et ce que fait le Père, le Fils l'est et le fait aussi. L'affirmation était nette, les Juifs en saisirent la portée et ils voulurent de nouveau lapider Jésus. Pour lequel de mes miracles, opérés.

au nom de mon Père, voulez-vous me lapider? leur répliqua-t-il? — Ce n'est pour aucun miracle, s'écrièrent-ils, c'est pour votre blasphème, parceque « n'étant qu'un homme, vous vous faites Dieu ».

Le Sauveur avait dit ce qu'il avait à dire et il avait été compris. C'est tout ce qu'il voulait pour le moment. Mais pour réduire ses ennemis au silence devant le peuple qui l'entourait, il leur rappela un texte de leur loi, de cette loi qui était tout pour eux : « Je le dis : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut. » Ps. 81, 6. Ces paroles sont dites des juges, représentants de l'autorité de Dieu sur la terre. Or, si ces appellations conviennent à des hommes et leur sont attribuées par l'Écriture elle-même, alors que ces hommes ne sont que des délégués de l'autorité divine, pourquoi l'envoyé du Père n'aurait-il pas le droit de se les appliquer à lui-même, alors que ses miracles démontrent que le Père est avec lui et en lui?

Évidemment, Jésus revendiquait le nom de Fils de Dieu à un autre titre que les juges de la terre. Ceux-ci étaient « dieux » et « fils » par simple appellation honorifique, à raison de leurs fonctions, et lui était « Dieu » et « Fils » par nature. Mais si les juges recevaient ces noms de l'Écriture, à plus forte raison le Sauveur avait-il le droit de se les attribuer.

Les docteurs juifs n'eurent rien à opposer à cette explication, magnifiquement corroborée, aux yeux du peuple, par les miracles éclatants de Jésus. En vain cherchèrent-ils encore à mettre la main sur lui. Il les quitta pour ne plus reparaitre à Jérusalem qu'aux jours de sa passion. Mais, conformément à leurs désirs, il leur laissait l'affirmation catégorique de sa filiation divine et de son intime union avec le Père.

90. NOUVELLE PRÉDICTION DE LA PASSION. — Pendant qu'on se trouvait en Galilée, et que tous étaient dans l'admiration de ses œuvres, Jésus instruisait ses disciples et leur disait : « Gravez bien ces paroles au fond de vos cœurs : il arrivera que le Fils de l'homme sera livré aux mains des hommes ; ils le mettront à mort ; mais après sa mort, il ressuscitera le troisième jour. » Ils en furent vivement affligés : mais ils ne comprenaient point ce langage, et il était si voilé à leurs yeux qu'ils n'en avaient nulle intelligence ; ils n'osaient même l'interroger à ce sujet.

1. S. MATTHIEU, **27**, 21-22 ; S. MARC, **9**, 30-31 ; S. LUC, **9**, 44-45.

Le Fils de l'homme sera livré aux mains des hommes. De retour en Galilée, le Sauveur reprit son ministère de prédication, toujours appuyé par de nombreux miracles. Il insista de nouveau auprès de ses disciples sur le sort qui l'attendait : la trahison, la mort violente et, le troisième jour, la résurrection. Mais les disciples ne comprenaient rien à cette annonce. L'idée d'un Messie temporel et triomphant, dont ils n'arrivaient pas à se départir, et la vue de tant de puissance manifestée par les miracles, ne leur permettaient pas d'admettre qu'il pût arriver malheur à leur Maître. Comme, d'autre part, son annonce était claire et formelle, ils n'osaient l'interroger, de peur d'en apprendre plus long qu'ils n'auraient voulu.

91. PAIEMENT DU DIDRACHME. — Lorsqu'ils furent arrivés à Capharnaüm, les percepteurs du didrachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent :

« Est-ce que votre Maître ne paie pas le didrachme? » — « Si », dit-il. Quand ils furent entrés dans la maison, Jésus prenant les devants lui dit : « Simon, que t'en semble, sur qui les rois de la terre perçoivent-ils des taxes et le cens? Sur leurs fils ou sur les étrangers? » Il répondit : « Sur les étrangers. » Jésus lui dit : « Les fils en sont donc affranchis. Toutefois, pour ne pas les scandaliser, va à la mer et jette l'hameçon ; saisis le premier poisson qui se présentera et ouvre-lui la bouche. Tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le leur pour moi et pour toi. »

S. MATTHIEU, 17, 23-26.

Est-ce que votre Maître ne paie pas le didrachme?
Tous les Israélites avaient à payer pour le temple un impôt annuel ; on l'exigeait des enfants dès l'âge de treize ans. Les femmes, les esclaves et les enfants au-dessous de cet âge en étaient exemptés. Le montant de l'impôt était d'un demi-sicle, correspondant à un didrachme ou à un demi-statère grec, ce qui représentait une valeur d'à peu près deux francs. On le percevait dans le pays au mois d'adar, le dernier de l'année ; mais il n'était pas rigoureusement exigible avant la Pâque.

Quand Jésus fut de retour à Capharnaüm, dans les derniers jours de l'année ou les premiers de l'année nouvelle, les percepteurs s'adressèrent à Pierre, l'apôtre qu'on savait être le chef des autres, et on lui demanda si son Maître ne payait pas le didrachme. A cette occasion, Jésus lui fit cette simple remarque : les rois perçoivent des taxes, non pas sur leurs fils, mais sur leurs sujets, étrangers à leur famille. Jésus ne devrait donc rien pour le temple,

qui est la maison de son Père. Toutefois, il paiera pour ne pas scandaliser.

Il ordonna alors à Pierre d'aller jeter l'hameçon dans le lac. Le premier poisson qu'il prendrait aurait un statère dans la bouche. Le lac de Tibériade est très poissonneux. On y trouve abondamment, entre autres poissons, le *Chromis Simonis*, à peine long de 20 centimètres, mais pourvu d'une bouche énorme, dans laquelle le mâle garde pendant plusieurs jours des centaines d'œufs qui éclosent et deviennent de minuscules alevins argentés. Un pareil poisson pouvait aisément contenir dans sa bouche un statère, sans être gêné pour mordre à l'hameçon.

Il convient d'observer que, par ce miracle, Jésus pourvoit au paiement de l'impôt pour lui et pour Pierre, dont il veut faire son vicaire.

92. LE PLUS GRAND. — Pendant qu'ils étaient dans la maison, Jésus leur dit : « De quoi parliez-vous en chemin ? » Ils se turent, car le sujet qui les avait occupés et sur lequel ils avaient discuté en route, était de savoir qui d'entre eux était le plus grand. Or Jésus voyait bien les pensées de leur cœur. A ce moment les disciples s'avancèrent vers Jésus et dirent : « Qui donc, à votre avis, est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Jésus s'étant assis fit approcher les douze et leur dit : « Pour être le premier, il faut être le dernier de tous et le serviteur de tous. » Puis, appelant un petit enfant, il le prit, le mit tout près de lui, au milieu d'eux, l'embrassa et leur dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne changez pas pour devenir comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux ; celui qui se fera

humble comme ce petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux.

« Accueillir en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est m'accueillir moi-même, c'est accueillir non plus moi seulement, mais aussi celui qui m'a envoyé. Ainsi c'est le plus petit d'entre vous tous qui est le plus grand. »

S. MATTHIEU, 18, 1-5 ; S. MARC, 9, 32-36 ; S. LUC, 9, 46-48.

Le plus humble sera le plus grand dans le royaume des cieux. La faveur accordée à Pierre avait ému les autres apôtres. Chemin faisant, ils s'étaient entretenus d'une question qui intéressait leurs petites ambitions personnelles. Interrogés par le Sauveur, ils n'osèrent d'abord avouer le sujet de leur conversation. Ils s'enhardirent enfin à poser la question : « Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? »

Le Sauveur, appelant les douze tout près de lui, leur dit : « Le premier, ce sera le dernier et le serviteur de tous. » Pour leur faire mieux comprendre sa pensée, il fit approcher un petit enfant et leur expliqua que, pour être grand dans le royaume des cieux, il fallait changer et devenir humble et petit comme cet enfant. L'enfant est sans prétention, il se contente de sa petitesse et garde en tout la simplicité et l'humilité naturelles à son âge. Les hautes visées ne seront donc pas de mise dans le royaume spirituel comme elles le sont dans les royaumes temporels. Pour y être grand, il faudra s'y faire petit.

Il faudra aussi aimer ceux que les ambitieux n'aiment pas, parcequ'ils ne peuvent leur servir, les enfants. Bien accueillir un enfant au nom de Jésus-Christ, c'est l'accueillir lui-même ainsi que le Père qui l'a envoyé, c'est tendre à la vraie grandeur.

93. TOLÉRANCE DU BIEN. — Jean, prenant alors la parole, lui dit : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom ; mais nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous. » Mais Jésus dit : « Gardez-vous de l'empêcher, car personne ne peut faire acte de puissance en mon nom, et parler mal de moi tout aussitôt. Quiconque n'est pas contre vous est pour vous. »

S. MARC, **9**, 37-40 ; S. LUC, **9**, 49-50.

Quiconque n'est pas contre vous est pour vous. Jean crût avoir obéi à un zèle légitime en empêchant quelqu'un de chasser les démons au nom de Jésus, sous prétexte qu'il ne suivait pas le Maître avec les disciples. Le Sauveur blâma l'apôtre. Chasser les démons au nom de Jésus, c'était agir à l'aide d'une puissance venant de Jésus, puissance qu'il n'eût pas laissée aux mains de quelqu'un dont la parole eût contredit la sienne. Il fallait donc laisser faire cet homme : il n'agissait pas contre les disciples, mais dans le même sens qu'eux, puisqu'il chassait les démons.

La parole que dit ici le Sauveur ne contredit pas celle qu'il a fait entendre précédemment : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. » (56). Dans les deux circonstances, il s'agit de l'action exercée contre le démon. « C'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu a paru. » I Joa., **3**, 8. Or, quand Jésus chassait les démons et les déposédait de leur empire, les pharisiens prétendaient qu'il le faisait par le pouvoir de Satan. Ils n'étaient donc pas avec Jésus dans cette œuvre essentielle, par conséquent ils étaient contre lui, parce qu'ils raisonnaient et

agissaient dans le sens et l'intérêt du démon. Quand au contraire quelqu'un chassait les démons au nom de Jésus, il travaillait dans le même sens que Jésus et que ses disciples ; il n'était donc pas contre eux, mais pour eux. C'est l'intention qui donne sa valeur à la conduite et qui fait qu'on agit pour Dieu ou contre Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — I. Le sens du mot « évangile », 5. — II. S. Matthieu, 5. — III. S. Marc, 6. — IV. S. Luc, 7. — V. S. Jean, 8. — VI. Inspiration, 9. — VII. Étendue de l'inspiration, 9. — VIII. La part de l'écrivain dans les évangiles, 10. — IX. Valeur historique des évangiles, 11. — X. L'évangile ne contient pas la révélation totale, 12. — XI. Utilité de l'évangile, 13. — XII. Concordance des quatre évangiles, 13. — XIII. Esprit dans lequel il faut lire l'évangile, 15. — Prière de S. Augustin, 15.

PREMIÈRE PARTIE : L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR, 17. — I. *La préparation*. — 1. Préface de S. Luc, 19. — 2. Le Verbe éternel, 20. — 3. Annonciation de S. Jean, 23. — 4. Annonciation du Sauveur, 26. — 5. La visitation de la S^{te} Vierge, 30. — 6. La naissance de S. Jean-Baptiste, 33. — 7. Généalogie du Sauveur, 36. — 8. L'avertissement à S. Joseph, 40.

II. *L'enfance et la vie à Nazareth*. — 9. Naissance du Sauveur, 32. — 10. La circoncision, 49. — 11. La présentation au temple, 49. — 12. L'adoration des mages, 53. — 13. L'exil en Égypte, 58. — 14. Retour en Galilée, 60. — 15. Jésus à douze ans dans le temple, 61. — 16. La vie de Jésus à Nazareth, 65.

DEUXIÈME PARTIE : LA VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR, 67. — I. *Débuts du ministère public*. — 17. Prédication de S. Jean-Baptiste, 69. — 18. Baptême

du Sauveur, 76. — **19.** Jésus au désert, 77. — **20.** Témoignages de Jean, 82. — **21.** Vocation des premiers disciples, 86. — **22.** Du Jourdain en Galilée, 87. — **23.** Les noces de Cana, 90.

II. *Première année de ministère.* — **24.** Première Pâque à Jérusalem, 94. — **25.** Entretien avec Nicodème, 98. — **26.** Séjour en Judée, 103. — **27.** Emprisonnement de Jean, 105. — **28.** Entretien avec la Samaritaine, 106. — **29.** Prédication en Galilée, 113. — **30.** Jésus à la synagogue de Nazareth, 116. — **31.** La pêche miraculeuse, 118. — **32.** Le possédé de Capharnaüm, 122. — **33.** La belle-mère de Simon-Pierre, 124. — **34.** Les démons chassés, 124. — **35.** Évangélisation de la Galilée, 125. — **36.** Guérison d'un lépreux, 127. — **37.** Guérison d'un paralytique, 128. — **38.** Vocation de S. Matthieu, 132.

III. *Seconde année de ministère.* — **39.** Le paralytique de Bethesda, 137. — **40.** Jésus, Fils du Père, 140. — **41.** Les épis arrachés, 145. — **42.** Guérison de la main desséchée, 147. — **43.** Concours des foules, 150. — **44.** Choix des apôtres, 152. — **45.** Les béatitudes, 153. — **46.** La loi nouvelle, 158. — **47.** La morale évangélique, 165. — **48.** Devoirs du disciple, 175. — **49.** Le serviteur du centurion, 182. — **50.** Résurrection à Naïm, 185. — **51.** Les envoyés de Jean-Baptiste, 186. — **52.** Éloge du précurseur, 188. — **53.** Marie-Madeleine chez le pharisien, 192. — **54.** Les saintes femmes, 194. — **55.** Expulsion d'un démon, 196. — **56.** Réfutation des pharisiens, 196. — **57.** Un signe dans le ciel, 200. — **58.** Les parents de Jésus, 203. — **59.** Parabole du semeur, 204. — **60.** Autres paraboles, 210. — **61.** La tempête apaisée, 219. — **62.** Les démoniaques guéris, 221. — **63.** Guérison et résurrection, 226. — **64.** Aveugles et muet guéris, 231. — **65.** Nouvelle visite à Nazareth, 233. — **66.** Évangélisation de la Galilée, 234. — **67.** Instruction aux apôtres, 235. — **68.** Mission des apôtres, 242. — **69.** Martyre de

S. Jean-Baptiste, 243. — **70.** Multiplication des pains, 247. — **71.** Marche sur les eaux, 251. — **72.** Concours des foules, 254. — **73.** Le pain de vie, 256.

IV. *Troisième année de ministère.* — **74.** Les traditions humaines, 266. — **75.** La Chananéenne, 271. — **76.** Guérisons en Décapole, 272. — **77.** Seconde multiplication des pains, 274. — **78.** Le levain des pharisiens, 276. — **79.** L'aveugle de Bethsaïda, 278. — **80.** Déclaration de Pierre, 279. — **81.** Prédiction de la passion, 282. — **82.** La transfiguration, 285. — **83.** Guérison de l'épileptique, 289. — **84.** Jésus à la fête des Tabernacles, 293. — **85.** La femme adultère, 303. — **86.** Le Fils de Dieu le Père, 305. — **87.** Guérison de l'aveuglé, 314. — **88.** Le bon Pasteur, 321. — **89.** A la fête de la Dédicace, 324. — **90.** Nouvelle prédiction de la passion, 328. — **91.** Paiement du didrachme, 328. — **92.** Le plus grand, 330. — **93.** Tolérance du bien, 332.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of O
Date Due

--	--	--



a39003



001730653b

B S 2 5 5 5 • L 4 3 1 9 1 3 V 1
L E S E T R E Y H E N R I •
E V A N G I L E •

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	06	14	12	20	11	3